

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Journal de la Presse

Journal de la Presse

054 DEUXIÈME SÉRIE.—CINQUIÈME LIVRAISON.

R 877-2

PRIX 20 SOLS.

Canadiana

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

La distraction vaut à l'esprit ce que le délassement
vaut au corps : il faut de l'une et de l'autre.

H. EMILE CHEVALIER, *Rédacteur-en-chef.*

G.-H. CHERRIER, *Editeur-gérant.*

DECEMBRE 1853.

⚡ Nous avertissons nos abonnés que nous avons choisi M. C. A. Rochon, pour Agent de *La Ruche* et nous les prions de vouloir bien déposer entre ses mains les sommes qu'ils nous doivent comme souscripteurs à *La Ruche*. M. Rochon sera tenu de leur délivrer un reçu typographié portant la signature de l'éditeur-gérant de la publication, et la sienne propre.

MONTREAL,

DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

⚡ Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire et Politique* est expédiée à raison de deux sols par numéro.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
<i>Bulletin Politique</i> ,	597
<i>La case du père Tom</i> (suite), par MAD. H. BERCHER STOWE.	599
<i>Modes</i> , par Mme. ROSALIE M*****	618
<i>L'homme et son ombre</i> , poésie, par FÉLIX VOGELI,.... .. .	514
<i>Amour de Prison</i> , par H. E. CHEVALIER,	615
<i>Le Lis</i> , par ***,	621
<i>Album Littéraire des Demoiselles</i> , par L. A. H. LATOUR,	622
<i>Charades</i> , par ***,	624
<i>La fiancée du bandit</i> , par H.	625
<i>Pensées diverses</i> , par ***,	630
<i>Le Bijou d'or</i> , poésie, par J. GENTIL,	631
<i>Réflexions d'un ramoneur</i> , par un SAVOYARD,	632
<i>Un quart d'heure de Rabelais</i> (suite), par H. E. CHEVALIER,	633
<i>Beaux Arts</i> , par X***,	639
<i>Mes deux bœufs</i> , poésie, par W. BARON,	641
<i>La question Turco-Russe</i> , par CHARLES FREDERICK HENNINGSEN,	642
<i>Horrible</i> , par H. E. CHEVALIER,	646
<i>Songez-y</i> , par ***,	650
<i>Misère</i> , poésie, par J. LENOIR,	651
<i>Le Coup d'Œil</i> ,	652
<i>Suicide</i> , par docteur K***,	653
<i>Les trois Parques</i> , poésie, par ***,	654
<i>Tablettes éditoriales</i> , par X. Y. Z.	655
<i>Hochelaga Polka</i> , musique par P. O'LEARY,	656

LES MYSTÈRES DE MONTRÉAL,

PAR

H. G. Chevalier.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes de plus de trois cents pages chacun. Il sera orné de gravures faites par les meilleurs artistes de New-York, et paraîtra régulièrement chaque quinzaine par livraisons de trente-deux pages. Le prix de souscription est de DIX CHELINS, payables immédiatement après l'apparition de la première livraison, laquelle sera mise en vente aussitôt que six-cents souscripteurs auront été réunis. On s'abonne au Bureau de la Ruche, Rue Ste. Thérèse, à Montréal et chez tous les agents de cette publication.

☛ Toute personne qui procurera HUIT ABONNÉS à la *Ruche Littéraire et Politique*, en nous envoyant le montant des abonnements, recevra, comme PRIME, une copie de CHARLES GUERIN, le plus charmant produit de notre littérature canadienne.

CHARLES GUERIN,

A VENDRE AU BUREAU DE LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE, RUE STE. THERÈSE.

Broché.. .. en un volume, prix 7s. 6d.
Relié très élégamment do prix 10s. 0d.

Montréal Juillet 1858.

AGENCE A QUEBEC.

LE Soussigné informe le public de Montréal et des environs qu'il se chargera, à bonne composition, de toutes collections d'argent dans Québec et les environs. Des comptes prompts et fidèles seront rendus à tous ceux qui l'honoreront de leur patronage. S'adresser franc de port à
THOMAS ETIENNE ROY.

No. 8, rue St-Joachim, Haute-Ville de Québec. 14 juillet.

CARTES DE VISITE.

Nous recommandons à nos élégantes lectrices qui désirent avoir de coquettes CARTES DE VISITE tel que le goût français sait si bien les exécuter, de s'adresser à la TYPOGRAPHIE de M.M. DE MONTIGNY, Rue St. PAUL, No. 125. Elles y seront servies avec une incroyable promptitude, En MINUTES, M.M. DE MONTIGNY, font, impriment et livrent à leurs clients un cent de cartes de

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

DEUXIÈME SÉRIE.

H. EMILE CHEVALIER, — RÉDACTEUR-EN-CHEF.

G. H. CHERRIER, — ÉDITEUR-GÉRANT.

BULLETIN POLITIQUE DU JOUR.

L'IDEE CONTRE LE SABRE.

Montréal, décembre, 1853:

Nous extrayons d'une correspondance particulière adressée au rédacteur-en-chef de la *Ruche Littéraire et Politique* les lignes suivantes :

"Guernesey, 28 octobre 1853.

"Oui, mon ami, je vous le répète, le monde civilisé va assister à une de ces grandes convulsions qui à des millénaires d'intervalle bouleversent subitement, effroyablement l'ordre des choses, tels ont été: la prise de Troyes, au quatrième âge, la ruine de Carthage, en l'an 562, la venue de Jésus-Christ en l'an 4,004; l'invasion de Rome par les Barbares, quatre et cinq siècles après notre ère, l'établissement de l'empire par Charlemagne, la révolution politique de 93 et l'étincelle de la révolution sociale de 48! — Une nouvelle phase se prépare pour la société. Quelle sera-t-elle? Nulle ne le sait. L'imagination vogue sur un océan d'hypothèses; mais les conjectures, les prévisions sont aussi incertaines que les vagues de l'Atlantique. Qu'est-ce que la Russie? Qu'est-ce que la Turquie? Deux fractions de l'humanité dont l'une veut absorber, engloutir l'autre. Mais laquelle est la plus avancée, laquelle devrait l'emporter? Si le Czar est un despote, le Sultan n'en est-il pas un? L'un personnifie le fatalisme, l'autre personnifie la tyrannie. Au point de vue du droit des gens, le Russe est dans son tort, et le Turc dans la légalité. Est-ce un motif pour que la vertu soit récompensée? Vous allez crier au pessimisme! Eh! mon ami, examinez les choses, les événements veux-je dire. La France et l'Angleterre ne peuvent prendre fait et cause pour la Porte Ottomane,

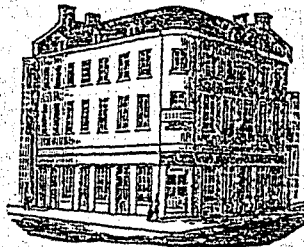
la Russie les affamerait et "ventre affamé n'a point d'oreille!" Vous savez qu'une partie de l'Europe est menacée de disette; que Nicolas ferme ses ports et vous verrez ce qui adviendra. Un journal de Londres assurait récemment qu'il était sorti de la Baltique et de la Mer Noire, l'année dernière 1,301,659 *quarters* de blé destinés à l'Angleterre seulement, pays comparativement plus fertile que la France. Jugez par ce chiffre quel intérêt ces deux contrées ont à ne pas se brouiller avec le fermier général de l'Europe! Alors, penserez-vous, c'en est fait des Musulmans. Il ne leur reste plus qu'à entonner les litanies du prophète! En un tour de main leur nationalité sera rayée de la carte du globe, car l'Autriche, la Prusse feront cause commune avec les envahisseurs. Oh! pas si vite; attendez: Il y a maintenant de par le monde, 300,000 proscrits qui verront dans cette guerre le moyen d'occuper leur inactivité, de travailler à la cause républicaine, il y a l'Amérique qui, bon gré mal gré, sera forcée de dire son mot dans cette grande question; et qui sait, mon cher ami, au milieu de tant de vicissitudes, au milieu de ce fracas épouvantable de rivalités se précipitant les uns contre les autres, apparaîtra peut-être un homme, un héros, un génie qui renouvellera la face entière des trois continents: — Europe, Asie, Amérique. Mon ami, persuadez-vous le bien, les esprits sont tellement disposés que le cataclysme est inévitable. La Hongrie, l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Angleterre sont travaillées par un mouvement démocratique, le premier coup de canon sera le signal d'une vaste insurrection: — Les Opprimés contre les Oppresseurs; le Droit contre la Prétention, la Justice contre l'Injustice, la Liberté contre le Despotisme, l'Idée contre le Sabre!

"AUGER DELBREAU."

AGENTS POUR LA RUCHE LITTERAIRE.

BUREAU DE LA RUCHE.....	Montréal.
THOS.-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
J. F. G. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
ANTOINE MASSE.....	St. Philippe.
DR. A. DECOUVAGNE.....	Lachine.
F. X. GERARD.....	Varennes et Boucherville.
J. B. E. DOBION.....	Avenirville, E. T.
P. GUITTÉ.....	St. Hyacinthe.
TOUSSAINT LEFEBVRE.....	Laprairie.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Dytwon.
MECHIN ET CIE., LIBRAIRES, LEONARD STREET, III.....	New-York.
LE MESCHACHEDE (LOUISIANE).....	St. J.-B. de la N.-Orléans.
AGENT DE L'Avant-Courcur.....	Donaldsonville(Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CORTAMBERT.....	St. Louis, (Missouri.)
DR. HARVEY.....	Malbaie.
GUSTAVE DE VITRE, STRAND, à Londres.....	Angleterre.
VANDER HELF et Cie, Bruxelles.....	Belgique.
EDITEUR DU OLD COUNTRYMAN.....	Toronto.

ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRERE.



NO 75 RUE MCGILL, NO 17½ RUE ST PAUL.

(Ancien numéro 27).

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amorces qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements ; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

Montréal, juillet 1853.

CINQ MARS ET FRERE.

LE PERE TOM. (1)

CHAPITRE XL.

LE MARTYR.

Le plus long voyage a son terme, la plus sombre nuit est suivie du matin. Le temps inexorable travaille sans relâche à changer le jour du méchant en éternelle nuit, et la nuit du juste en jour éternel. Nous avons erré avec notre ami Tom dans la vallée de la servitude. Elle nous a offert d'abord des sites riants, où il était doux de vivre ; puis nous avons assisté à une cruelle séparation. Nous nous sommes arrêtés avec lui dans une île enchantée, où des mains généreuses cachaient ses chaînes sous des fleurs. Enfin nous l'avons suivi dans un séjour où se sont éteints les derniers rayons de l'espérance terrestre. Nous avons vu comment, au milieu d'épaisses ténèbres, il avait entrevu les splendeurs invisibles du ciel. L'étoile du matin s'était levée pour lui, et de célestes lueurs lui annonçaient que les portes du jour allaient enfin s'ouvrir.

L'évasion d'Emmeline et de Cassy avait exaspéré Legree, et sa fureur devait nécessairement retomber sur le vieux noir sans défense. Quand il avait annoncé la fâcheuse nouvelle aux hôtes du quartier, Tom avait levé les mains ; ses yeux s'étaient animés d'une lueur soudaine, et sa joie secrète n'avait pas échappé au regard scrutateur du maître. Voyant qu'il ne prenait point place dans les rangs des chasseurs, Legree avait pensé à l'y contraindre ; mais il savait par expérience que l'esclave était inflexible quand on lui commandait un acte d'inhumanité. Il n'avait donc pas voulu soulever une discussion qui aurait fait gagner du temps aux fugitives.

Tom était donc resté au quartier avec quelques esclaves qui devaient à lui seul leur instruction religieuse, et ils avaient prié ensemble pour le salut d'Emmeline et de Cassy.

Lorsque Legree revint confus et désappointé, toute la haine qu'il fomentait depuis longtemps contre son esclave prit un caractère de rage et de monomanie. Cet homme ne le bravait-il pas, avec une résolution inébranlable, depuis son arrivée dans la plantation ? N'y avait-il pas en lui un esprit dont les manifestations, quoique muettes, brûlaient Legree comme des flammes infernales ?

—Je le déteste ! s'écria Legree s'asséyant sur le bord de son lit avant de se coucher. N'est-il pas à moi ? Ne puis-je faire de lui tout ce que je voudrai ? Qui m'en empêche, je me le demande ?

Et il serra les poings comme s'il eût voulu broyer quelque chose qu'il aurait eu entre les mains.

Mais Tom était un sujet fidèle et précieux ; cette considération arrêta Legree, quoique les qualités de son esclave contribuassent à augmenter sa haine.

Le lendemain, il résolut de ne rien dire encore, de rassembler les planteurs des environs avec des chiens et des fusils, de cerner la savane et d'entreprendre une chasse en règle. S'il réussissait, il contiendrait sa rage ;

(1) Voir *La Ruche* des mois de Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre et Novembre.

sinon, il manderait Tom devant lui, et alors... A l'idée des tortures qu'il lui ferait subir, il grinçait des dents, et son sang bouillonnait.

On dit que l'intérêt du maître est une garantie suffisante pour l'esclave ; mais un homme emporté vendrait volontiers son âme au diable pour atteindre son but : pourquoi aurait-il plus de souci du corps de son frère ?

Au point du jour, Cassy s'avança vers la lucarne pour faire une reconnaissance.

—La chasse va recommencer, dit-elle.

En effet, des chiens étrangers, tenus en laisse par des nègres, se débattaient en aboyant, et quelques cavaliers caracolait devant la maison. Deux d'entre eux étaient commandeurs sur des plantations voisines. Legree avait fait connaissance des autres à la taverne de la ville, et ils se joignaient à la chasse en amateurs. Leur hôte leur distribuait à profusion de l'eau-de-vie ainsi qu'aux noirs qui avaient été détachés des plantations d'alentour. Il importait de faire de toute expédition semblable un jour de fête pour les esclaves.

Cassy appliqua une oreille à la lucarne ; et comme le vent du matin soufflait directement du côté de la maison, elle put saisir une partie de la conversation. Elle entendit les chasseurs se partager le terrain, discuter les mérites respectifs de leurs chiens, régler le feu, et convenir de ce qu'on ferait en cas de capture.

Un air de sarcasme se répandit sur le visage austère et sombre de Cassy ; elle quitta la lucarne, joignit les mains et s'écria en levant les yeux au ciel : —O Dieu tout-puissant ! nous sommes tous pécheurs ; mais qu'avons-nous fait plus que le reste du monde pour être traitées ainsi ?

En prononçant ces mots, sa voix avait une terrible énergie.

—Sans vous, jeune fille, ajouta-t-elle en regardant Emmeline, je descendrais, et je remercierais celui de ces hommes qui voudrait me tuer. A quoi me servira ma liberté ? Qu'on me rende mes enfants ! qu'on me rende la condition à laquelle j'étais habituée !

Emmeline, dans sa simplicité enfantine, fut effrayée de l'humeur sombre de Cassy. Ne sachant que répondre, elle lui prit la main par un mouvement doux et caressant.

—Pauvre Cassy ! dit-elle, n'ayez point ces idées. Si le Seigneur nous donne la liberté, peut-être vous rendra-t-il aussi votre fille. En tout cas, je serai une fille tendre pour vous. Je sais que je ne reverrai jamais ma pauvre vieille mère ! Je vous aimerai, Cassy, que vous m'aimiez ou non !

Désarmée par ces paroles de tendresse, Cassy s'assit auprès de la jeune fille. Elle lui passa un bras autour du cou, et lui caressa doucement les cheveux. Emmeline s'étonna de la beauté qu'avaient les yeux de sa compagne, maintenant que des larmes en tempéraient l'éclat.

—O Emmeline, dit Cassy, j'ai souffert pour mes enfants, et je ne vis que pour les revoir. Là, là, ajouta-t-elle en se frappant la poitrine, tout est désolé, tout est vide ; mais si Dieu me rendait mes enfants, je pourrais prier.

—Vous devez avoir confiance en lui, Emmeline ; c'est notre père.

—Sa main s'appesantit sur nous, il s'est détourné de nous dans sa colère.

—Non, Cassy, il sera bon pour nous, espérons en lui. Je n'ai jamais perdu l'espérance.

.....

La chasse avait été longue, animée et sans résultat. Cassy fut transportée de joie quand elle vit Legree, las et découragé, descendre tristement de cheval.

—Maintenant, dit-il en s'asséyant dans le salon, amenez-moi Tom à l'instant même ! ce vieux coquin doit être l'âme de cette affaire ; je lui en arracherai le secret, ou je saurai pourquoi.

Sambo et Quimbo, quoique animés d'une haine mutuelle l'un contre l'autre, s'entendaient pour détester Tom cordialement. Legree leur avait dit autrefois qu'il l'avait acheté pour le remplacer en son absence en qualité de gérant, et ils avaient conçu pour le nouveau venu une aversion qui avait augmenté, chez ces hommes vils, à mesure qu'ils l'avaient vu encourir le mécontentement de leur maître. Quimbo s'empressa donc d'exécuter les ordres qui lui étaient donnés.

Tom eut des pressentiments quand il apprit qu'on le demandait. Il connaissait le plan d'évasion des fugitives et leur retraite actuelle. Il savait que Legree était un scélérat déterminé ; mais il tenait d'une puissance suprême la force de braver la mort plutôt que de trahir des femmes sans défense.

Il déposa à terre son panier rempli de coton, et s'écria :

—Seigneur, je mets mon âme entre tes mains ; tu m'as racheté, Seigneur de vérité !

Puis il se livra sans résistance aux mains de Quimbo, qui l'entraîna brutalement.

—Bien, bien, dit le noir géant, on va solder votre compte ; notre maître est en arrière avec vous ; il ne s'agit pas de fouiner ; vous verrez ce qu'il en coûte pour aider les négresses à s'enfuir.

Pas un mot de cette sauvage apostrophe ne parvint aux oreilles de Tom. Une voix d'en haut lui disait : " Ne crains rien ; tuer ton corps, c'est tout ce qu'ils peuvent faire. " Ces paroles faisaient vibrer les nerfs et les os du pauvre homme, comme s'il eût été touché par le doigt de Dieu ; et il se sentait une énergie surnaturelle. Chemin faisant, les arbres, les buissons, les huttes de ses compagnons d'infortune, lui passèrent confusément sous les yeux, comme un paysage passe devant le voyageur qu'emporte un char rapide. Le cœur lui battait ; il entrevoyait enfin un asile ; l'heure de la délivrance lui semblait proche.

Legree le saisit au collet ; et les dents serrées, dans un paroxysme de rage :

—Savez-vous, Tom, s'écria-t-il, que j'ai résolu de vous tuer ?

—Cela ne m'étonne pas, maître, répliqua Tom avec calme.

—J'ai . . . résolu . . . de . . . vous tuer, reprit Legree en accentuant ses paroles, si vous ne me dites pas ce que vous savez sur le compte de ces femmes.

Tom garda le silence.

—M'entendez-vous ? s'écria Legree rugissant comme un lion irrité ; parlez !

—Je n'ai rien à dire, maître, répondit Tom avec lenteur.

—Osez-vous bien me soutenir, vieux chrétien noir, que vous ne savez rien ? Tom continua à se taire.

—Parlez ! hurla Legree en le frappant avec fureur ; savez-vous quelque chose ?

—Oui, maître, mais je ne puis rien dire ; je suis prêt à mourir.

Legree respira avec effort ; contenant sa fureur, il saisit Tom par le bras, approcha son visage du sien et lui dit d'une voix terrible :

—Écoutez, Tom, parce que je vous ai épargné une première fois, vous croyez que mes menaces sont vaines ; mais cette fois, ma résolution est bien arrêtée, j'ai calculé la dépense. Vous avez toujours lutté contre moi ; je

vous dompteraï, ou je vous tueraï ! C'est l'un ou l'autre. J'épuiseraï goutte à goutte tout le sang de vos veines, jusqu'à ce que vous me cédiez.

—Maître, répondit Tom en le regardant en face, si vous étiez malade ou mourant, et qu'il me fût possible de vous sauver, je vous livrerais tout mon sang. S'il fallait le verser pour sauver votre âme, je vous le donnerais volontiers comme le Seigneur me l'a donné. O maître, ne chargez pas votre âme de ce crime ! Il vous fera plus de mal qu'à moi ! Quoi que vous fassiez, mes peines cesseront bientôt ; les vôtres n'auront pas de fin, si vous ne vous repentez pas !

Ces mots eurent l'effet que produirait une musique céleste au milieu du tumulte intermittent de l'ouragan déchaîné. Il y eut un temps d'arrêt ; Legree contemplait Tom d'un air essaré ; ses deux satellites étaient pétrifiés ; le silence était si profond qu'on entendait la vieille horloge compter les derniers instants de miséricorde et d'épreuve accordés au cœur endurci du planteur.

Ils furent courts ; son irrésolution, son incertitude ne durèrent pas une minute ; et l'esprit du mal s'empara de lui avec plus de puissance. Ecumant de rage, le planteur se jeta sur Tom et le terrassa.

.....

Les scènes de cruauté nous révoltent. Ce que l'homme n'a pas la force de faire, il n'a pas la force de l'entendre. Ce que les esclaves, nos frères et chrétiens comme nous, doivent souffrir ne saurait nous être répété, même en secret, sans nous jeter dans une vive agitation, et pourtant, Amérique, leur supplice se prolonge à l'ombre de tes lois ! O Christ ! ton Eglise le voit presque en silence !

Mais il y eut autrefois un homme-Dieu qui transforma un instrument de torture, de honte, de dégradation, en symbole de gloire, d'honneur et de vie immortelle. Là où est son esprit, les flétrissures, les insultes, les coups ne peuvent que rendre plus glorieuse la dernière lutte du chrétien.

Avait-il été seul, durant cette longue nuit, dans le vieux magasin, celui dont l'âme aimante et courageuse avait supporté tant d'horribles traitements ? Non : il avait eu Dieu pour témoin et pour protecteur.

Au moment où Legree se rua sur lui, Tom eut plus que jamais besoin de l'assistance divine. Son maître, aveuglé par une volonté despotique, le pressait de trahir l'innocence. Tom aurait pu mettre un terme à ses tourments par une lâcheté ; mais il demeura inébranlable ; il savait qu'en sauvant les autres, il devait renoncer à se sauver lui-même ; et les plus cruelles douleurs ne purent lui arracher que des paroles de pieuse confiance.

—Il est presque mort, maître, dit Sambo touché malgré lui de la patience de la victime.

—Qu'on lui en donne jusqu'à ce qu'il cède ! vociféra Legree : frappez ! frappez ! J'aurai tout son sang, à moins qu'il ne fasse des révélations.

Tom ouvrit les yeux et les fixa sur son maître : —Pauvre misérable ! dit-il, voilà tout ce que vous pouvez faire ! Je vous pardonne du fond de mon âme !

Et il perdit connaissance.

—Sur ma parole, dit Legree s'approchant pour l'examiner, je crois qu'il est mort. Ma foi, oui. Eh bien ! il a bouche close enfin ; c'est une consolation !

Oui, Legree ; mais qui étouffera la voix de ton âme, de cette âme que le repentir même ne pourrait sauver, et où brûle déjà un feu qui ne s'éteindra jamais ?

Cependant Tom n'avait pas encore rendu le dernier soupir. Ses prières, ses admirables paroles avaient impressionné les noirs abrutis qui avaient été les instruments de son supplice. Dès que Legree se fut retiré, ils le transportèrent hors du salon ; et, dans leur ignorance, ils cherchèrent à le rappeler à la vie, comme si c'eût été une faveur pour lui.

—Il est certain, dit Sambo, que nous avons commis une grande infamie ! Mais j'espère que c'est notre maître qui en répondra, et pas nous.

Ils lavèrent les blessures de l'agonisant. Ils firent avec du coton avarié un lit grossier, sur lequel ils l'étendirent. L'un d'eux, se glissant dans la maison, demanda un verre d'eau-de-vie à Legree, sous prétexte qu'il était fatigué. Il rapporta le liquide, et le versa dans la bouche de Tom.

—O Tom ! dit Quimbo, nous avons été bien cruels envers vous !

—Je vous pardonne de tout mon cœur, dit Tom d'une voix faible.

—O Tom ! s'écria Sambo, dites-nous ce que c'est que Jésus-Christ, qui a été près de vous pendant toute cette nuit ? Qui est-il ?

Cette question ranima le mourant. Il résuma en quelques phrases énergiques la vie et la mort du Sauveur. Il dit qu'il était présent partout, et que sa miséricorde était infinie.

Ils pleuraient ces deux hommes farouches !

—Comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de l'Évangile ? dit Sambo. Mais j'y crois ; je ne puis m'en empêcher. Que Jésus-Christ ait pitié de nous !

—Pauvres créatures ! dit Tom : j'accepterais sans murmure l'agonie, si je pouvais vous ramener au Christ ! O Seigneur ! donnez-moi encore ces deux âmes !

Cette prière fut exaucée.



CHAPITRE XLI.

LE JEUNE MAÎTRE.

Deux jours après, un jeune homme traversait en voiture l'avenue bordée d'arbres de Chine, et, jetant précipitamment les rênes sur le cou des chevaux, il demanda le propriétaire de la plantation.

C'était Georges Shelby ; et, pour savoir comment il se trouvait là, il faut remonter le cours de notre histoire.

La lettre de miss Ophélie à madame Shelby, avant d'arriver à sa destination, avait été malheureusement retenue pendant deux mois dans un bureau de poste éloigné. Quand elle parvint, Tom était déjà perdu au milieu des savanes lointaines de la rivière Rouge.

Madame Shelby apprit avec un profond intérêt le sort du vieux noir ; mais il lui était impossible d'agir immédiatement en sa faveur : M. Shelby était malade, il avait une fièvre chaude qui lui donnait le délire. Georges, qui était devenu un beau jeune homme, administrait seul les biens de son père. Miss Ophélie avait eu la précaution de donner le nom de l'homme d'affaires qui était chargé de la liquidation de la succession Saint-Clare ; et tout ce qu'on pouvait faire, c'était de lui adresser une lettre pour lui demander des renseignements. La mort subite de M. Shelby multiplia les embarras de sa famille ; plein de confiance dans sa femme, il l'avait nommée son exécutrice

testamentaire. Elle se trouvait ainsi à la tête d'une fortune considérable, mais grevée par un lourd passif. Avec l'énergie qui la caractérisait, elle entreprit de débrouiller les affaires compliquées du défunt, d'examiner les comptes, de payer les dettes, enfin de mettre de l'ordre dans ce chaos. Pendant qu'elle s'en occupait avec le concours actif de son fils, elle reçut une lettre de l'homme d'affaires de la famille Saint-Clare. Il disait qu'il ne savait rien ; qu'il avait seulement reçu le prix de la vente de Tom, qui avait été adjugé aux enchères.

Cette réponse ne satisfit pas les Shelby : environ six mois après, Georges, obligé de descendre le Mississipi pour aller terminer une affaire, résolut de se rendre à la Nouvelle-Orléans, et d'y faire lui-même des recherches. Elles furent longtemps infructueuses ; mais enfin il rencontra par hasard un individu qui lui révéla le sort de Tom. Georges se munit d'une somme importante, et remonta la rivière Rouge en bateau à vapeur, avec la résolution de découvrir et de racheter son ami.

On l'introduisit dans la maison, et il trouva au salon Legree, qui le reçut d'un air maussade, mais avec les égards dus à un étranger.

—J'ai appris, dit le jeune homme, que vous aviez acheté à la Nouvelle-Orléans un noir portant le nom de Tom. C'était un des serviteurs de mon père, et je viens voir s'il ne serait pas possible de le racheter.

Le front de Legree s'assombrit.

—Oui, s'écria-t-il avec emportement, j'ai acheté cet homme, et j'ai fait là un diable de marché ; c'est l'animal le plus rebelle et le plus insolent que j'aie jamais vu ! Grâce à lui, tous mes nègres sont disposés à s'évader, et il a déjà favorisé la fuite de deux femmes qui valaient au moins mille dollars la pièce. Il en est convenu, et quand je lui ai ordonné de me dire où elles étaient, il a osé me répondre qu'il le savait, mais qu'il ne me le dirait pas. Il a persisté, quoique je lui aie administré la plus belle volée que j'aie jamais administrée à un noir. Je crois qu'il est en train d'essayer de mourir, mais je ne sais s'il y réussira.

—Où est-il ? s'écria Georges avec impétuosité ; je veux le voir !

Le rouge était monté au visage du jeune homme, ses yeux dardaient des flammes ; mais il jugea prudent de se contenir.

—Il est dans le vieux magasin, dit un négriillon.

Legree donna un coup de pied à l'enfant ; mais Georges, sans ajouter une parole, courut au lieu indiqué.

Tom était là depuis la nuit fatale ; il ne souffrait pas, car les coups qu'il avait reçus avaient engourdi tous les nerfs susceptibles de transmettre la douleur. Il restait plongé presque constamment dans une espèce de léthargie ; mais telle était la force de sa constitution, que son âme prisonnière avait peine à se dégager des liens matériels. Quelques-uns de ses compagnons, à la faveur de la nuit, et prenant sur leurs heures de repos, venaient lui rendre ces soins affectueux dont il avait été toujours si prodigue. Ces pauvres gens n'avaient à lui donner qu'un verre d'eau froide, mais ils l'oseraient de bon cœur ; leurs larmes étaient tombées sur son visage presque inanimé, larmes de repentir et de regret. Ils avaient adressé pour lui des prières à un Sauveur dont ils ne connaissaient guère que le nom, mais que les ignorants eux-mêmes n'implorèrent jamais en vain lorsqu'ils ont la foi.

Cassy était sortie de sa retraite, et en rôdant çà et là dans les ténèbres, elle avait entendu parler du sacrifice que Tom avait consommé pour elle et pour Emmeline. Au risque d'être découverte, elle s'était glissée auprès du

moribond, et, touchée des paroles qu'il avait eu la force de prononcer, elle avait priée avec lui.

Lorsque Georges entra dans le vieux magasin, la tête lui tourna, et il fut sur le point de se trouver mal.

—Est-il possible ? s'écria-t-il en s'agenouillant près du grabat ; père Tom ! mon pauvre vieil ami !

Cette voix parut faire impression sur le mourant ; il remua doucement la tête, sourit, et murmura ces vers d'une hymne :

Que du Seigneur la bonté soit béme,
Car il transforme en moëlleux oreiller
Le lit funèbre où plane l'agonie,
Où l'on s'endort pour ne plus s'éveiller !

D'honorables pleurs tombèrent des yeux du jeune homme pendant qu'il s'inclinait vers son ami.

—O père Tom ! ranimez-vous, parlez-moi, regardez-moi ! Je suis Georges, votre petit Georges ; ne me reconnaissez-vous pas ?

—Monsieur Georges ! dit Tom d'une voix faible ; et il ouvrit des yeux hagards.

Peu à peu ses idées s'éclaircirent ; ses yeux brillèrent, sa physionomie s'anima ; il joignit les mains, et des larmes coulèrent le long de ses joues.

—Dieu soit loué ! c'est tout ce que je désirais, on ne m'avait donc pas oublié... Cela me fait du bien... Mon cœur se réchauffe,—et maintenant je mourrai content.

—Vous ne mourrez pas, s'écria Georges Shelby ; je viens pour vous acheter et vous remmener à la maison.

—Monsieur Georges, vous arrivez trop tard. Le Seigneur m'a acheté, et lui aussi va m'emmener à la maison ; j'ai hâte d'y arriver. Le ciel est encore préférable au Kentucky.

—Vivez ! j'ai le cœur brisé quand je songe à ce que vous avez souffert, quand je vous vois gisant dans ce vieux magasin, mon pauvre ami !

—Ne me plaignez pas, dit Tom d'un ton solennel ; j'ai été malheureux, mais c'est fini. Ah ! monsieur Georges, le ciel est venu, j'ai remporté la victoire, le Seigneur me l'a donné ; gloire à son nom !

Frappé de l'énergie avec laquelle l'agonisant prononçait ces phrases entrecoupées, Georges garda le silence. Tom lui saisit la main, et ajouta :—Gardez-vous de dire à Chloé dans quel état vous m'avez trouvé ; cela lui serait trop pénible, à cette pauvre femme. Dites-lui seulement que vous m'avez vu près de partir pour un monde meilleur, et que je ne pouvais plus rester ici-bas. Dites-lui que Dieu m'a soutenu partout et toujours, et m'a rendu ma tâche facile... et mes pauvres garçons, et ma petite fille... Ils m'ont coûté bien des larmes ! Recommandez-leur de suivre mon exemple. Assurez de mon amitié mon maître et ma bonne maîtresse, et tous les gens de l'habitation... Je les aime tous ; j'aime tous mes frères... Oh ! monsieur Georges, ce que c'est que d'être chrétien !

En ce moment Legree vint rôder à la porte du vieux magasin, y jeta un coup d'œil et s'éloigna avec une indifférence affectée.

—Vieux scélérat ! s'écria Georges avec indignation. Je pense avec bonheur qu'il ira un jour en enfer.

—Gardez-vous de ces idées, dit Tom en serrant la main de son jeune maître. C'est un pauvre malheureux ; s'il voulait s'amender, le Seigneur lui pardonnerait peut-être encore ; mais je crains qu'il ne se repente jamais.

—Je le souhaite, je ne voudrais pas le voir au paradis.

—De grâce, monsieur Georges, ne parlez pas ainsi. Il ne m'a vraiment pas fait de mal ; il m'a seulement ouvert les portes du royaume des cieux.

La force surnaturelle que la joie de cette entrevue avait donnée au mourant l'abandonna tout-à-coup. Il ferma les yeux, et l'on put remarquer sur ses traits cette transformation sublime et mystérieuse qui précède les derniers moments. Sa large poitrine se soulevait et s'affaissait péniblement ; et de ses cavités profondes sortait une respiration entrecoupée. L'expression de sa physionomie était celle d'un triomphateur.

—Qui nous enlèvera jamais l'amour du Christ ? murmura-t-il d'une voix affaiblie ; et il s'endormit en souriant.

Georges le contempla avec vénération. Il lui semblait que ce lieu était désormais sacré. Après avoir fermé respectueusement les yeux de son ami, il n'eut qu'une seule pensée, celle que le mourant avait exprimée :

—Ce que c'est que d'être chrétien !

En se levant il aperçut Legree derrière lui. Cette scène d'agonie avait éveillé dans l'âme du jeune homme d'ardentes émotions. Il avait pour Legree une horreur profonde, et sa première pensée fut de partir et d'éviter autant que possible d'avoir des rapports avec lui.

—Il fixa sur Legree des yeux pénétrants, et lui dit en lui montrant le cadavre :—Vous avez eu de lui tout ce que vous pouviez avoir. Combien voulez-vous que je vous paye son corps ? J'ai l'intention de l'emporter et de lui faire donner la sépulture.

—Je ne vends pas les nègres morts ; vous pouvez l'enterrer comme vous voudrez.

—Enfans ! cria Georges d'un ton impérieux à quelques noirs qui regardaient le mort, enlevez-le, portez-le dans ma voiture, et procurez-moi une bêche.

Un des noirs courut chercher la bêche, et deux autres aidèrent Georges à transporter le corps dans la voiture. Legree ne s'opposa pas à l'exécution de ces ordres ; il continuait à seindre l'indifférence et sifflait un air entre ses dents. Il suivit Georges sans que celui-ci daignât lui adresser la parole.

On ôta le banc de la voiture pour faire place au cadavre, qui fut déposé sur un manteau que Georges étendit avec soin. Il se retourna ensuite vers Legree et lui dit avec un calme forcé :

—Je ne vous ai pas encore exprimé ce que je pense de ce crime atroce. Le moment n'est pas encore venu. Mais le sang de l'innocent crie vengeance : je ferai connaître ce meurtre, je vous dénoncerai au premier magistrat qui se trouvera sur ma route.

—A votre aise ! dit Legree en faisant claquer ses doigts, je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez. Où sont vos témoins ? quelles preuves produirez-vous ?

Georges comprit la force de ce défi. Il n'y avait pas un blanc sur la plantation ; et devant toutes les cours du sud, la déposition d'un homme de couleur est comptée pour rien. Il crut un moment que les cieux allaient répondre à son appel quand il demandait justice ; mais ils étaient muets.

—Après tout, dit Legree, voilà bien du bruit pour un nègre mort !

Ce mot fut comme une étincelle jetée dans un magasin à poudre. La prudence n'a jamais été la vertu cardinale d'un enfant du Kentucky. Georges indigné frappa Legree au visage, et le renversa. Debout sur le misérable terrassé qu'il rouait de coups, il ressemblait assez exactement à son glorieux homonyme vainqueur du dragon.

Il y a des hommes qui gagnent décidément à être battus. Ils conçoivent immédiatement un profond respect, pour celui qui leur fait mordre la poussière. Legree était de ce nombre ; il était aussi lâche que cruel, il laissa donc s'éloigner la voiture, sans oser protester contre le traitement dont il avait été victime.

Georges avait remarqué au delà des limites de la plantation, un monticule sablonneux ombragé de quelques arbres.

Ce fut là qu'on creusa la fosse.

—Maître, faut-il enlever le manteau ? dirent les noirs quand la tombe fut prête.

—Non ! non ! enterrez-le avec lui. C'est tout ce que je puis vous donner, pauvre Tom, et vous l'aurez.

Les hommes déposèrent le corps dans la fosse, le recouvrirent en silence et mirent dessus du gazon vert.

—Vous pouvez partir, enfants, dit Georges en glissant une pièce de monnaie dans la main de chacun d'eux ; mais les nègres semblaient hésiter.

—Maître, achetez-nous, dit l'un d'eux.

—Nous vous servirons si fidèlement ! ajouta l'autre.

—La vie est rude ici, reprit le premier. Maître, achetez-nous, s'il vous plaît.

—C'est impossible, répondit Georges avec embarras en leur faisant signe de s'éloigner.

Les deux noirs désolés se retirèrent en silence. Georges s'agenouilla sur le tombeau de son ami.

—Dieu éternel, s'écria-t-il, je te prends à témoin qu'à partir de cette heure, je ferai tous mes efforts pour délivrer mon pays natal du fléau de l'esclavage !

Aucun monument n'indique la dernière demeure de notre ami, mais il n'en a pas besoin. Dieu sait où le pauvre Tom repose, et le noir opprimé se relèvera immortel pour participer à la gloire des élus. Ne le plaignez pas, sa vie et sa mort ne sont pas faites pour inspirer la pitié. Ce ne sont pas les richesses et la puissance qui sont précieuses aux yeux du Seigneur, c'est l'amour, l'abnégation et le dévouement. Heureux sont les hommes qui sont appelés à porter la croix sur ses traces ! C'est pour eux que sont écrites ces paroles de l'Évangile : " Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés."



CHAPITRE XLII.

HISTOIRE DE REVENANTS.

Par des raisons faciles à concevoir, des récits d'apparitions se propageaient parmi les domestiques de Legree : qu'on avait entendu des pas, qu'on avait vu un spectre descendre l'escalier du grenier et rôder dans la maison. C'était en vain qu'on avait fermé la porte du corridor du dernier étage, le fantôme avait une double clef dans sa poche, ou bien il profitait du privilège accordé de temps immémorial aux fantômes, celui de passer par le trou de la serrure, et il continuait ses promenades avec une liberté vraiment alarmante.

On n'était pas d'avis sur la configuration du revenant, car les nègres et

même les blancs ont coutume, dès qu'ils aperçoivent un être fantastique, de fermer les yeux, ou de se couvrir la tête de serviettes, de tabliers, enfin du premier voile qui leur tombe sous la main. On sait que lorsque les yeux corporels sont ainsi placés en dehors de la question, les yeux spirituels agissent avec une rare perspicacité. Aussi il circulait une multitude de portraits en pied du fantôme, tous certifiés véritables, quoiqu'ils fussent loin de se ressembler. Seulement on s'accordait à dire que, suivant l'habitude invétérée des ombres, le revenant portait un linceul blanc. Les noirs de Legree n'étaient pas versés dans l'histoire ancienne; ils ignoraient que Shakspeare avait décrit ce costume en racontant comment "les morts, revêtus d'un linceul, erraient dans les rues de Rome." La conformité de l'opinion des noirs avec celle du grand écrivain est un fait curieux de pneumatologie que nous recommandons à l'attention des savants.

Quoiqu'il en soit, aux heures ordinairement choisies par les ombres, une grande figure, drapée dans un drap blanc, errait dans l'habitation de Legree, elle ouvrait toutes les portes, disparaissait par intervalles, remontait l'escalier qui conduisait au grenier fatal, et le lendemain on ne trouvait rien de dérangé dans la maison. On prit les soins les plus minutieux pour cacher au maître ce qui se passait, néanmoins il en fut averti. Il se mit à boire plus que de coutume, et affecta de porter la tête haute: mais il eut de mauvais rêves.

Le lendemain de l'inhumation de Tom, il se rendit à la ville voisine pour prendre part à une orgie. Il en revint à une heure avancée, ferma sa porte, ôta la clef et se mit au lit.

Un méchant homme a beau étouffer ses remords, son âme est pour lui une hôtesse incommode. Qui peut comprendre les doutes et les terreurs dont il est assiégé? Il ferme sa porte pour se garantir des esprits; mais il a en lui un esprit dont il ne peut faire taire la voix, et dont les secrets avertissements retentissent comme les sons de la trompette du jugement.

Legree avait mis une chaise contre sa porte après l'avoir fermée. Il avait placé sa lampe au chevet de son lit, à côté de ses pistolets. Il avait examiné les espagnolettes et les serrures des croisées, et juré qu'il défiait le diable avec toute sa séquelle. Il dormit profondément, car il était accablé de fatigue; mais au bout de quelques heures, il eut l'appréhension vague qu'une ombre terrible s'avancât vers lui. Il crut reconnaître le linceul de sa mère sur les épaules de Cassy qui le lui montrait. Il entendit un bruit confus de soupirs et de gémissements. Cependant il sentait qu'il était endormi, et faisait des efforts pour se réveiller. Il y réussit à moitié; il était convaincu qu'on était entré dans sa chambre, que la porte était ouverte, mais il lui était impossible de bouger.

Enfin il se retourna tout d'une pièce; la porte était ouverte, et une main éteignait sa lampe.

La lune était voilée par des nuées. A ses faibles clartés, qu'interceptait la brume, Legree vit passer une figure blanche revêtue d'un costume étrange dont il entendit le frôlement. Une main froide toucha la sienne; une voix murmura trois fois:—Venez! venez! venez! Pendant qu'il suait de terreur, l'ombre s'évanouit. Il sauta à bas de son lit et courut à la porte; elle était fermée à double tour.

Et il perdit connaissance.

A partir de ce moment, Legree s'adonna à l'ivrognerie; au lieu de se ménager comme autrefois, il but outre mesure, sans s'inquiéter des conséquences. On apprit bientôt qu'il était mourant. Ses excès étaient punis par la

combustion spontanée, cette maladie terrible qui semble anticiper en ce monde sur les supplices de l'enfer. Rien ne fut plus affreux que son agonie ; il se tordait convulsivement, et parlait d'apparitions dont l'idée seule glaçait le sang de ceux qui l'entendaient. A son chevet se tenait une figure blanche, sévère, inexorable, qui disait :—Venez ! venez ! venez !

Par une singulière coïncidence, le lendemain du jour où le fantôme était entré dans la chambre de Legree, la porte de la maison se trouva ouverte, et des nègres virent deux ombres se glisser le long de l'avenue en se dirigeant vers la grande route.

Le soleil allait se lever quand Emmeline et Cassy s'arrêtèrent sous un bouquet d'arbres, à peu de distance de la ville. Cassy portait le costume des créoles espagnoles. Elle était en noir ; elle avait sur la tête un petit chapeau noir, et sur le visage un voile épais richement brodé. Il avait été convenu que pendant l'évasion elle jouerait le rôle d'une créole, et qu'Emmeline passerait pour sa domestique. Lancée de bonne heure dans la haute société, Cassy avait un langage et des manières qui justifiaient la qualité qu'elle avait prise. Il lui restait encore, d'une garde-robe autrefois magnifique, assez d'ajustements et de bijoux pour la mettre en état de soutenir son personnage.

Elle s'arrêta dans une maison du faubourg où elle avait remarqué qu'il y avait des malles à vendre. Elle en acheta une et pria le marchand de la lui faire apporter. En conséquence, elle entra à l'auberge en femme de distinction, suivie d'un domestique qui voiturait la malle dans une brouette, et d'Emmeline, qui portait des paquets et un sac de nuit.

La première personne que Cassy rencontra dans l'auberge ce fut Georges Shelby, qui s'y reposait en attendant le bateau à vapeur.

Cassy avait remarqué le jeune homme par la lucarne du grenier ; elle l'avait vu enlever le corps de Tom, et avait suivi avec une joie secrète les péripéties de sa rencontre avec Legree. En errant dans le quartier, sous son déguisement d'ombre, elle avait recueilli des renseignements sur lui et sur ses relations avec Tom. Elle se sentit plus d'assurance en le retrouvant.

L'adresse de Cassy, son attitude, sa bourse bien garnie, prévinrent tous les soupçons. Il est rare qu'on ouvre une enquête sur les gens qui payent bien, et Cassy l'avait prévu quand elle s'était munie d'argent.

Vers le soir, le bateau à vapeur arriva. Georges Shelby conduisit Cassy à bord avec la politesse innée chez un Kentuckien, et il s'employa pour qu'elle eût une bonne cabine. Sous prétexte d'une indisposition, Cassy garda le lit pendant tout le temps qu'on descendit la Rivière-Rouge, et sa domestique Zélie demeura assidûment auprès d'elle.

Le bateau entra dans le Mississipi. Georges Shelby ayant appris que l'étranger remontait comme lui le fleuve, lui proposa de s'embarquer sur le même bateau que lui. Il compatissait aux douleurs de la malade, et désirait faire son possible pour la soulager.

Voilà donc nos voyageurs installés sur le bon steamer *le Cincinnati*, qui remonte le fleuve à toute vapeur.

Cassy se trouvait beaucoup mieux. Elle se promenait sur le pont, paraissait à table, et était citée par les passagers comme une dame qui devait avoir été d'une beauté supérieure.

Du premier moment que Georges l'avait vue, il avait été frappé d'une de ces ressemblances indéfinies que chacun de nous a pu remarquer sans pouvoir s'en rendre un compte exact. Il ne pouvait s'empêcher de la regarder

continuellement. A table, à la porte de sa cabine, elle remarquait que le jeune homme fixait les yeux sur elle, et les détournait aussitôt qu'elle se montrait importunée de cette observation prolongée.

Cassy s'inquiéta ; s'imaginant que Georges Shelby avait des soupçons, elle résolut de se confier entièrement à lui, et lui raconta son histoire. Georges était disposé à sympathiser avec tous ceux qui s'étaient échappés de la plantation de Legree, lieu funèbre dont le souvenir lui était pénible. Avec le courage irrésistible de son âge, il promit à la quarteronne de s'employer énergiquement pour la protéger.

La cabine voisine de celle de Cassy était occupée par une française nommée madame de Thoux, qu'accompagnait une jolie petite fille d'environ douze ans. Cette dame ayant appris que Georges Shelby était du Kentucky, parut disposée à cultiver sa connaissance. Elle fut secondée dans ses projets par sa fille, dont les grâces naïves étaient une distraction agréable pour un passager condamné à quinze jours de bateau à vapeur.

Georges Shelby s'installait souvent sur une chaise à la porte de la chambre de madame de Thoux ; et Cassy avait occasion de les entendre causer.

Madame de Thoux faisait mille questions sur le Kentucky, où elle avait, disait-elle, passé son enfance. Georges découvrit, à sa grande surprise, qu'elle avait dû demeurer dans le voisinage de la maison Shelby. La dame semblait se rappeler à merveille les hommes et les choses du pays.

— Connaissez-vous, dit un jour madame de Thoux, un individu nommé Harris ?

— Il y a un vieillard de ce nom qui demeure à peu de distance de notre habitation ; mais nous n'avons jamais eu beaucoup de rapports ensemble.

— Il possède un grand nombre d'esclaves, n'est-ce pas ? ajouta madame de Thoux avec une émotion qu'elle s'efforçait en vain de dissimuler.

— En effet, répondit Georges Shelby non sans étonnement.

— Avez-vous entendu dire qu'il avait un mulâtre nommé Georges ?

— Oui, certes : Georges Harris. Je le connais bien ; il a épousé la femme de chambre de ma mère, et s'est enfui au Canada.

— Dieu soit loué ! s'écria madame de Thoux.

De plus en plus surpris, Georges Shelby avait envie d'interroger la dame ; mais il n'osa.

Madame de Thoux appuya son front sur sa main, et fondit en larmes.

— C'est mon frère ! dit-elle.

— Votre frère, madame ?

— Oui, répondit madame de Thoux en levant fièrement la tête et en essuyant ses larmes ; monsieur Shelby, Georges Harris est mon frère !

— Je suis stupéfait ! dit Georges ; et il recula sa chaise pour mieux regarder madame de Thoux.

— Quand j'étais jeune, reprit-elle, je fus conduite dans les Etats du Sud pour y être vendue. Je fus achetée par un homme généreux, qui m'emmena aux Antilles, m'affranchit et m'épousa. Il y a peu de temps qu'il est mort, et je venais dans le Kentucky pour chercher et racheter mon frère.

— Je l'ai entendu parler de sa sœur Emilie, qui fut vendue dans le Sud...

— C'est moi. Veuillez me donner quelques détails sur...

— C'est un beau jeune homme. Quoique la malédiction de l'esclavage ait pesé sur lui, il a fait preuve de probité et d'intelligence. Je suis à même de le savoir, puisqu'il a pris femme dans ma maison.

— Quel genre de femme ?... demanda madame de Thoux avec anxiété.

— Un trésor !... une jeune fille belle, douce, intelligente, très-pieuse.

Ma mère l'avait élevée comme son propre enfant. La femme de Georges sait lire et écrire, coudre, broder, et elle chante à ravir.

—Était-elle née chez vous ?

—Non ; mon père l'avait achetée dans une des excursions qu'il fit à la Nouvelle Orléans, et l'avait amenée pour en faire présent à ma mère. Elle avait alors huit ou neuf ans. Mon père ne voulut jamais avouer le prix qu'il en avait donné ; mais l'autre jour, en suretant dans ses papiers, nous avons découvert le contrat de vente. Il avait payé pour l'avoir une somme extravagante, sans doute à cause de sa rare beauté.

Georges Shelby tournait le dos à Cassy, et ne s'apercevait pas de l'intérêt avec lequel elle suivait ces détails. Tout à coup elle lui toucha le bras ; elle était pâle d'émotion.

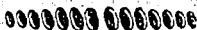
—Savez-vous, dit-elle, le nom des gens auxquels il l'avait achetée ?

—Ce fut, je crois, un nommé Butler qui la vendit, et un certain Simmons qui négocia l'affaire ; du moins, ces noms sont au bas du contrat.

—O mon Dieu ! dit Cassy ; et elle tomba évanouie sur le plancher de la cabine.

Georges Shelby et madame de Thoux se levèrent précipitamment. Ils étaient loin de deviner la cause de l'évanouissement de Cassy, mais ils montrèrent l'agitation ordinaire en pareille circonstance. Georges, dans l'ardeur de son humanité, renversa une cruche et cassa deux verres. Plusieurs dames, apprenant qu'une de leurs compagnes de voyage se trouvait mal, encombrèrent la porte de la cabine, et interceptèrent l'air autant que possible. En somme, tout se passa comme on devait s'y attendre.

Pauvre Cassy !... Quand elle eut repris ses sens, elle se tourna du côté du mur, et sanglota comme un enfant. Mères, vous pourriez dire, peut-être à qui elle pensait ; peut-être aussi ne le pourriez-vous pas. Elle se disait que Dieu se montrait enfin miséricordieux, et qu'elle était sûre de revoir sa fille. En effet, quelques mois plus tard... Mais n'anticipons pas sur les événements.



CHAPITRE XLIII.

GEORGES ET SA FAMILLE.

Le reste de notre histoire sera bientôt raconté. Intéressé par cet incident romanesque, Georges Shelby remit à Cassy le contrat de vente d'Elisa. La date et les noms correspondaient parfaitement avec les faits qui étaient à la connaissance personnelle de la mère. Il ne lui restait aucun doute sur l'identité de sa fille ; il s'agissait maintenant de retrouver la trace des fugitifs.

Madame de Thoux et Cassy, réunies par l'analogie de leurs destinées, se rendirent immédiatement au Canada, et visitèrent les stations où sont accueillis les nombreux fugitifs qui passent la frontière. Elles trouvèrent à Amherstburg le missionnaire chez lequel Georges et Elisa avaient été reçus à leur arrivée, et, grâce à ses indications, elles purent suivre les traces de la famille jusqu'à Montréal.

Les deux époux étaient libres depuis cinq ans. Georges, constamment occupé chez un mécanicien, gagnait de quoi soutenir honorablement sa famille, qui s'était augmentée d'une fille.

Henri, jeune garçon vif et bien découpé, avait été mis dans une excellente institution, et faisait de rapides progrès.

Le digne pasteur de la station d'Amherstburg fut tellement ému des récits des deux dames, qu'il consentit à les accompagner à Montréal pour faciliter leurs recherches. Madame de Thoux se chargea de tous les frais du voyage.

Transportons-nous maintenant dans une jolie maison des faubourgs de Montréal. Le soir est venu ; un bon feu pétille dans l'âtre ; une table couverte d'une nappe blanche va bientôt recevoir un service à thé. Dans un coin de la chambre est une autre table couverte de serge verte, garnie d'un pupitre, de plumes et de papier, surmontée d'un corps de bibliothèque. C'est là où Georges travaille ; il a conservé ce désir de s'instruire qui dans son enfance lui a fait apprendre à la dérobée la lecture et l'écriture. Malgré les fatigues d'un travail continu, en ce moment il est assis devant son pupitre et prend des notes.

—Allons, lui dit Elisa, vous avez été dehors toute la journée ; laissez-là votre livre, et causons pendant que je prépare le thé.

La petite fille seconde les efforts de sa mère en essayant d'arracher le livre des mains de son père et de s'installer sur ses genoux.

—Il faut se rendre à vous, petite enchantresse ! dit Georges cédant comme doit toujours céder un homme en pareille circonstance.

—C'est bien, dit Elisa.

Elisa a pris un peu plus d'embonpoint ; ses cheveux sont plus sévèrement arrangés ; elle paraît un peu plus âgée ; mais le contentement règne sur sa physionomie.

—Henri, dit Georges en frappant sur la tête de son fils, êtes-vous venu à bout de votre addition.

Henri n'a plus sa longue chevelure ; mais il a conservé son air fier, ses cils soyeux, ses yeux pétillants, qui s'animent au moment où il répond :

—Je l'ai terminée entièrement, mon père, et personne ne m'a aidé.

—Je vous en félicite. Travaillez avec ardeur ; vous possédez des avantages dont votre père a été privé.

En ce moment on frappe à la porte ; Elisa va ouvrir. Elle s'écrie joyeusement :—Tiens, c'est vous ?

Son mari se lève pour aller au devant du bon pasteur d'Amherstburg. Elisa invite à s'asseoir les deux femmes qui se présentent avec lui.

L'honnête ecclésiastique a combiné un programme dont il doit diriger l'exécution. Chemin faisant, il a recommandé avec instance à ses compagnes de se conformer exactement à ses instructions. Il leur fait signe de s'asseoir, tire son mouchoir de sa poche, et va commencer un discours préliminaire ; mais quelle est sa consternation quand, au mépris du plan adopté, madame de Thoux se jette au cou de Georges, et lui dit sans précautions oratoires :

—O Georges ! ne me reconnaissez-vous pas ? je suis votre sœur Emilie !

(La fin au prochain Numéro.)

Correspondance particulière de la Ruche Littéraire.

M O D E S .

Paris, 8 Novembre, 1853.

Éà, là ! ne nous sâchons pas, monsieur ! La colère est mauvaise conseillère (avec ou sans la rime) ! Que voulez-vous ? écrire n'est pas toujours amusant. Aux approches de l'automne surtout, je suis étonnément sujette à mes migraines, au spleen, et vous comprenez que, sous l'empire d'aussi malignes dispositions, plume, encre, papier me causent d'effroyables maux. Ce ne sont pas des caprices, des fantaisies, encore moins des lubies, ô Dieu ! ne le croyez point ! Moi ! inattitude... par exemple ! Pourquoi ne vous ai-je pas écrit le mois dernier ? Pourquoi ? Ah ! ce serait difficile à expliquer... Pourquoi n'écrivez-vous pas tel jour et lirez-vous guerre ardente, impitoyable à la virginité d'une rame de papier, le lendemain ? Pourquoi ?... — Je suis femme, monsieur, et par conséquent il m'est bien permis de répondre ou de ne pas répondre à vos questions. Tiens, n'allez-vous pas vous imaginer... Vous juge, moi coupable ! Oh ! c'est par trop fort. Dites-moi, monsieur, vous rappelez-vous le mot de Madame Docho au fameux romancier de F*** ? " Mon cher marquis, quand vous voudrez savoir le secret d'une femme, gardez-vous de le lui demander. " — " Pourquoi ? " s'écria vivement de F*** : — " Pourquoi ? — Parce que nos secrets ont peur des points d'interrogation. "

A présent, Paris rentre chez lui. Il a beaucoup couru les champs, les grandes routes, beaucoup dansé, beaucoup chassé, beaucoup nagé, il rentre dans ses quartiers d'hiver, où il se repose bourgeoisement des fatigues rurales et thermales. Aussi, peu, pour ne pas dire point, de toilettes. La saison des bals n'étant pas commencée, c'est dans les loges étroites des théâtres qu'il faut aller étudier, à travers une lorgnette, les transformations qu'a subies la déesse de la mode. Cette tâche est ardue, ennuyeuse, et vraiment... enfin ! je me suis engagée, je tiendrai ma parole. Correspondance oblige. C'est à la représentation du *Nabab*, l'opéra comique en vogue aujourd'hui, que se sont produites les mises les plus distinguées. Comme je suis encore assez mal inspirée pour un travail littéraire, je me contenterai de vous indiquer les principales métamorphoses de la toilette près de voiler sa face nérienne derrière les lourds manteaux, les pelletteries, les fourrures, les sombres couleurs, &c. &c. Rien que cette idée m'allourdit l'esprit. Ne vous en apercevez-vous pas ? Il me semble que j'écris avec une plume de pingouin. En tous cas si ma plume n'a point appartenu à cet intéressant volatile, ma cervelle doit en ce moment avoir de singulières analogies avec la sienne. — Vous l'aurez voulu !... Le ciel vous pardonne et les lectrices de la *Ruche* aussi ! Quant à moi,.....

Voici donc ce que j'ai remarqué et qui m'a paru merveilleusement aristocratique :

Une robe impériatrice en tampus blanc-glacé de bleu, ayant le bas de la jupe blanc pur. Une riche disposition composée d'ornements et de fleurs brochées en bleu séparé les deux nuances de la jupe et forme de petites arcades fort gracieuses, tout alentour de celle-ci. La beauté et la richesse du dessin convenaient parfaitement à une toilette de grande soirée. Ce genre de robe ne cacherait-il pas une tendance à revenir aux paniers ? — ces paniers tant vantés, tant décriés, hélas ! ces paniers qui soulevaient la bile du bon M. de Bridel :

" Vous voulez qu'un panier de gothique structure
En dépit du bon sens, du goût, de la nature,
Flotte autour de sa taille et fatigant son corps
En tourmentant la forme, en gêne les ressorts ! "

Plaise à Jupin qu'une de nos lionnes écervelées n'aille pas s'affubler de pareil accoutrement ! J'en mourrais de dépit. Le panier, voyez-vous, monsieur, c'est le cache-mur des femmes bien faites, de même que c'est le masque des femmes contrefaites. Paniers, crinolines, corsets, gants, robes trainantes, voiles, tout cela a été inventé par la haine de la Laideur pour la Beauté !

Il est une autre sorte de robe fort élégante, quoique simple, qui serait de bon ton dans de petites réunions amicales. Cette robe serait de taffetas blanc à jupe relevée de volants à disposition, composés d'une guirlande de fleurs. Entre chaque disposition on placerait une palmette brochée en soie bleue. Les dessins de cachemire seraient d'un heureux effet.

Le *Moniteur de la Mode* ne fournit quelques détails que je crois devoir vous signaler.

Nous avons vu, dit-il, chez Mlle. Nathalie deux confections prêtes à être expédiées au palais des Tuileries. Ces pelisses étaient de taffetas noir doublé de taffetas bleu clair ; elles étaient très longues et ornées d'une demi ourte ; elles étaient, en outre, garnies tout à l'entour, d'une belle dentelle surmontée d'un bouillon en tulle dans lequel était passé un ruban de même nuance que la doublure. Ces pelisses étaient ornées d'un capuchon en dentelle destiné à être relevé.

Rappelons aux élégantes que le cachemire de l'Inde continue à être de plus en plus en vogue. Nous avons remarqué chez Mlles. Bahler de fort jolies capotes. Ces modistes sont en ce moment de délicieuses nouveautés, entr'autres des capotes composées de petits volants en dentelle noire alternant avec des plissés de rubans No. 4, gros vert, bleu Napoléon ou violet. Le bavot est formé d'un plissé de ruban et d'un volant en dentelle. Comme ornement, elles posent sur le côté assez bas et presque au

bord de la passe un simple nœud de ruban. Le dessous est garni d'aubépine rose ou de violettes entremêlées de blondes.

Parlons aussi des ravissantes coiffures actuelles. Ces coiffures consistent en une étoile de blonde jetée sur des touffes de fleurs et de fruits. Une autre non moins jolie avec touffes de fleurs de framboisier et framboises d'or. Une troisième en blonde noire avec touffes composées de boutons de roses moussues entremêlées d'anneaux et de bouts de velours noir.

N'oublions pas de mentionner la bijouterie en cheveux de Lemonnier. Les bracclets en cheveux sont de la plus grande distinction. Sans compter que le sentiment se mêle à la coquetterie et que le cœur n'est pas moins flatté que les yeux.

La parfumerie trahit aussi le goût d'une femme distinguée. Les odeurs sont le bouquet Victorin, le lis des vallées et le bouquet vénitien.

On parle d'une grande fête qui aura lieu au commencement du mois prochain chez Madame de L***. Ses salons sont devenus le musée de la mode. Aussi, j'espère vous affliger d'une longue lettre vers la mi-novembre. Préparez-vous donc par le jeûne et l'abstinence à chrétiennement accueillir ce féau.

ROSALIE M****.

P. S.—Je m'occupe à vous trouver un correspondant qui, suivant votre demande, vous enverra chaque mois, une Revue de Paris.



L'HOMME ET SON OMBRE.

FABLE.

(Dédiée à M. Crémieux, ancien membre du Gouvernement Provisoire de la République Française.)

J'examinais un jour, allant à la campagne,
 Mon ombre marchant devant moi ;
 Le soleil se levait et dorait la montagne,
 Et, des angles suivant la loi,
 Elle était très longue et fluette.
 Je cheminais pensif, rêveur comme un Flamand,
 Marmottant à mi-mots ce vieux conte allemand :
 L'homme qui vend son ombre et qui bientôt regrette
 D'avoir à Lucifer laissé faire l'emptette
 Du Sosie qui, chaque jour,
 Suivant l'heure et le lieu reproduit son contour ?
 Mais, si je progressais, du soleil la lumière
 Et la chaleur croissaient aussi ;
 Et plus s'avavançait ma carrière
 Plus mon spectre était raccourci.
 Je fis alors un apologue,
 Et, rimer étant mon travers,
 Je crayonnai le monologue
 Qui sert de morale à ces vers !
 Plus nous avançons dans la vie,
 Plus nous rencontrons de clarté :
 L'ombre fuit et l'âme ravie
 S'élançait vers la vérité !...

FÉLIX VOGELI.

AMOUR DE PRISON.

EPISODE DE 1851.

—Parbleu ! je ne me trompe pas. C'est bien toi, mon vieux Jules !

—Mais, est-ce bien possible ? toi, Ernest !

—Pauvre bon ami. Par quel hasard ?...

—Et toi-même ?...

—Moi ! c'est tout simple, ne te rappelles-tu pas que j'avais choisi l'Amérique pour destination ?

—C'est vrai. Je l'avais oublié ; que je suis heureux de te rencontrer !

—En vérité ! c'est un coup providentiel, pour me servir de l'expression à l'ordre du jour.

—Parole d'honneur ! je commence à croire que cette estimable providence joue son petit rôle dans nos destinées.

—Il y a longtemps que j'en suis convaincu.

Un léger sourire me traduisit la réponse de Jules.

—Ah ça, cessons de babiller comme deux femmelettes et entrons chez Delmonico. Là, tu me conteras, je l'espère, l'histoire de ton élargissement et de ton arrivée à New-York.

—Volontiers ; mais conduis-moi, Ernest, car je suis fraîchement débarqué et aussi neuf dans cette populeuse cité que le souriceau du Bonhomme au sortir de son trou.

Je passai mon bras sous celui de Jules et cinq minutes après nous étions attablés devant deux chopes de bière. Tout en fumant un cigare, je me pris à contempler mon ami. Quoiqu'il se fût à peine écoulé seize mois depuis que je ne l'avais vu, je ne pus m'empêcher de remarquer un sensible changement dans sa physionomie. Sur son large front, où rayonnait l'intelligence, on lisait de profondes douleurs, et deux rides courant aux commissures de la bouche, annonçaient hautement la souffrance concentrée.

—Que diable as-tu à me toiser ainsi ? dit-il, au bout d'un moment.

—Ils ont dû bien te torturer !

—Moi !

—Ton visage l'indique.

—Bast ! Une idée.

Je secouai la tête.

—Mais avec quel air tu m'examines ! Ne dirait-on pas qu'il y a dix ans que nous nous sommes quittés ?

—Pauvre ami ! fis-je en lui prenant la main.

—Allons ! assez de doléances ! Je suis ce que j'étais, ce que j'ai toujours été, à moins pourtant que le bonheur n'aitère la mine.

—Le bonheur !

—Eh ! sans-doute. Le bonheur du ménage.

—Du ménage ! que veux-tu dire ?

—Est-il drôle ce garçon-là. Mon Dieu cela veut dire simplement que je suis marié !

—Marié ! toi !

—Qu'y a-t-il d'étonnant ?

—N'avais-tu pas juré ?...

—Mon cher, l'homme propose et la prison dispose.

—Toujours sentencieux. Mais, d'abord au plus pressé comment la géhenne a-t-elle lâché sa proie.

—Eh ! Eh ! parceque j'ai eu le bon esprit de la lui arracher.

—Vraiment !

—Voici l'histoire : fais-en ton profit si tu veux, romancier !

—Point de brocards.

—Chut, je commence.

—Tu te rappelles que je fus arrêté le 5 décembre 1851 au matin, à Châtillon-sur-

Seine, et jeté avec quinze des nôtres dans la prison de cette petite ville, parmi les voleurs, faussaires, assassins et autres grillards *ejusdem farinae*. Inutile de te rapporter toutes les infamies dont nous fûmes abreuvés, moins par la triste société avec laquelle nous vivions forcément, que par nos geôliers qui, non contents de nous accabler de ces milliers de coups d'épingles dont les gens de rien aiment tant à tourmenter ceux qu'un revers de fortune a mis entre leurs mains, prevaient plaisir à gâter les piètres jouissances que nous laissait l'autorité administrative. Dans la nuit du 19 au 20 décembre, on vint nous éveiller en sursaut. Il fallait partir pour Dijon. Une misérable charrette couverte d'une toile d'emballage et entourée d'un piquet de gendarmerie attendait à la porte. Nous fûmes garrottés et entassés pêle-mêle dans cette ignoble carriole. Le froid était d'une intensité extraordinaire, et à peine avions-nous eu le loisir de nous vêtir convenablement. Je te laisse à penser notre état quand nous arrivâmes à Dijon. On dû nous descendre de voiture, car nos membres engourdis se refusaient à tout service. Mais notre brutale escorte n'y regardait pas de si près. Est-ce que des scélérats de notre espèce étaient dignes d'égards !

—Marchez donc, tas de brigands ! criait le lieutenant en nous administrant des coups de plat de sabre ?

—Veux-tu avancer, canaille ! vociférait à chaque instant le gendarme posté derrière moi.

J'ai été militaire ; j'en ai vu de dures, comme nous disions au régiment ; mais jamais, je crois, je ne reçus tant d'outrages que depuis la Porte-Guillaume jusqu'à la maison d'arrêt de Dijon.

A moitié chemin mon pied glissa, et je tombai, incapable de me relever à cause de la chaîne qui me liait les chevilles et des menottes qui joignaient mes deux mains. Un rude coup de pied sur le dos accompagné d'une dégoûtante apostrophe m'assailirent à la fois.

Je restai insensible.

—Ah ! tu fais le figniant ! ah ! tu ne veux pas te relever, s... lâche ! attends, j'o vas t'apprendre à faire le délicat !

Et les coups tombèrent sur moi drus comme grêle.

Il était nuit quand nous pénétrâmes dans la lugubre prison. Le nombre des incarcérés politiques était considérable ; on nous donna un quartier à part. J'eus le bonheur d'être placé dans une chambre particulière avec un de mes amis. Le lendemain, nous prîmes connaissance de notre nouvelle demeure. Elle avait deux fenêtres : l'une s'ouvrait sur le préau et l'autre avait vue sur la rue. Cette seconde croisée était fermée par un cadenas et défendue à l'extérieur par une triple grille, composée d'abord de huit forts barreaux en fer, puis d'un treillis en fil d'archal et enfin d'une claire-voie en osier s'élevant à mi-hauteur de la fenêtre. Pour empêcher toute communication avec le dehors, les vitres avaient été coloriées. Les inquiétudes résultant du péril de notre position nous empêchèrent de nous occuper beaucoup de ces détails pendant les premiers jours ; mais, quand furent achevés nos interrogatoires et quand on eût levé l'écrou qui nous tenait au secret, je commençai à chercher quelques innocentes distractions. Une violente averse avait détérioré la couche de blanc qui couvrait les carreaux de notre croisée. De rares, mais précieuses éclaircies, permettaient déjà de distinguer le carrefour formé par l'embranchement de la rue Sainte-Madeleine, de l'Ecole-de-Droit et de l'impasse conduisant à la prison.

Dès lors je n'eus plus qu'une pensée : la pluie ! plus qu'un soupir : la pluie ! plus qu'un cri : la pluie !

Et le ciel était désespérément serein : pas le plus petit nuage : il ventait du Nord. Pas l'ombre d'un retour de la brise méridionale. Que j'ai maudit Borée ! que j'ai plaint le brumeux Orion, contraint de céder place à son fortuné rival ! Livres, papier, plume, encre, m'étaient interdits, aussi les heures me paraissaient-elles mortellement longues et la situation devenait-elle de plus en plus intolérable.

Certain soir de janvier, il y eut enfin une variation atmosphérique. Durant la nuit, les cataractes d'en haut s'ouvrirent et une averse abondante vint purger mes carreaux de la souillure qui les ternissait.

Il y a de ces joies qui ne se racontent pas ; aussi te ferai-je grâce des miennes, lorsqu'à mon réveil, je constatai le lavage complet des vitres.

Combien de jours ai-je passé, l'œil collé aux carreaux et suivant du regard les joyeux habitués de la rue de l'École-de-Médecine ! Parfois, quand l'un levait la tête, j'essayais par un signe de lui annoncer ma présence : car, sortant de finir mon droit à Dijon, je connaissais tous ses frivoles étudiants ; mais bientôt je dus me convaincre qu'à cette distance les rayons lumineux étaient trop brisés par l'enchevêtrement des grilles pour qu'une perception de mes gestes fût possible. Il ne me resta plus qu'à bâtir des hypothèses sur les desseins de ceux qui flânaient sous ma fenêtre. Était-on riant : on avait fait une nouvelle conquête ou arraché une dizaine de louis à un père indulgent. Une mine renfrognée, par contre, trahissait des démêlés avec le tailleur ou le cafetier. Et les grisettes, que d'études sérieuses m'a valu leur désinvolture ! En face de moi, au rez-de-chaussée, j'assistais aux commérages de la fruitière et de ses pratiques ; au premier, aux amours d'une grande dame parfaitement en odeur de sainteté avec un lieutenant de dragons ; au second, je prenais part aux querelles du couple le plus paisible du monde ; au troisième, je plaisantais avec l'amant d'une veuve inconsolable, et au quatrième, palsembleu ! je m'ébattais, soir et matin, à la toilette d'une couvée de molistes.

C'était charmant, adorable ! Alors seulement je m'expliquai le supplice de Tantale.

Si je te parlais des intermèdes, des imprôptus, des entr'actes ! Ah ! mon cher, l'eau m'en vient encore à la bouche !

— Va toujours, impayable goguenard.

— Voici qu'un après-midi, je soisais, Dieu m'absolve ! de dîner en tête-à-tête avec une délicieuse voisine et son *cousin*, lorsque, allongeant mes regards sur la rue Ste. Madeleine, j'aperçois, accoudée à l'entablement d'une fenêtre, au premier étage, une femme.... Parlonne-moi, mon ami, de ne pas te la poétiser, avec ses cheveux d'ébène, ses yeux de jais, ses lèvres de corail, ses dents d'ivoire, son cou de cygne ; j'ai le tort de ne pas être romancier ; puis la modestie... et d'autres motifs... Passons.

Je souris à cette épigramme de Jules à l'adresse de mes estimables confrères.

— J'aperçois donc une femme, continua-t-il, et sa physionomie me frappa tellement qu'aussitôt je montai sur une chaise afin de mieux la contempler. Tu te souviens que la claire-voie d'osier ne s'élevait qu'à moitié de la fenêtre, et c'était le plus grand obstacle que rencontrait mon nerf optique dans ses excursions *extra muros*.

Une semaine ne s'était pas écoulée que j'étais épris de ma belle inconnue. A force de persévérance à rester constamment à la croisée, j'avais fini par attirer son œil dans la direction du mien. D'abord, elle ne fit pas ou parut ne pas faire attention à ce visage plaqué contre les carreaux, et dont il lui était extrêmement difficile de saisir l'ensemble ; mais peu à peu je fus remarqué : mes bonjours et mes bonsoirs furent compris, ils intéressèrent, on y répondit.

A ce moment-là je crus que j'allais devenir fou de ravissement.

La prison se transforma pour moi en palais ; j'oubliai même que je serais probablement condamné à mort. Mon compagnon se prêtait généreusement à mes excentricités au sujet de cette singulière passion pour une femme que je ne connaissais pas et à la veille d'être fusillé. Noble cœur que Gédéon ! Où est-il ? à Cayenne, sans doute, languissant dans un fort ou arrosant cette terre de feu de ses sueurs ! lui dont les vastes capacités, la brillante éducation promettaient au barreau un avocat distingué, au monde un législateur aussi ami des droits de la société qu'ennemi de ses révoltantes inégalités. Ah ! s'il m'avait écouté !

Cependant, les signes allaient leur train, timides et craintifs du côté de la rue, vifs, empressés de ma part. Chaque matin, un mouvement de tête était le souhait d'une bonne journée ; chaque soir, la même inclination appelait une bonne nuit. Mais on se lasse de tout : vint un moment où ces douces réciprociétés ne suffirent plus à mon amour croissant et se nourrissant de l'inconnu, ce seul et salutaire aliment de l'amour. Mes désirs demandaient quelque chose de plus significatif. Le souci s'empara de moi. Je repassai dans ma mémoire tous les expédients employés par les prisonniers en semblables circonstances, les Pélisson, Latude, Sylvio Pellico et autres captifs célèbres. Ce fut en vain. Une lettre, il ne fallait pas y songer : les seules correspondances autorisées

avaient lieu avec les grands parents, et encore devait-on les écrire au gresse, sous l'inspection du gardien-en-chef qui se réservait le soin de cacheter et adresser les envois. Toutefois, à force de me marteler le cerveau, j'imaginai un moyen de communication qui, s'il réussissait, porterait le comble, je le pensais du moins, à mes vœux.

M'armant donc d'un vieux clou, je me mis à déchiqueter une chemise en bandelettes d'un pouce environ de largeur. Avec des brins de fil également empruntés à ladite chemise, je façonnai mes bandes en forme de lettres, grossières il est vrai, mais lisibles.

En deux jours de travail assidu, j'eus composé un alphabet entier, que je cachais sous la doublure de ma calotte quand arrivait la ronde des geôliers.

Déjà j'entreprenais aux vitres l'essai de mon procédé télégraphique et j'allais faire épeler un bonjour d'un nouveau genre à ma chère voisine : la troisième lettre du mot, une N majuscule superbe, s'échancrait bravement contre un carreau ; quand tout-à-coup la porte de notre prison grinça sur ses gonds, et un de nos gardes-chiourme parut. Pas besoin de te détailler la scène qui suivit. Dix minutes après j'étais plongé dans un cachot, affaissé sur un bloc de pierre, rivé à la muraille par un anneau, des fers du poids de vingt kilogrammes aux pieds, et les poignets reliés par une chaînette de quarante centimètres de long, prise par le milieu à une autre chaîne soudée à celle qui me tenait les pieds. Je restai trente-six heures dans cette attitude, grelottant de froid, brisé par le malaise et à demi asphyxié par la puanteur du cachot. N'était-ce pas le cas de fredonner :

L'amour a des tourments à nuls autres pareils ?

ou bien encore :

Ah ! que l'amour est agréable !
Il est de toutes les saisons.

Mais je m'abstins de tout chant, de peur d'une augmentation de punition, car un de nos camarades avait passé deux jours dans cet égoût, pour avoir murmuré :

Oui, je suis grisette,
L'on voit ici-bas.....

tandis que les prisonniers pour délits civils jouissaient de la faculté d'exercer leurs poumons, soit dans les pistoles, soit dans les préaux. Mais pouvait-on se montrer trop sévères à l'égard de ces " buveurs de sang " qui avaient voulu demeurer inviolables à leur serment en défendant la Constitution à laquelle ils avaient juré fidélité et protection ?

— J'en ai moi-même fait la triste expérience, car m'étant un jour oublié, à la maison d'arrêt de Châlons, jusqu'à murmurer le *Chant des Ouvriers*, je fus condamné à quinze jours de fer.

— Les exemples de cette atroce cruauté ne manquent pas. J'en citerais des centaines... mais brisons-là ; il t'a plu de savoir comment je m'en étais tiré : laisse-moi achever.

On me reconduisit ensuite dans la pièce que nous occupions, Gédéon et moi. Les carreaux avaient été soigneusement repeints, et de façon probablement à défier les intempéries de l'air. Je ne puis te décrire mon désespoir en me rendant compte de cette observation. Ah ! que souvent mon poing se dirigea frénétiquement contre ces pauvres vitres qui n'en pouvaient mais !... Le croirais-tu, j'ai pleuré de rage en dévorant du regard ces minces feuilles de verre que du bout du doigt j'aurais fait voler en éclats si la crainte... A tout hasard, avec un chiffon de papier dérobé au gresse, un peu de suie détrempee et un morceau de bois aminci à l'une des extrémités, j'écrivis une lettre à mon inconnue. J'avais pu déchiffrer le numéro de la maison qu'elle habitait ; aussi la suscription de mon épître se trouvait-elle fort exacte.

La procédure de notre affaire avançait lentement, et le mois de février était arrivé. Le gouvernement essayait des plus honteuses menées pour nous extorquer des soumissions ; mais, je le déclare, à la gloire des républicains de la Côte-d'Or, peu se laissèrent prendre à ces décevantes promesses. Le 5, on me manda au gresso. C'était mon

cousin. Ses incessantes requêtes avaient obtenu consentement. Un ordre ministériel lui octroyait la faveur de m'entretenir vingt minutes en présence du gardien-en-chef. Un quart d'heure s'écoula sans que j'eusse occasion de nous délivrer de l'opiniâtre Argus dont les yeux et les oreilles ne nous quittaient pas d'une seconde. J'avais renoncé à l'espoir de remettre à mon cousin la lettre que je portais sous ma redingote.

— Les vingt minutes sont passées, dit brutalement le cerbère.

Mon cousin se leva.

Soudain on frappa à la porte extérieure de la prison, notre geôlier s'approcha d'un judas pour voir qui allait entrer.

Saisissant l'opportunité aux cheveux, je glissai mon billet dans la main d'Eugène.

Puis, ce fut avec une anxiété fébrile que j'attendis l'heure du dîner, non pas que j'eusse grand-faim, mais parce que, comme il nous était facultatif de nous faire apporter deux plats du dehors, je conjurais mon inconnue de s'entendre avec Ripart, un franc démocrate, qui s'était chargé de ma nourriture, afin de m'envoyer une réponse enfermée dans un étui et plongée dans un bol de soupe. Quoique nos vivres fussent soumis à l'examen le plus scrupuleux, j'étais presque assuré que cette ruse ferait la nique aux geôliers. Je l'avertissais en même temps qu'elle recevrait de nouveaux avis, sous le fond d'une assiette ou d'une soupière, par le garçon qui revenait chercher la vaisselle.

Ce plan réussit à merveille. Sans m'avouer qu'elle m'aimait, Lucie compatit sur le champ à mon sort. C'était un pas immense : — femme qui sympathise avec les maux d'un homme est bien près de l'aimer ; ça, c'est l'A B C de l'alphabet du *Pays de Tendre*. Quand je fus sûr d'être payé de retour, le sentiment de ma position se présenta à mon esprit. On m'avait arrêté les armes à la main, et bien que je n'eusse, ni brûlé une amorce, ni versé une goutte de sang, je pouvais hardiment compter sur une décoration de douze balles dans la poitrine. Cette perspective ne manquait pas d'agréments ; j'en sais qui se seraient laissés capter par les charmes de pareil honneur : moi-même, en d'autres circonstances... Mais, en ce moment, j'étais amoureux, et tout amoureux — qui n'a pas possédé, entendons-nous — a un faible pour la vie. L'Éternel fait bien les choses, et, en créant la femme après la pétrissure de l'homme, il a eu une fameuse idée, conviens-en ?

Donc je me dis : " Jules, mon bon, c'est splendide de mourir pour une cause, mais, en définitive, assez trompeur. Si perfide que soit le beau sexe, plus perfide encore est le plomb. Si tu tentais de... si tu cherchais à... si tu faisais en sorte que... si tu travaillais pour..." De si en si, j'arrivai à ce : " Je vais tâcher de m'évader."

Lucie reçoit prière de se procurer deux passeports quelconques, des lettres d'une maison de commerce de Rouen, deux habillements d'homme complets, tout ce qui est nécessaire pour grimer le visage et mille francs en or, somme qui lui serait payée chez mon père à la présentation d'un billet revêtu de ma griffe. Ce billet fut fait sur un papier timbré et transmis par l'étui-mercure.

Ensuite, je me livrai à une minutieuse reconnaissance des lieux. Rêver à une évasion par la fenêtre eût été absurde ; outre la triple grille, un factionnaire, sans cesse au-dessous, rendait impraticable toute tentative de ce côté. Certain placard sollicita bien un instant mon attention ; mais là encore les chances d'insuccès étaient plus nombreuses que les chances de réussite. Restait la cheminée. Une double barre de fer implantée en haut, dans la muraille, seule en prohibait l'issue. Mon plan fut dressé. Je descellerai les barreaux avec un clou, de mes draps je fabriquerai une corde, et, me laissant couler du toit sur le mur du préau, j'en longerais le chaperon jusqu'au bâtiment public élevé à l'extrémité ; là, j'attacherai ma corde à une solive du toit et je descendrais dans la rue de l'École-de-Droit, à trente pas de la sentinelle.

De nouveau, je ne respirai plus que pour une nuit pluvieuse.

Nulle encombre n'entrava nos projets ; mais, à l'heure dite, mon camarade de chambre hésita, prétextant son embonpoint. Tous mes efforts pour combattre cette funeste objection aboutirent à néant.

— Pars, me disait-il, et laisse-moi. Ma compagnie te serait nuisible ; mieux vaut que tu sois sauvé que moi, puisque tu es plus compromis.

M'échapper seul me semblait une faiblesse ; je ne bougeai pas...

Le lendemain, à neuf heures du soir, nous venions de nous coucher, quand un piétinement de chevaux, un cliquetis d'armes et le roulement d'une voiture bardée de fer résonnèrent au dehors.

— Debout, crie-je à Gédéon : on vient nous chercher.

Et, malgré moi, une larme de fureur jaillit de mes yeux, en pensant que, s'il avait voulu, nous eussions probablement recouvré la liberté.

— Nous chercher ! que dis-tu ?

— Eh ! oui... Pour nous mener à Cayenne ou à Nouka-Hiva.

— A Nouka-Hiva ! et ma pauvre femme ; ne la reverrai-je plus ?... Les misérables !...

— Du courage, mon ami, du courage !

— Mes enfants ! mes petits enfants !... Oh ! ils ne m'empêcheront pas de les embrasser une dernière fois...

Le malheureux père se tordait sur notre grabat de paille humide.

— Silence ! fis-je. Voici quelqu'un. Sois ferme au moins devant tes bourreaux.

Trois de nos argousins entrèrent.

— Gédéon M..., habillez-vous et suivez-nous.

— Donnez-moi, je vous prie, le temps d'écrire une ligne à ma femme.

— Ce n'est point nécessaire : dépêchez-vous.

Et le tombereau cellulaire ne tarda pas à s'éloigner au grand trot, emportant huit de nos amis arrachés subrepticement, lâchement à leurs familles, auxquelles le préfet de la Côte-d'Or, M. Jean de Bry, fils du conventionnel de ce nom, promettait, le matin même de ce jour, l'élargissement de ceux qu'on enlevait comme des galériens (1). J'ai appris depuis qu'une mère, femme des plus distinguées de Dijon, ayant, à la gare du chemin de fer, sollicité la faveur d'embrasser son fils, avait été violemment repoussée et foulée aux pieds des soldats. Passons : il est de ces horreurs que la justice rougit de révéler en public !

Demeuré seul dans la chambre, mon parti fut immédiatement pris. Ma condamnation à mort devait être certaine ; sans cela j'aurais partagé le sort de Gédéon et des autres déportés. A minuit, je fais un paquet de mon manteau et de ma corde, et m'élançai dans la cheminée que j'avais à l'avance sevrée de ses barreaux. Ascension et descente s'effectuèrent miraculeusement, quoique la nuit ne fût pas des plus sombres.

Parvenu à terre, je m'enveloppe dans mon manteau et passe tranquillement devant la sentinelle que la paresse ou le froid avait fait rentrer dans sa guérite.

Nous étions convenus, Lucie et moi, que, lorsqu'aux environs de minuit, elle remarquerait, par la réverbération d'une chandelle allumée dans ma chambre, un corps noir se profilant le long de la croisée, elle aurait à m'attendre.

Quand j'arrivai, la chère enfant tremblait comme une feuille balancée par l'ouragan. Mais, quoique ma vue ne fut guères propre à la rassurer, -- car j'étais enduit d'une triple couche de suie, -- elle souffrit de grand cœur que je la baisasse sur les deux joues.

(1) A l'appui de cette assertion, le lecteur voudra bien me permettre de lui signaler un fait dont je garantis l'authenticité, car il m'est entièrement personnel.

Le 3 mars 1852, mon père étant venu à Dijon où j'avais été incarcéré après les affaires du 2 décembre, alla trouver M. Jean de Bry, préfet actuel de la Côte-d'Or, et lui demanda quelle décision le gouvernement avait prise à mon égard.

— Votre fils sera conduit demain à la frontière, répondit M. J. de Bry.

Le lendemain, j'étais toujours en prison. Mon père retourne le 5 à la préfecture.

— Mon Dieu ! lui dit le fonctionnaire, j'avais oublié, mais dans une heure votre fils sera relâché.

Et dix-huit jours s'écoulèrent sans que je connusse mon sort. Ma mère fut leurrée de la même façon ; mon frère ensuite me transmit, à cinq reprises successives, l'avis que M. le préfet lui avait donné sa parole qu'à tel ou tel moment précis aurait lieu mon élargissement.

C'est ainsi que procéda l'autorité à l'égard de tous les prisonniers politiques pour leur briser le moral. " L'attente leur fait du bien, disait, en parlant de nous, M. Raoul Duval, procureur-général, *à les use* !"

La pudeur m'empêche de dévoiler les ignobles moyens mis en œuvre pour nous arracher des soumissions.

(Note de l'auteur.)

Mes longs cheveux noirs coupés ainsi que ma barbe, je me couvris le chef d'une perruque blonde, encadrai mon facies dans un collier postiche de même nuance, m'af-fublai du costume de commis-voyageur, et, nanti d'un passeport en règle et d'une assez forte somme d'argent, je me rendis à la gare du chemin de fer de Paris, après avoir juré à Lucie un amour éternel et obtenu d'elle sa parole de venir promptement me rejoindre à Londres.

— La fortune ne cessa pas de t'être favorable ?

— Ma présence à New-York en est la meilleure preuve.

— Et Lucie ?

— Est à présent ma femme.

(New-York, 22 décembre 1852.)

H. EMILE CHEVALIER.



LE LIS.

Jetant au loin la coupe de la volupté dont les remords forment la lie, un mondain abjurant ses erreurs s'était éloigné des lieux qui en furent le théâtre.

Convaincu qu'il devait mieux compter sur sa prudence à fuir les tentations que sur sa force pour les vaincre, il vivait dans un asile champêtre : ses plaisirs étaient simples et vrais ; il éprouvait que, pour un bon cœur, le bonheur s'augmente de tout ce qu'il peut retrancher du malheur d'autrui. Il visitait la chaumière du pauvre où l'espérance pénétrait avec lui, et y faisait succéder le sourire aux larmes qu'il aimait à essayer ; il comparait les plaisirs coûteux et vains des grandes cités avec le bien qu'on peut faire aux champs à si peu de frais, et son âme se réjouissait de sa nouvelle existence.

Toutefois une pensée amère venait l'assaillir :

« Hélas ! disait-il ; ma conversion obscure est ignorée de ceux qui furent les témoins de mes égarements ; Dieu seul voit mon retour au bien, et je ne saurais édifier les hommes qu'a pu scandaliser ma vie passée ! »

Il en était là d'une rêverie matinale qui l'avait conduit dans un bois touffu, lorsqu'un superbe lis, entouré de broussailles, s'offrit à ses regards.

Un rayon de soleil tombé du haut de la feuillée faisait resplendir de tout leur éclat le pollen d'or de l'élégante fleur et la blancheur embaumée de ses pétales ; le souffle de l'aurore agitait ses larges feuilles, où brillaient de mille feux les gouttelettes de rosée qui s'y balançaient suspendues ; l'air était rempli de suaves émanations.

« O nature ! s'écria le solitaire, une plante répond à l'orgueilleuse amertume de mes pensées ! En faisant naître ce lis sous une épaisse ramée, tu l'as préservé des orages, de la chaleur et de la poussière, comme je suis à l'abri moi-même des souillures du monde et de ses agitations brûlantes !

« Plante ignorée et solitaire, le soleil qui te visite, n'est-ce pas l'œil du Seigneur qui est sur moi ? Ton parfum qui s'élève, n'est-ce pas ma prière qui monte au ciel ? Le vent matinal qui te berce et te rafraîchit, n'est-ce pas l'impulsion qui a incliné mon âme au repentir ? Qu'as-tu besoin de l'admiration des mortels dont le contact ne pourrait que souiller ta pureté ? »

Et le solitaire ému adressa à l'Éternel la fervente prière de sa reconnaissance, après laquelle un souffle pieux régna sur ses pensées du jour, comme après un saint concert l'oreille garde le souvenir de mélodieux accords.



ALBUM LITTÉRAIRE DES DEMOISELLES.

Sous le titre précédent M. L. A. H. Latour a réuni quantité de pensées morales, glanées çà et là, dans les plus beaux champs de la littérature ancienne et moderne et dont il a bien voulu nous offrir quelques épis détachés. C'est avec plaisir qu'à notre tour nous présentons cette petite gerbe à nos lecteurs.

(Note Editoriale.)

DOUCE PITIÉ.

Combien est heureux celui qu'on voit, guidé par une douce et sainte pitié, porter dans les réduits les plus obscurs la consolation et l'abondance; changer en larmes de reconnaissance et de joie les pleurs amers de l'opprobre et de la douleur; forcer le malade qui maudissait sa misère, de retracter ses murmures et de lever encore vers le ciel ses mains tremblantes pour le bénir; rendre à la mère languissante et désolée la santé de son fils qui, faute de secours, expire sur son sein; rendre leur état et la vie à des familles honnêtes qui préféreraient la mort à la honte et à la mendicité, les leur rendre en respectant leur infortune! car enfin quel respect ne doit-on pas aux malheureux.—*Gérard.*

LE MODÈLE DES DEMOISELLES.

Je la vois qui s'avance vers moi; sa démarche annonce sa candeur, l'innocence de son cœur colore ses joues; la douceur et la modestie forment la couronne qui orne sa tête. La grâce est dans son maintien; la décence est dans toutes ses paroles, la vérité dans toutes ses réponses; la prudence précède ses pas, la vertu marche à ses côtés; que la médisance offense un absent, elle embrasse sa défense; l'indulgente bonté habite son cœur; elle ignore le mal, et loin de l'imaginer, ne peut encore le concevoir. Qu'elle parle, et dans sa maison, ses serviteurs voleront pour exécuter ses ordres. Dans ses regards, dans ses gestes, ils chercheront ses moindres désirs, leur empressement égalera leur sollicitude; car ceux qui se font aimer sont bien mieux obéis que ceux qui se font craindre. La prospérité ne l'enflera pas d'un vain orgueil; elle conservera de la dignité dans le malheur, et la résignation triomphera des coups de la fortune; elle sera l'honneur et la parure de son sexe, et l'objet des respects de l'autre. Heureux l'homme qui l'obtiendra pour épouse; heureux l'enfant qui l'appellera du nom de mère!—*L. (*)*

(*) Nous ignorons à qui M. Latour a emprunté ce "Modèle." Mais il nous semble qu'il est un plagiat. Voici la traduction du morceau sur lequel il doit avoir été copié: c'est dans un recueil de littérature anglaise d'O'Sullivan que nous le trouvâmes pour la première fois, il y a sept ou huit ans. Notre traduction, faite à cette époque, peut être faible, mais ne possédant pas l'original, nous la livrons néanmoins, telle qu'elle, à nos lecteurs, en comptant sur leur indulgence pour excuser les fautes qui auraient pu nous échapper à une époque où nous ne possédions guère que les premiers rudiments de la langue anglaise.

(Note Editoriale.)

"A LA FEMME.

"Prête l'oreille, charmante jeune fille, aux instructions de la prudence, et que les préceptes de la vérité s'insinuent profondément dans ton cœur; ainsi les charmes de ton esprit ajouteront un nouveau lustre à l'élégance de tes formes; et ta beauté, de même que la rose à laquelle elle ressemble, conservera sa suavité alors que sa fraîcheur sera flétrie.

"Dans le printemps de ta jeunesse, au matin de tes jours, quand les yeux des hommes s'arrêtent sur toi avec délices, et que la nature murmure à ton oreille le sens de leurs regards: ah! défie-toi de leurs séduisantes paroles; garde bien ton cœur, et n'écoute point leurs douces persussions.

"Ressouviens-toi que tu as été faite pour être la compagne raisonnable de l'homme, et non pour être l'esclave de ses passions; la fin de ton existence n'est pas seulement de satisfaire ses lascifs désirs, mais de l'assister dans les labeurs de la vie, de le soulager avec ta tendresse, et de récompenser ses soucis avec tes doux agréments.

"Qu'est-ce que celle qui conquiert le cœur de l'homme, le soumet à l'amour, et règne sur son cœur! Voyez! là bas, elle s'avance dans sa suavité virginale, avec l'innocence dans son esprit et la modestie sur ses joues.

"Ses mains cherchent l'occupation, ses pieds n'aiment pas à vagabonder çà et là.

"Elle se vêt avec propreté, se nourrit avec tempérance; l'humilité et la modestie sont une auréole de gloire qui ceint son front.

"Sa langue est le séjour de la musique, la suavité du miel coule de ses lèvres.

LA VRAIE BEAUTÉ.

Sans la vertu, je ne vois rien d'aimable ;
 La décence, à mes yeux, embellit la laideur ;
 Il n'est pour nous de beauté véritable,
 Que sur le front où règne la pudeur.—*Démoustier.*

A QUOI LES FEMMES DOIVENT LEUR EMPIRE.

Par tout pays les femmes n'ont dû leur empire qu'à leurs vertus et qu'à l'intérêt qu'elles ont pris pour les malheureux. Faisons le bien, non par ostentation et par des mains étrangères, mais pour le ciel et par nous-mêmes ; le fruit de la vertu perd sa fleur, quand il est cueilli par la main d'autrui. C'est un grand art que de faire le bien sans humilier personne : la religion nous en apprend le secret.—*Bernardin de St. Pierre.*

PORTRAIT.

Ce n'est pas le caprice qui balance la tête de Justine ; il n'y a que des motifs enchanteurs qui déterminent le nombre et l'harmonie de ses mouvements. Si elle se baisse, c'est la religion qui l'entraîne ; si elle se redresse, c'est la pitié qui l'éveille ; si elle rougit, c'est la pudeur ; si elle pâlit, c'est l'inquiétude ; si elle sourit, c'est la bonté ; si elle pleure, c'est la mélancolie ; immobile, c'est l'innocence.—*L.*

ÉCONOMIE DES FEMMES.

La fortune des familles dépend de l'économie des femmes. Les hommes doivent être généreux, leurs compagnes économes et ménagères ; c'est par ces vertus qu'elles sauvent leurs enfants des malheurs qui accompagnent la misère. On ne peut se faire une juste idée de ce que vaut dans une famille une femme véritablement économe et laborieuse. L'aiguille qui ne rapporte à l'infortunée que de quoi manger du pain, peut valoir plus de douze cents francs par an à une bonne ménagère ; elle fait ses robes, celles de ses filles, leurs chapeaux ; leurs bonnets, les layettes de ses enfants ; elle fait durer son linge plusieurs années de plus qu'une femme paresseuse ; par sa propreté, elle entretient son mobilier ; ses robes, préservées de taches, conservent leur fraîcheur ; elle sait le prix de tout ; elle achète elle-même, en bornant sa dépense à son revenu.—*Madame Campan.*

“La décence règne dans toutes ses paroles, ses réponses sont marquées au coin de la bienveillance et de la vérité.

“La soumission et l'obéissance sont les leçons de sa vie, la paix et le bonheur sont sa récompense.

“Devant ses pas marche la prudence, et la vertu l'accompagne à sa droite.

“Son œil annonce la douceur et l'amour ; mais la discrétion, armée d'un sceptre, s'assied sur son front.

“La langue de la débauche est muette en sa présence, le respect de la vertu la tient silencieuse.

“Quand le scandale est assaïré, et que la réputation du voisin est ballottée de langue en langue, si la charité et l'aménité n'ouvrent pas sa bouche, le doigt du silence se pose sur ses lèvres.

“Son sein est le séjour de la bonté, et c'est pourquoi elle ne soupçonne jamais les autres de mal.

“Heureux sera l'homme qui en fera sa femme, heureux les enfants qui l'appelleront leur mère !

“Elle préside dans la maison, et tout y est paix ; elle commande avec raison et on lui obéit.

“Elle se lève le matin, elle examine ses affaires et indique à chacun son occupation.

“Le soin de sa famille est tout son plaisir, à cela seul elle applique son étude ; et l'on voit dans sa demeure l'élégance unie à la frugalité.

“La prudence de sa conduite est un honneur pour son mari, et il écoute ses louanges avec un plaisir secret.

“Elle forme les esprits de ses enfants avec sagesse : elle façonne leurs mœurs par l'exemple de sa propre bonté.

“La parole de sa bouche est la loi de leur jeunesse, le mouvement de son œil commande leur obéissance.

“Elle parle et ses serviteurs volent : elle indique, et la chose est faite ; car la loi de l'amour est dans leurs cœurs, et sa bienveillance ajoute des ailes à leurs pieds.

“Dans la prospérité, elle ne se gonfle pas ; elle guérit avec patience les blessures de la fortune.

“Les peines de son mari sont allégées par ses conseils et adoucies par ses caresses ; il épanche son cœur dans son sein, et en reçoit des consolations.

“Heureux est l'homme qui en a fait sa femme ; heureux sont les enfants qui l'appellent leur mère !”

IL EST UN DIEU.

Il est un Dieu ! les arbres de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante sous le feuillage ; la foudre fait éclater sa puissance, et l'océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : il n'y a point de Dieu. Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé ses yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre.—*Châteaubriand.*

L'ENTRETIEN AVEC SOI-MÊME.

—Quo fais-tu là, seul et rêveur ?

—Je m'entretiens avec moi-même.

—Ah ! prends garde au péril extrême,
De causer avec un flatteur.—*François de Neufchâteau.*

TABLEAU DE LA MORALE ÉVANGÉLIQUE.

Où est l'homme sans entrailles, que n'attendrit jamais la beauté de la morale évangélique ? quelle pureté et quelle profondeur dans ses préceptes ! quelle perfection dans ses conseils ! quel touchant amour de l'humanité ! quelle douceur aimable et quelle pénétrante onction dans la simplicité de ses maximes ! comme elles vont droit à l'âme, et comme elles remuent toute la conscience ! On peut violer cette loi divine, sans doute ; mais en contester l'excellence, qui l'oserait, à moins d'avoir perdu tout sentiment du bien ? La paix, la félicité en sont les fruits ; elle unit, elle console, elle prévient ou répare les maux de la nature et de la société. Le ciel descendrait sur la terre, si les hommes voulaient, en l'observant, consentir à leur bonheur.—*De La Mennais.*

LE RÈGNE DE LA VERTU EST DURABLE.

La vertu a cela d'heureux qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs ; le manque d'appui et d'approbation, non seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure et la remet parfait ; qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.—*La Bruyère.*

LA VÉRITÉ.

La vérité est une reine qui a dans le ciel son trône éternel, et le siège de son empire dans le sein de Dieu. Il n'y a rien de plus noble que son domaine, puisqu'elle doit régner sur la raison même ; qui a été destinée à régner et gouverner toute chose.—*Bossuet.*

(A continuer.)

CHARADES.

Sans être de son sang, un père de famille
Appelle mon premier du nom bien doux de fille ;
A l'aveugle destin mon dernier est soumis ;
Heureux ! trois fois heureux ! ceux qu'il traite en amis.
Combattant pour leur Dieu, pour leur indépendance,
Les Grecs, de mon entier, contre leurs oppresseurs
Dirigeant à propos les feux dévastateurs,
Des pachas musulmans ont puni l'insolence.

~~~~~  
Aux pieds mon premier est souffrance ;  
A la chasse il est jouissance ;  
Aglæe n'est point mon dernier ;  
Aussi sans gêne avec aisance  
Je puis lui prendre mon entier.

••••

## LA FIANCÉE DU BANDIT.

NOUVELLE VÉNITIENNE.

Traduite de l'Anglais pour la *Ruche Littéraire et Politique*, par H\*\*\*\*.

(Suite et fin.) \*

—Écoute, et je vais t'apprendre tout. Dès le premier instant que je te vis, un amour profond, passionné, poussé jusqu'à l'adoration, à l'idolâtrie s'empara de mon âme. La renommée de ta merveilleuse beauté s'était étendue jusqu'à ma demeure solitaire ; je ne te dirai pas à présent en quel endroit, car tu le sauras assez tôt, et je résolu de te voir, de te parler, à quelque prix que ce fût. La première partie de mon plan fut couronnée par la réussite ; je te vis, mes yeux savourèrent tes charmes ; dès ce moment, je voulus te revoir et gagner ton amour. C'était difficile, je le savais, mais que m'importait ! l'amour et l'espérance me poussaient en avant, en me faisant croire au succès de mes vœux. Je fus bientôt décidé sur la marche à suivre. J'entrai chez un des principaux joailliers en qualité de commis ; j'attendis patiemment, et, à ma grande joie, je trouvai la route ouverte. Mon maître m'envoya porter un écrin de bijoux au palais Trevorra, et lorsque ton père m'ordonna de les remettre à sa fille, mon bonheur ne connut plus de bornes. Tu sais tout ce qui s'est passé depuis notre première entrevue ; un amour mutuel en a été le résultat, et maintenant il m'est bien cruel de te désabuser. Cependant il faut que tu saches tout. Lucrezia Trevorra, si riche, si noble, si belle, croit épouser un artisan, Pierrio Pisoni ; mais elle se trompe. Je ne suis pas citoyen, je ne suis pas un honnête artisan, je suis Carlo Bardi, le chef de brigands, dont la tête est mise à prix !

La fille de Trevorra avait écouté ce récit en silence ; ses lèvres pâles ne laissèrent échapper aucune exclamation, et quand le bandit eut cessé de parler, un cri de désespoir perçant jaillit de ses lèvres, et elle retomba évanouie sur les coussins au fond de la gondole.

Carlo (nous lui donnerons maintenant son vrai nom) vola à son secours et employa en vain tous les moyens de la ranimer. Il se reprochait sa trahison, mais toujours elle restait insensible. "Oh ! s'écria-t-il, en voyant ses nobles traits si pâles et glacés, non, il ne sera pas dit que je l'ai entraînée malgré elle ! Elle retournera chez ses parents, si elle le désire."

Lucrezia parut alors revenir à la vie, elle ouvrit les yeux puis les porta sur le bandit, sans prononcer un mot, et un torrent de larmes inonda ses joues décolorées.

—Pardon, Oh ! pardon, lui dit Carlo pour tout le mal que t'a fait celui qui n'a d'autre excuse que son amour sans bornes. Ta douleur est bien légitime ; car en toi je gagne tout, et tu perds tout pour moi ! Cependant à cette heure tardive, tes désirs seront accomplis... Ordonne, "et nous retournerons," et je briserai la coupe du bonheur que j'allais porter à mes lèvres. Un mot seulement et ma gondole regagnera Venise. C'est toi Lucrezia qui doit décider de mon sort.

Pendant un instant, un bien court instant, elle hésita. Il avait fait appel à sa générosité, et lorsqu'une femme aime, on n'en appelle jamais en vain à ses sentiments généreux. L'amour l'emporta sur la douleur de ses parents, leur mépris et celui du monde, mais ses traits avaient la pâleur de la mort lorsqu'elle répondit d'une voix faible quoique ferme :

(\*) Voir le dernier numéro de la *Ruche Littéraire et Politique*.



—J'ai risqué tout pour l'artisan, je ne puis faire plus pour le bandit. Marchons !

—Merci, oh ! merci de ce seul mot ! fut l'unique réponse du chef ; et silencieusement la barque reprit sa course sur l'Adriatique.

Après avoir longtemps vogué la gondole se dirige enfin vers le rivage : un instant encore et elle effleure de sa quille le sable doré de la grève et Lucrezia Trevorra met pied à terre au fond d'une baie sombre et sauvage, entourée d'une ceinture d'oliviers. Le bandit tira de son écharpe un petit sifflet qu'il porta à ses lèvres. A ce son aigu, vingt de ses hommes sortirent tout à coup de derrière les oliviers, environnèrent en silence leur capitaine et sa compagnie, et les conduisirent à la caverne.

En arrivant, Lucrezia fut aussitôt menée à un appartement, où elle tâcha de se reposer ; mais le sommeil fuyait sa paupière, des visions de la demeure qu'elle venait de quitter flottaient sans cesse devant ses yeux appesantis, et-elle murmurait en pleurant amèrement :

“ Demain je serai la femme d'un brigand. Celle qu'un père plein d'orgueil, destinait à être fiancée à un nom illustre, est loin de son palais, malheureuse, fugitive, n'ayant plus à attendre que le dédain et le bannissement de cette demeure naguère si remplie de bonheur. ”

Le lendemain tout était accompli !

Dans une petite chapelle, à quelques milles de Venise, devant un autel autrefois consacré à Bacchus et qui conservait encore des vestiges du culte auquel il avait été dédié dans son origine, un vieux prêtre, gagné à force d'argent par Carlo, reçut les vœux de Lucrezia et unit irrévocablement son sort à celui d'un brigand.



#### CHAPITRE IV.

“ Give, Oh ! give me back my child ! ”

La matinée était avancée, le lendemain de la fête, quand la comtesse Trevorra fit prier sa fille de se rendre à son appartement ; mais le page revint lui apprendre qu'on ne pouvait la trouver. La suivante interrogée apprit que sa maîtresse l'avait renvoyée de bonne heure le soir précédent en lui disant qu'elle n'aurait pas besoin de ses services le lendemain, car elle devait s'absenter.

En ce moment une servante entra avec deux lettres qu'elle avait trouvées dans l'appartement de Lucrezia.

Le comte les saisit, jeta un coup d'œil rapide sur l'adresse et décacheta la lettre écrite de la main de sa fille.

Elle avait été évidemment tracée à la hâte et le papier était taché de larmes.

“ Vous pourrez m'accuser de manquer de reconnaissance, mais un amour exalté, indomptable m'a poussée à prendre ce parti ; mais au nom de l'amour que vous m'avez témoigné, ne maudissez pas votre unique enfant. Je n'ai pas le courage d'écrire à ma mère. Je tremble de partir et cependant il faut que je le suive. Adieu ! Et que Dieu bé..... ! ” Le reste était effacé par les larmes.

Le comte laissa tomber la missive de sa main. Il resta muet, mais son visage pâlit, un éclair jaillit de son œil noir, ses membres frémirent de rage, et il porta ses regards sur l'autre lettre, qui contenait ces mots :

“ AU COMTE TREVORRA.—Bientôt vous apprendrez que votre noble Lucrezia s'est enfuie avec un homme d'obscur naissance, et que vous ne connaissez pas. Cependant j'aimerais à être connu de vous, aussi bien que je le suis de tout

Venise. Votre fille sera légalement la femme de Carlo Bardi, le chef de brigands, longtemps avant que vous ne receviez ce papier."

"Sainte mère de Dieu ! est-ce possible ! Ma fille, la femme d'un bandit ! L'honneur des Trevorra est à jamais flétri !" murmura le comte d'une voix entrecoupée. Ses doigts crispés se détendirent, et la lettre tomba sur le parquet.

"L'orgueil de notre noble maison,—l'espoir de notre vieillesse,—sur qui nous avons dépensé toute notre tendresse—nous a laissés pour un bandit ? Non cela ne peut être ; non, cela ne sera pas ! Hâtez-vous de la reprendre avant qu'elle ne soit perdue pour toujours !" s'écria la comtesse contemplant d'un œil hagard et avec effroi les traits bouleversés de son époux.

Il ne répondit pas, mais tout son corps tremblait d'émotion. Traversant la salle à grands pas, il ordonna de préparer sa gondole et de doubler le nombre des rameurs ; de sa main il essuya brusquement les larmes qui coulaient le long de ses joues. "Point de pleurs, s'écria-t-il, ils ne conviennent qu'à la faiblesse ! mais je suis fort, il faut que je me venge !"

—Grâce ! Oh, grâce pour Lucrezia ! Elle a toujours été soumise jusqu'à ce jour ! murmura la mère, dont la tendresse maternelle l'emportait sur le ressentiment, au moment où un page entra et informait le comte que sa gondole était prête.

Le comte, presque accablé, s'arrêta un instant, avant de traverser le corridor ; puis descendant les marches de marbre d'un pas faible et chancelant, il se jeta dans l'esquif et atteignit bientôt le palais ducal.

Le Signor Trevorra demande une audience à votre hauteesse, dit un page au doge.

"Faites le entrer," fut la réponse ; et Trevorra se présenta. "Soyez le bienvenu, comte," lui dit Pruili. "Mais pourquoi cet air sombre et ce regard troublé ?"

Les évènements de la nuit furent bientôt expliqués au doge, qui les écouta avec impassibilité.

—Ha ! dit-il, ceci dépasse les limites de la hardiesse ; c'est une insulte à tous les nobles de Venise ; nous ne pouvons la tolérer ; le sang du plébéien doit laver cet affront.

Il dépêcha immédiatement des messagers pour rassembler les membres du Conseil des Dix.

Ils arrivèrent bientôt, et le doge leur exposa de suite les faits extraordinaires qui venaient de se passer. Leur indignation fut grande en apprenant l'outrage audacieux fait aux patriciens de Venise. On prit incontinent des mesures pour s'assurer des fugitifs et le conseil se sépara.

Mais quel changement s'était opéré dans la personne du comte Trevorra depuis la soirée précédente. Alors il était heureux, car jamais le chagrin ne l'avait approché ; maintenant ses yeux avaient perdu leur éclat, son corps était courbé comme celui d'un vieillard, et ses cheveux étaient aussi blancs que la neige. La douleur avait complété son œuvre dans quelques heures ; son âme était affaissée ; et les échos de ses pas l'épouvantaient lorsqu'il traversait les salles spacieuses de son palais, à présent désertes.

## CHAPITRE V.

"Haste thee, lest my master die,  
"His secret unrevealed."

Trois années s'étaient écoulées à Venise, et on n'avait pu obtenir de nouvelles de la fille de Trevorra. Le Conseil des Dix avait employé tous les moyens possibles pour découvrir et pour arrêter le bandit. On avait fouillé les bois à plusieurs lieues à la ronde afin de connaître sa retraite ; mais sans succès.

Pourtant l'audace de Carlo n'avait pas diminué, car les Vénitiens apprenaient de temps en temps des nouvelles de ses hardis exploits.

L'indignation des Patriciens avait été poussée à son comble quand ils surent la suite de Lucrezia, aussi les Dix n'épargnèrent-ils rien pour se venger de celui qui en avait été la cause ; mais le temps avait passé, et de nouveaux devoirs réclamaient leur attention. Leur vigilance se relâcha peu à peu, et le souvenir de l'événement n'existait plus que comme un souvenir éloigné. Trois années avaient fui, sans apporter de soulagement à la douleur des parents de Lucrezia. Les ravages du désespoir étaient empreints sur leurs traits rongés par le souci. Ils étaient seuls ! — la lune éclairait de sa pâle lumière une nuit calme et sans nuage, les étoiles brillaient au firmament comme le jour où Lucrezia Trevorra déserta le palais de son père.

La cité dormait cette fois encore sous son beau ciel, la même brise chargée des odeurs balsamiques des orangers en fleurs faisait onduler les flots de l'Adriatique ; les clochers argentiés de St. Marc perçaient les nuages azurés, qui flottaient nonchalamment dans l'espace et se réfléchissaient dans le miroir des eaux.

Un vieillard allait mourir dans la cité. Il était étendu sur un misérable grabat dans une pauvre mesure ; un léger courant d'air entraînait par la croisée brisée, et agitait les quelques cheveux blancs clairsemés le long de ses tempes ; de temps en temps un rayon de la lune venait éclairer ses traits flétris par les chagrins. Son œil enfoncé sous l'orbite dardait de sinistres lucurs qui dénotaient la bravoure, et l'audace. Tout à coup, fixant les regards sur un petit garçon, qui tremblait de terreur à son chevet, il lui dit, d'une voix faible et basse :

— Cours chez le comte Trevorra et avertis-le qu'un mourant voudrait lui parler. L'enfant traversa les rues avec la rapidité du vent, et atteignit bientôt le palais Trevorra.

— Qui cherches-tu à cette heure avancée ? lui demanda un serviteur à la porte.

— Il faut que je voie le comte. Je suis chargé d'un message pour lui de la part de mon maître, qui se meurt ! Le portier persuadé par l'accent plein de vérité de l'enfant, le fit entrer ; sa mission fut promptement expliquée, et le comte, quoique étonné de la nature de communications qui nécessitaient sa présence à une heure aussi indue, se prépara à l'accompagner.

— Nous nous rendrons par eau, dit le comte, en donnant à ses gens l'ordre d'avancer sa gondole auprès des marches.

En peu de temps ils furent à la cabane qu'habitait le vieillard.

— Comte Trevorra m'avez-vous jamais vu ? demanda le vieillard, en se levant et s'appuyant sur la main.

— Jamais, répondit celui-ci. Mais pourquoi cette question ?

— Comte Trevorra avez-vous reçu des nouvelles de votre fille depuis qu'elle vous a quitté ?

Le comte Trevorra se leva ; puis se penchant sur le lit, il saisit le vieillard par l'épaule, et d'une voix brisée par la douleur, s'écria :

—Ne me parle pas d'elle, vicillard, si tu ne veux pas me tuer !

—Il n'est point étrange, Comte Trevorra, dit le mourant lentement et avec calme, comme s'il amassait toutes ses forces pour un effort suprême ; il n'est point étrange que vous ne me connaissiez pas, car vous ne m'avez vu qu'une fois, il y a déjà bien des années. Mais vous m'avez dit alors des mots pleins de bonté qui pénétrèrent dans mon cœur ; ils n'ont pas été perdus, car maintenant ils vous rapporteront une riche moisson de bonheur.

—Le bonheur n'est plus pour moi,—il s'est enfui pour toujours ! murmura le comte, le visage caché dans ses mains.

—Écoutez-moi, comte Trevorra. Il y a trois ans, votre fille abandonna votre palais princier ; et vous, patricien, vous perdîtes votre unique enfant. Il y a déjà des années, oui bien des années, moi, plébéien, j'avais un bel et brave garçon. Le temps s'écoula, il devint homme—il était mon orgueil, mon idole, mon tout. Un jour, un jeune noble l'insulta vilement : il ne put endurer l'injure et lui porta un coup mortel. A Venise on ne blâma pas l'insolence de celui qui avait insulté mon brave enfant, mais toute la ville s'éleva contre le meurtrier, comme ils l'appelaient ; les espions des Dix découvrirent à la fin la retraite de mon fils, le traînèrent devant le Conseil, et il fut basement et honteusement assassiné ! Oui, comte Trevorra, ils le tuèrent ! Mon brave Ludovico périt dans les murs de la maudite inquisition !

Les traits pâles du mourant devinrent encore plus livides, et d'une voix stridente il cria :

—Eux, les nobles, ont tué mon seul enfant, parce qu'il avait fait justice d'un patricien lâche et dissolu, qui ne connaissait d'autres lois que son bon plaisir ; vous, comte, fûtes le seul de tous les nobles sénateurs qui avez osé dire un mot en sa faveur—vous seul accusâtes le Conseil de commettre un acte d'injustice et d'oppression ! Vous me reconnaissez maintenant, comte Trevorra ? Et ses yeux se portèrent sur le comte qui lui fit signe que oui. Le vicillard continua :

—Dès ce moment je jurai de me venger de ses meurtriers, et surtout du comte Bernardo Valzine, qui fut le plus acharné à obtenir la sentence de mort contre mon fils. Une occasion se présenta bientôt. Le comte et la comtesse Valzine étaient, un soir, allés à un bal masqué. Accompagné de *bravi* à mes ordres, j'entrai dans leur palais, baillonnai la nourrice, saisis son fils unique âgé de deux ans et m'enfuis avec ma proie.

—Mais où avez-vous caché l'enfant ? dit Trevorra avec impatience.

Le vicillard se leva sur son séant, et répliqua d'un ton ferme et distinct :

—La main glacée de la mort est étendue sur moi ; tout est fini avec le monde, je suis rassasié de la vengeance, sa voix est éteinte en moi, et je voudrais vous récompenser, comte Trevorra, des paroles de bonté que vous avez prononcées pour moi. Je portai l'enfant dans une caverne éloignée dans les bois, c'est là que le fils du noble fut élevé, parmi les rebutés de la société. Cet enfant est maintenant Carlo Bardi, chef de brigands, et époux de Lucrezia Trevorra ! Dans les veines du bandit coule un sang aussi noble que le vôtre, et son nom pourra devenir aussi illustre.

—Grand Dieu ! est-ce possible, ou bien ne suis-je que le jouet d'un songe ? s'écria le comte, qui se jeta dans sa gondole en enjoignant aux rameurs de le conduire au palais ducal. Une heure après, il traversait d'un pas redevenu ferme et élastique les vastes corridors, en tenant à la main un parchemin scellé aux armes de St. Marc et du Doge, qui accordait un plein pardon au bandit noble et à sa femme, s'ils retournaient à Venise.

## CHAPITRE VI.

“ All's well, that ends well. ”—SHAKESPEARE.

Le vieillard mourut dans la nuit, Carlo qu'il avait fait venir pour lui raconter l'histoire de sa naissance illustre, et qui était arrivé quelques instants après le départ du comte Trevorra était debout près de son lit. Quand le bandit eut tout appris, et qu'il eut vu l'annonce de son pardon affichée sur les murs de la ville, sa surprise fut grande, et il songea avec joie au bonheur que cette nouvelle apporterait à sa bien-aimée Lucrezia. Les yeux de la jeune épouse étaient inondés de larmes et des actions de grâces tremblaient sur ses lèvres lorsqu'elle entra dans la barque qui devait la ramener au lieu de sa naissance. Combien était agréable à ses yeux le bouillonnement des eaux pendant qu'elle glissait sur leur surface par un beau jour d'été ! et cependant les pensées qu'elle reportait vers le palais de son père volaient plus vite que sa gondole. Elle voyait déjà ses parents si bons, si aimants se tourner vers elle ; elle voyait leurs douces larmes qui lui disaient que tout était pardonné, que tout était oublié. Son imagination la transportait de nouveau dans cette chambre somptueuse où s'étaient écoulés les jours sercins de son enfance. Elle entendait le murmure harmonieux de l'eau et les soupirs du vent à travers les feuilles des magnolias ; mais la plus douce mélodie qui frappait son oreille, était le son si tendre de la voix de sa mère ; et elle se sentit plus heureuse que jamais quand elle vit tous ses rêves réalisés.

Lorsque, plus tard, elle était entourée de flatteries et d'hommages, comme femme du comte Bernardo Valzine, qui avait hérité des titres et de la fortune de son père, la pensée de Lucrezia se reportait en arrière, et elle faisait remarquer en souriant à son époux que “ tous les bandits n'avaient pas la chance d'être sortis d'une noble souche. ”

## CHAPITRE VII.

## M O R A L I T É.

Plébéien, Carlo Bardi eut été torturé puis livré au dernier supplice ; patricien, le chef de brigands fut gracié puis comblé d'honneurs : voilà l'histoire des temps anciens et jusqu'à un certain point l'histoire des temps modernes !

(Note du traducteur.)

## F I N .

## PENSÉES DIVERSES.

La vertu est un principe dont les manifestations diffèrent suivant les milieux.

Quand les hommes de talent aiment, ils ne doivent plus écrire, ou ils n'aiment pas. Il y a quelque chose dans leur cervelle qui passe avant la femme qu'ils ont choisie.

Avec une femme, il faut toujours tirer parti d'un secret, elle vous en sait gré, comme un fripon accorde son respect à l'honnête homme qu'il n'a pas pu jouer.

L'amitié ignore les banqueroutes du sentiment et les faillites du plaisir. Après avoir donné plus qu'il n'a, l'amour finit par donner moins qu'il ne reçoit.

## LE BIJOU D'OR.

## SOUVENIR DE LA FAMINE DE LONDRES.

Ange du paradis, ma brune Stéphanie,  
Te souvient-il qu'un soir, assise près de moi,  
Bien près de moi, ma main dans ta main blanche unie ;  
Tu me donnas un gage de ta foi ?

T'en souvient-il, dis-moi ? C'était une amulette,  
Une amulette en or parfumée au benjoin,  
Moins pure que ton œil, enivrante coquette,  
Tu semblais dire : " En auras-tu bien soin ? "

Tu croyais donc, hélas ! que ma main égarée  
Profanât ce trésor doux comme un souvenir ;  
Ta parole pourtant m'était aussi sacrée  
Que ton amour, que ton dernier soupir.

Mais du sombre avenir, qui connaît le mystère ?  
Demain n'est pas à nous, demain n'est qu'un espoir ;  
Et tu n'es maintenant, peut-être que poussière,  
Étoile aux cieux, ou bien fantôme noir.

Oh ! oui, l'amant qui rêve aux pieds de sa maîtresse,  
Et la femme enlacée aux bras de son amant,  
Ignorent si demain sera jour d'allégresse  
Ou jour flétri par les pleurs d'un mourant.

Pauvres jouets du sort, plus légers qu'une plume,  
Sans cesse ballottés sur un vaste océan,  
Notre chute produit à peine un peu d'écume  
Qui disparaît sous le souffle du vent.

Ton bijou d'or !... Ecoute et pardonne, mon ange ;  
Ton bijou d'or ! il est aux mains d'un juif impur,  
Mon Dieu ! le diamant est tombé dans la fange,  
Le fumier couvre une perle d'azur.

Pourquoi l'avoir vendu ?—Jeune homme, il est infâme  
De renier son nom, de mentir à l'enfant,  
De trafiquer ainsi de l'amour d'une femme !  
Qu'a-t-elle fait cette femme en t'aimant ?

—O messeigneurs, brillants, enveloppés de soie,  
 Qui comptez chaque jour par des plaisirs nouveaux  
 Et passez dédaigneux, l'œil rayonnant de joie,  
 Pardonnez-moi, vos habits sont bien beaux !

Et toi, chaste marquise à la taille effacée  
 Dans les plis ondoyants d'une gaze d'azur,  
 Vers qui s'envole donc ta plus chère pensée,  
 Ton doux regard, ton rêve le plus pur ?

O riches de la terre endormis dans l'ivresse,  
 Qui n'avez jamais vu qu'à travers vos volets  
 La pauvreté flétric, en haillons, en détresse,  
 Et s'enfuyant aux cris de vos valets ;

O riches qui chantez pendant que votre frère  
 Près de vous agonise en demandant du pain...  
 Au juif j'aurais vendu la croix d'or de ma mère,  
 Au juif maudit... parce que j'avais faim !

Avoir faim, c'est atroce, atroce, Stéphanie !  
 Fais que jamais, mon Dieu ! je ne manque de pain ;  
 Car l'homme, succombant sous cette âpre agonie,  
 A les pensées d'un fou, d'un assassin.

Puissants, je vous pardonne. Et toi, ma Stéphanie,  
 S'il te reste dans l'âme une lueur d'amour,  
 Donne, donne avec foi ; ton aumône est bénie,  
 Qui sait ? peut-être auras-tu faim un jour ?

J. GENTIL.



#### REFLEXIONS D'UN RAMONEUR.

(Suite.)

La foule place aujourd'hui sur le trône, un roi qui la méprise ; elle nous méprise, parceque nous nous élevons, sans son secours, au-dessus d'elle.

Il y a plus de curiosité que de tendresse dans un premier amour ; l'amour du reste est le fruit de la curiosité avec l'inconnu.

Le Français est comme la chèvre du proverbe, il broute là où on l'attache.

Les hommes ont deux pôles et un axe—l'intérêt et les plaisirs qui tournent autour de l'égoïsme.

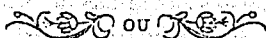
Il n'y a vraiment d'étude profitable que celle qui s'appuie sur la comparaison des faits.

L'esprit de la plupart des femmes sert plutôt à fortifier leur folie que leur raison.

(A continuer.)

SAVOYARD.

## UN QUART D'HEURE DE RABELAIS, (\*)


 CONFESSION D'UNE CI-DEVANT GLACE-PSYCHÉ  
 A UN EX-FAUTEUIL-VOLTAIRE-TRIPÈDE.

## CHAPITRE VI.

(Suite.)

D'ou l'on peut tirer cette conclusion, assez peu consolante, que, si le vice ne triomphe pas toujours, la vertu n'est pas toujours récompensée.

—Fumés ! dit stoïquement l'Ecorcheur, sans bouger de la table. C'est ce gredin de Croquemort qui nous aura dénoncés. Ah ! si jamais je lui pose ma griffe sur l'épaule !..

Les bandits s'étaient tous jetés vers un passage souterrain qui débouchait sur la grève, près de la Seine. Ils espéraient monter dans un batelet et échapper ainsi à la police. Mais cette fois, ils avaient compté sans leur hôte. Bientôt ceux qui s'étaient, les premiers, élancés dans le couloir, refluerent sur les retardataires, en s'écriant :

—Nous sommes cernés de toutes parts ! Il n'y a plus d'évasion possible !

—Forçons les agents ! forçons les agents ! commanda le capitaine.

L'ordre était facile à donner, impossible à exécuter ; car ces paroles, qui étaient parvenues jusqu'à moi, avaient à peine été articulées, qu'une troupe d'agents de police, forts bien armés, pénétra dans la cave. Les voleurs tentèrent une courte résistance ; mais à demi ivres et accablés par le nombre, ils se rendirent. Quant on les eût liés deux à deux, on s'empara de tous les trésors éparpillés dans la cave, on les transporta au dehors, puis on vint à ma personne. En vérité, j'étais charmé de la capture de mes ravisseurs. Outre que j'ai toujours détesté la mauvaise compagnie, ma soif d'impressions nouvelles me faisait envisager avec bonheur un incident qui, des entrailles de la terre, allait me ramener au grand soleil.

—Voyez-vous ça ! dit le Fauteuil-Tripède, d'un air capable.

—Ah ! dit le Miroir sèlé, avec un profond soupir ! j'ai bien regretté depuis ces vœux insensés. Ceux qui souhaitent malheur au prochain sont, tôt ou tard, punis de leur égoïsme.

—Quoi ! dit encore le Fauteuil, vous appelez insensés les vœux que vous formiez pour que ces scélérats fussent pris ; vous les considérez comme votre prochain ! beau prochain, palsambleu ! que des croquants de cette espèce ! Comme disait défunt, monsieur de Voltaire...

—Oh ! interrompit l'ex-Glace-Psyché, si vous vous lancez dans vos classiques souvenirs, autant vaut que je me taise complètement. Nous en aurons pour plusieurs mois.

Maître Fauteuil grommela quelques mots d'impatience et le conteur reprit :

(\*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois de mars, avril, mai, juin, août et octobre.



— On en vint donc à moi.

— Un beau brin de glace, sur ma giberne ! dit un des agents en essayant de me soulever. Ces coquins ne se mouchaient pas du pied. Si ma mignonne avait un objet comme celui-ci dans sa chambre.... hum !

Et en même temps il me montrait sa trogne rubiconde, ses énormes moustaches rouges, graisseuses et son vilain museau tout fleurissant de végétations dégoûtantes. Je crois même que le drôle essaya de sourire ; moi, je répondis par une affreuse grimace à ses mines. Il en fut si épouvanté qu'il me laissa choir tout de mon long.... J'étais mortellement blessée, un violent éclat de douleur l'annonça à mon brutal amoureux.

C'est dans cet état que je fus véhiculée au greffe de la conciergerie ; où je croupis le reste de la nuit, en proie à toutes les tortures de l'agonie. Le lendemain, dépouillée de mon cadre, cette splendide toilette dont j'étais si vaine, je passai entre les mains d'un stupide vitrier, qui tailla, roгна, coupa, amputa, émietta et finit par me loger, de force, dans un grossier trumeau de bois blanc, peint en noir comme symbole de mes adieux aux grandeurs de ce monde. O fortune, voilà de tes coups !

— Morbleu ! que vous avez raison, mon enfant, dit l'ex-Fanteuil-Voltaire-Tripède avec effusion. Monsieur La Fontaine a dit...

— Oh ! vous êtes ennuyeux ! A ce train je n'achèverai jamais.

— Pardon, vous achèverez ! *Che va piano va sano, che va sano va lontano.* Monsieur La Fontaine a dit.....

— Eh bien qu'a-t-il dit, votre La Fontaine ?

— Écoutez :

“ Dame fortune aime souvent à rire  
Et, nous jouant un tour de son métier,  
Au lieu des biens où notre cœur aspire  
D'un quiproquo se plait à nous payer.”

Goûtez-vous l'à-propos ?

— Autant qu'on peut goûter les importunités d'un vieux radoteur, riposta le Miroir, avec une mauvaise humeur marquée.

— Impertinent !

— Vous le prenez sur ce ton ?

— Ventre-saint-gris ! j'imagine...

— Qu'imaginez-vous ?

— Oh ! la jeunesse ! la jeunesse !

“..... Que de défauts elle a  
Cette jeunesse !”

— Pourquoi vous arrêter en si beau chemin ? Complétez le vers, mon brave.

— Mais...

— Mais le poète ajouterait :

“ On l'aime avec ces défauts-là !”

Cette boutade du Miroir fêlé, aux nombreuses solutions de tain, fut, pour moi, comme l'arc-en-ciel que Dieu fit apparaître au bonhomme Noé. Je compris que c'était un signe de paix. En effet, le narrateur continua presque aussitôt son intéressant récit.

— De haute et puissante dame, je suis subitement métamorphosée en petite bourgeoise, installée dans la salle du greffe de la conciergerie et appendue à la muraille. Vous savez ce que c'est qu'une salle de greffe. Toutes se ressem-

blent ; aussi ne vous décrirai-je pas ce nouveau logement. Pendant quelques semaines, rien d'étrange n'accentua mon existence. La cour s'occupait d'escrocs au petit pied, de banqueroutes frauduleuses, de divorces, de droits testamentaires,—de niaiseries, enfin ! Le citoyen juge baillait sur ses dossiers, le commis greffier se livrait à l'agréable occupation d'attraper des mouches ou de fabriquer des cocottes de papier. C'était désolant, je me flétrissais à vue d'œil ; un voile épais de poussière obscurcissait mes rayons et ma face se picotait de petites taches jaunâtres, hideuses comme les abominables insectes qui m'en gratifiaient. L'ennui, la honte, le désespoir étaient devenus mon partage et je maudissais cordialement l'existence, lorsqu'un matin, le juge d'instruction entra dans son *sanctum sanctorum*, sans être accompagné de l'éternel clerc qui semblait le suivre comme une ombre. Cette circonstance extraordinaire m'émut. Aiguillant mes regards, j'examinai la figure du citoyen juge. C'était un homme de soixante à soixantedix ans, court, ramassé, au front fuyant, au crâne veuf de sa chevelure, aux yeux caves, enfoncés sous l'orbite et abrités par une paire de lunettes bleues, aux joues pendantes, au nez épaté, aux lèvres charnues, sensuelles, au menton triplement étagé, à la physionomie lubrique, comme celle d'un satyre.

—Ah ! ma poulette, nous vous tenons, marmotta-t-il, en frottant l'une contre l'autre ses grosses pattes aussi palmées que celles d'un canard. Du diable ! si vous n'en passez pas par où nous voudrons !

Là-dessus, il s'enfonça dans son large fauteuil de cuir de Hongrie, à clous dorés, prit une prise, éternua, se moucha, roula son mouchoir entre ses doigts et rumina en déliant un volumineux rouleau de paperasses :

—Voyons ! le citoyen Lucien Morlaix ! Lucien Morlaix ! où est-il ? cherchons. Ah ! nous y sommes ! Lucien Morlaix ! c'est bien ça ! inculpé de conspiration contre la République une et indivisible. Crime de haute trahison, l'affaire est claire comme le jour. Jeune tête folle, sans cervelle qu'une demi-livre de plomb dans la poitrine mettra à la raison, à moins... Accusateur public, le citoyen Brutus Scœvola ! Hem ! un ci-devant celui-là ! plus enragé que tous les autres ! C'est toujours de même ; les convertis font du zèle en veux-tu ; en voilà ! Lui aussi, nous le verrons quelque jour sur la sellette. Il se pourrait bien qu'il fût le conspirateur... Ça viendra ! attendons !

Pendant qu'il défilait ce monologue à bâtons rompus dont les fragments décousus rappelaient à ma mémoire des souvenirs si tragiques, une femme se présenta dans la salle du greffe. Elle portait un costume de grand deuil et un long voile noir masquait son visage. Aussitôt la mine du juge se rembrunit. Il se carra gravement dans son fauteuil, et, indiquant du bout du doigt un siège à la visiteuse, parut s'absorber dans l'examen de ses procès-verbaux. Au bout d'un quart d'heure il leva à demi la tête.

—Fort grave ! fort grave ! murmura-t-il.

—Vous ne voyez aucun moyen de le sauver, monsieur ? hasarda la dame, qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche.

—Aucun, madame ! aucun, répondit le magistrat, appuyant son coude sur la table et reposant son occiput chauve dans la paume de sa main.

—Si vous vouliez, pourtant !...

—Si je voulais ! ah ! vous croyez qu'il n'y a qu'à parler !

—Votre pouvoir est immense.

—Moins que vous ne pensez, madame ! Le tribunal révolutionnaire n'est guères susceptible d'influences. Quant une tête le gêne, il la coupe, vous savez !

Il prononça cette dernière phrase avec un cynisme affecté. La pierre porta coup, et je compris aux sanglots de la solliciteuse qu'elle avait été rudement atteinte,

—C'est dur à dire, poursuivit le magistrat en laissant tomber ses paroles une à une pour qu'elles frappassent plus sûrement ; les soupçons équivalent à des certitudes. En temps de convulsions politiques, l'extrême rigueur est nécessaire. On ne saurait procéder à l'aide de moyens termes. Les circonstances atténuantes ne peuvent être invoquées. Il est bon de donner des exemples pratiques. Un prisonnier s'échappe parfois, mais on n'a jamais vu un décollé revenir à l'existence. Ah ! notre ministère est bien pénible, soyez-en persuadée, madame ! nous voudrions toujours user de clémence ! Il est si beau de pardonner ! si doux de faire des heureux ! mais je vous le répète, bien malgré moi, les conjonctures actuelles nous forcent à une rigueur...

—Mon Dieu ! monsieur, vous ne voudriez pas cependant, condamner l'innocence ! interrompit la pauvre femme en pleurant à chaudes larmes.

—Non certes ! si nous avons des preuves ! En avez-vous ? exhibez-les moi, et je me charge de l'acquiescement de ce malheureux jeune homme.

—Des preuves ! dites-vous ; mais de quoi l'accuse-t-on donc ?

—D'un crime capital, madame ; le citoyen Lucien Morlaix est inculpé de complot ayant pour but l'anéantissement de la République une et indivisible.

—Et son accusateur ?

—Son accusateur est un homme probe, honnête, incapable d'une injustice, le citoyen Brutus Scœvola, président du Club des Jacobins.

—Le comte César d'Odessan !

—Il n'y a plus de comte, madame, dit sévèrement le magistrat ; tous les titres de noblesse ont été abolis par décret du 19 juin 1790.

—Ça m'est bien égal ! abolie par la forme, cette insolente et misérable noblesse existe toujours au fond. Eh bien ! si César d'Odessan est l'accusateur de Lucien Morlaix, moi je serai l'accusatrice de l'accusateur ! Le comte César d'Odessan trompe la République ! j'en ai la conviction !

—Prenez garde, madame ! vous êtes devant un officier de la loi. Il pourrait vous demander compte de votre rapport.

—Qu'il le fasse. Je le réitère, afin que vous l'entendiez bien, monsieur le juge : César d'Odessan est un traître.

—Vous avez des preuves ?

—Oh ! dit Florida (c'était elle, je l'avais reconnue au son de sa voix).

—Montrez-moi ces preuves !

—Hélas ! je ne les ai plus ; je les lui ai rendues..... l'infâme !

—Il suffit, dit froidement le juge. Est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

—Grâce, pour Lucien ! s'écria Florida avec un accent déchirant. Il n'est pas coupable, je vous le jure, monsieur ! Je ne suis qu'une fille perdue, mais je n'ai jamais fait un faux serment. Croyez à ma parole. M. Morlaix n'a jamais conspiré contre quoique ce soit ! Lui, conspirer ! Le pauvre enfant ! Est-ce qu'il songe à cela ? Plus que tout autre, il hait les nobles, et revendique l'égalité des droits de l'homme. Lucien, mais voyez-vous, monsieur, il est beau, il est bon, il est vertueux, il hérite la République !

La courtisane avait rejeté son voile en arrière et apparaissait dans toute la beauté de ses charmes et de sa douceur. Un sourire satanique traversa le visage du magistrat. Il ressemblait à un tigre guettant sa proie.

—Vous l'aimez donc bien, votre Lucien ! fit-il involontairement.

Florida redressa sa haute taille, et regarda son interrogateur en face. Sentant qu'il avait commis une maladresse, celui-ci baissa les yeux, et dit d'un ton patelin.

—Est-il guéri de ses blessures ?

—Vous devez le savoir, mieux que moi, monsieur le juge, puisque je n'ai encore pu le voir depuis son incarcération.

—Si je le savais, quelle récompense m'accorderiez-vous ? dit l'officier civil après un instant de silence.

—Si vous le saviez ! oh ! je vous bénirais ! répondit Florida, se précipitant à ses genoux et les embrassant avec passion.

—Ce serait tout ?

—Eh ! que pourrais-je vous donner de plus ? Je ne suis qu'une femme, moi !

—Mais beaucoup, ma chère !

L'étonnement se peignit sur les traits de la cantatrice. Puis elle recula en se relevant comme si un scorpion l'eût piquée.

—Vous vous abusez sur la nature de mes sentiments, dit le juge. La proposition que j'ai à vous faire n'a rien que d'honorable pour vous.

—Que désirez-vous ?

—Vous rendre heureuse, belle Florida.

—Vous vous méprenez, monsieur, dit-elle hautainement.

—Nullement, ma chère. C'est vous, encore une fois, qui vous méprenez.

—Alors, que voulez-vous ? Parlez ! Je suis habituée aux insultes ! Allons, monsieur, point de réticences ; je suis une courtisane ; une femme de rien ; une créature sans nom, façonnée aux affronts, au mépris des hommes, à leurs bassesses ! mais parlez, parlez donc ; je vous écoute !

—Florida, voulez-vous m'épouser ?

—Vous !.....

Et la cantatrice partit d'un amer éclat de rire.

—M'épouser, moi, Joseph Coulon, juge d'instruction au tribunal révolutionnaire.

—Vous plaisantez, monsieur le juge.

—Songez que la vie de Lucien Morlaix est à ce prix.

—La vie de Lucien à ce prix !

—Positivement.

—Et si j'accédais à votre demande?...

—Le citoyen Lucien Morlaix sortirait de prison.

—Mais quel intérêt avez-vous à vouloir m'épouser ? car je ne suppose pas que l'amour.....

—Cela me regarde.

—Ainsi donc ?.....

—Signez ce papier, c'est un contrat de mariage en bonne forme ; et je vous remettrai celui-ci ; c'est l'exécutoire de votre amant.

—Est-ce un rêve ? s'écria Florida, en proie à une fébrile agitation.

—Signez, madame. Le temps presse, dit le juge en consultant sa montre. Dans une heure, tout espoir de le sauver serait perdu.

Tremblante, la courtisane s'approcha du pupitre, sur lequel étaient étalés les deux actes, prit une plume et la laissa aussitôt tomber en poussant un douloureux soupir.

—A votre aise, dit brutalement son bourreau, faisant mine de se lever. Je vais transmettre l'ordre d'amener Lucien Morlaix devant le tribunal révolutionnaire, maintenant en séance.

—Oh ! non, non ; donnez, donnez-moi cette plume, dit la malheureuse femme en se tordant de désespoir. Plutôt ma mort que la sienne ! mon Dieu !

—Voilà, madame, répondit imperturbablement le magistrat.

Florida signa, sans même lire la teneur de l'engagement ; puis tout son corps frémit comme sous l'impression d'un choc électrique et elle tomba à la renverse. Loin de lui porter secours, le coquin empocha son contrat après s'être assuré de l'authenticité de la signature et ricana en savourant une pincée de tabac : " Si on n'est pas de la première jeunesse, on a ses petits avantages, hè ! hè !

La fortune et la beauté nous montrent leurs sourires. Une jolie femme pour le présent, cent mille livres de rentes pour l'avenir, ce n'est pas si mal. Journée bien remplie. La République ne durera pas. Ma femme (comme ce mot tinte agréablement à mes oreilles), ma femme, unique héritière d'une grande famille, recouvrera les domaines de nos ayeux. Hé ! hé ! je n'y suis assez bien pris. Les vieux chiffons valent mieux que les assignats. Il n'y a rien d'inutile en ce bas monde, comme disait défunt mon père—un brave homme, le démon veuille avoir son âme ! Abandonnée dans son enfance et recueillie par un portier, élevée à l'école d'une troupe de bateleurs, devenue chanteuse par un hasard quelconque, ma femme actuelle ne se doute guères qu'elle possède des preux parmi ses ancêtres, qu'elle a hôtel à Paris, châteaux en Bourgogne, domaines en Beauce, forêts en Picardie, qu'elle est marquise de Maurillac ! Hé ! hé ! une fière acquisition que j'ai faite là ! Louis XVII a été escamoté, mais on le retrouvera, que diable ! Et le bel Adonis de ma Florida, ce Lucien Morlaix, qu'en allons-nous faire ? Bast ! soyons généreux ! Entrer en ménage avec dame querelle pour flambeau de l'hygiène, n'est point de mon goût. Que le Morlaix en question soit élargi !

Ce dit, le vénérable Minos agita une sonnette. Son clerc parut à travers la porte entrebaillée.

—Il n'y a pas lieu de poursuivre contre le citoyen Morlaix, dit Joseph Coulon. Qu'il soit reconduit à la frontière et banni à perpétuité.

Florida reprenait ses sens et promenait autour d'elle des yeux effarés. Pauvre femme, elle s'était noblement dévouée pour le salut de son bien-aimé et semblait apercevoir déjà l'étendue du sacrifice. Que d'infamies se perpétrent ainsi journellement au sein de la société, et qui sont colées comme des sottises ou des bonnes actions. Réhabiliter une femme déshonorée, à cette époque, devait accroître le crédit de ce misérable juge qui spéculait sur un secret de naissance, et lui attirer une éclatante réputation de civisme. C'est de la sorte que le bien et le mal sont appréciés au microscope des apparences, jamais au plomb de la sonde.

—Brillante métaphore, mon bon ! s'écria l'ex-Fauteuil-Tripède. Vous étiez né pour professer dans une chaire de rhétorique.

Sans relever l'interruption, notre Miroir antique continua.

—Daignerez-vous accepter le bras de votre époux, ma chère âme ? dit le magistrat, s'avançant près de mon ancienne maîtresse.

Florida tressaillit.

—Oh ! exclama-t-elle, en portant la main à son front.

Ils sortirent ensemble : lui, rayonnant d'allégresse ; elle, pâle comme un spectre.

—Cet épisode est vulgaire, dit maître Fauteuil, avec un geste dédaigneux. Il ne m'étonne plus toutefois, que soutenue par de tels serviteurs, votre abominable Révolution se soit asphyxiée dans le sang et la boue.

—Ne calomniez pas la Révolution, reprit le Miroir ; malgré les excès nécessités par les dangers qu'on semait sous les pas de la jeune République, elle fut grande, digne, et nul n'oserait contester qu'elle fut le plus puissant auxiliaire de la civilisation moderne. 1789 a été pour la politique ce que 1492 a été pour le commerce, et 1517 pour la pensée.

—Belle profession de foi, mon jeune ami ! Nous y reviendrons ; mais en attendant, apprenez-moi comment vous quittâtes votre juge.

—Après sa décapitation. Il venait de faire prononcer la condamnation à mort du comte César d'Odessan, lorsque lui-même fut soupçonné de rapports secrets avec les émigrés et exécuté dans la cour de la conciergerie. Le 18 brumaire arriva, l'ameublément de salle du greffe fut renouvelé et je tombai à la merci

d'un colporteur, qui me jucha sur le parapet du Pont-Henri IV, au milieu de gravures, vieilles ferrailles, vaisselle ébréchée, porcelaines craquelées, bijoux en similor, &c., et autres ustensiles d'ornementation, cuisines, toilette, dépareillés. J'y séjournai plusieurs mois, prenant mon mal en patience et préparant des élucubrations mentales sur la théorie des Apparences. Cet état moitié fossile, moitié molusque, me plaisait assez. On se lasse de tout. La philosophie est le comble de la sagesse.

—Oui, mordieu ! appuya maître Fauteuil de son air narquois. Comme disait M. Régnier :

“ N'ayant plus de maîtresse et n'ayant pas un sou,  
Nous philosophions maintenant tout le saoul. ”

—Bravo ! dit allègrement le Miroir. Pour la première fois votre citation arrive à point.

Son interlocuteur se rengorgea superbement et la transparente Scheherazade s'écria avec une intonation si joviale que j'en fus ravi :

—Ma vertu devait avoir sa récompense !

—Une couronne de rosière, peut-être ! dit le damné persifleur.

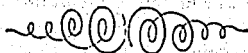
—Mieux que cela, mieux que cela, *mio caro*, je devais revoir l'objet de mes premières affections, la jeune et charmante Lucie de Vermont !

—Cette petite folle qui s'était fait enlever par un certain Arthur ?

—Elle-même, mon cher, elle-même. Voici comment la chose arriva :

H. EMILE CHEVALIER.

(*La fin au prochain numéro.*)



## BEAUX ARTS. (\*)

### MUSIQUE.

La musique est un art qui tend à émouvoir l'âme au moyen des modifications du son ; c'est une langue universelle dont les principes et les effets émanent directement de l'organisation humaine.—Ce qui lui donne une place toute particulière dans les arts, c'est que seule elle a le privilège d'agir à la fois sur le physique et le moral de l'homme, d'attaquer le système nerveux tout en s'adressant à l'intelligence, d'être en même temps une sensation et un sentiment ;—elle est une sensation pour la foule, elle est un sentiment pour les artistes et les amateurs qui apprécient les causes de la sensation qui leur est commune avec tous les autres.

Tous les peuples anciens ont reconnu l'empire de la musique ; elle servit d'interprète à leur douleur, témoigna de leurs joies, célébra les actions de leurs dieux, les exploits de leurs héros ; elle éveilla toujours en eux l'amour de la gloire, enflamma leur patriotisme et inspira leur valeur.

(\*) A la prière de plusieurs amis, nous donnerons désormais place dans la *Ruche* à de courts essais sur les Beaux-Arts. C'est ainsi que nous passerons en revue la Musique, le Dessin, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture et la Littérature.  
(*Note éditoriale.*)

Le pouvoir que la musique exerce sur nos sens, sur notre imagination, sur notre intelligence est incontesté ; elle fait naître la bienveillance, calme le chagrin, l'inquiétude, l'ennui, et excite au plaisir.—La musique répond surtout aux besoins intimes de l'âme qu'elle domine à son insu, et chez laquelle elle renoue tout ce qu'il a de nobles instincts, de passions généreuses et de pureté idéale.

Quoique la musique n'exprime pas les sentiments d'une manière positive et déterminée, elle parvient cependant à généraliser la pensée au point de devenir, en beaucoup de cas, intelligible à tous les êtres animés.—Et comme l'esprit de chaque nation se retrouve toujours dans les productions des arts et de la littérature, il en résulte qu'il y a autant d'écoles différentes qu'il y a de nations capables de produire des musiciens d'un ordre élevé ; de là sont nées les écoles *italienne, française et allemande*.

La première est plus favorable aux inspirations du génie parce qu'elle fait une part plus large au compositeur ; elle s'attache bien plus à la grâce de la cantilène qu'à l'expression immédiate et précise des sentiments.

En France, on exige que la mélodie se lie intimement à la parole, il faut que l'oreille puisse les suivre ; la langue française dans sa poésie comme dans le reste se distingue surtout par sa netteté et sa clarté, l'auditeur français veut que la musique ajoute encore à ces qualités précieuses.

En Allemagne, on s'attache beaucoup plus à l'harmonie qu'à la mélodie.—Au reste, ces trois écoles marchent vers une fusion qui fait chaque jour de nouveaux progrès.

Ce qui place la musique dans une position défavorable lorsqu'on la compare à la peinture, c'est que lorsque le peintre a couvert sa toile, il lui suffit de l'exposer aux regards pour connaître aussitôt l'opinion du public, tandis que les belles inspirations du compositeur n'ont pas été entendues et que souvent elles ne peuvent l'être qu'au moyen de circonstances particulières.

Les produits de la peinture, du dessin, de la sculpture, de l'architecture parlent aux yeux ; ils sont permanents ; on en peut démontrer les beautés ou les défauts à l'aide de citations ou de raisonnemens, tandis que la beauté ou la médiocrité d'une œuvre musicale ne peut être démontrée à celui qui ne l'aura pas sentie ou à celui qui l'aura mal appréciée..... Elle est soumise aux imperfections de l'exécution, au goût facilement distraité de l'auditeur, qu'on ne peut souvent convaincre à défaut de raisonnemens qui expriment juste sa propre sensibilité, dont le développement dépend du temps, de l'éducation, de l'expérience et de l'exercice.

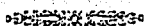
Et en outre comme la sensibilité ne peut être analysée, la musique n'a dans l'opinion publique qu'une valeur relative, ce qui donne lieu à d'innombrables façons de la juger.

Aussi, en littérature, en peinture, en statuaire, en architecture on trouve généralement des gens qui distinguent le beau du médiocre ou du mauvais, tandis qu'en musique, la sensation dominant le raisonnement, tout dépend des dispositions physiques ou morales dans lesquelles se trouvent les auditeurs au moment de l'exécution. De là les jugemens les plus opposés, les préférences les plus étonnantes et les plus absolues.—Il n'y a point d'éclectisme en musique ; tout y est passionné et exclusif.

Au milieu des luttes des diverses écoles, la musique religieuse a trouvé des sympathies générales, et chacun s'est empressé de rendre hommage aux chants que la religion lui inspira ; ce retour vers cette pure et large harmonie, l'introduction de la musique dans toutes les écoles, la tendance généralement remarquée vers la fusion des trois écoles italienne, française et allemande, produiront, nous l'espérons, dans un avenir rapproché, les résultats les plus heureux pour la civilisation à laquelle la musique doit toujours contribuer pour une large part.

## MES DEUX BŒUFS.

AIR : *Ma Normandie.*



J'ai deux grands bœufs dans mon étable,  
Comme dit un refrain joyeux ;  
Tandis que nous sommes à table,  
Je vais vous parler de mes bœufs.  
Pour dissiper toute colère,  
Commençons par boire en chantant :  
Chacun son goût, moi je préfère  
Le rouge au blanc, le rouge au blanc.

L'un est blanc, et je vous confesse  
Que cela m'allige beaucoup ;  
L'autre est rouge, il a ma tendresse :  
A sa santé buvons un coup !  
Mon rouge est fort et sait tout faire,  
Le blanc n'est qu'un gros fainéant,  
Et voilà pourquoi je préfère  
Le rouge au blanc, le rouge au blanc.

Quand nous allons à la charrue,  
Le blanc simule de tirer,  
Et, tandis que le rouge suc,  
L'autre ne sait pas s'échauffer.  
Pour du courage il n'en a guère,  
Le rouge en a cent fois autant ;  
Et voilà pourquoi je préfère  
Le rouge au blanc, le rouge au blanc.

Quand nous rentrons à l'écurie,  
Le blanc court vite au ratelier ;  
Il mange, mange avec furie  
Le foin, la paille et le fougier.  
Le rouge est très sobre, au contraire ;  
Un peu de foin le rend content,  
Et voilà pourquoi je préfère  
Le rouge au blanc, le rouge au blanc.

Enfin terminons cette histoire,  
De mon bœuf blanc ne parlons plus :  
Je vais le conduire à la foire  
A qui le veut pour dix écus !  
De quelque sot fait-il l'affaire,  
Je le cède pour peu d'argent,  
Car je sais qu'ici l'on préfère  
Le rouge au blanc, le rouge au blanc.

V. BARON.



## LA QUESTION TURCO-RUSSE.

Nous nous étions proposé de donner à nos lecteurs une appréciation politique du grand événement qui tient en suspens le monde entier, lorsqu'une personne obligeante voulut bien nous envoyer copie d'une lettre adressée par le colonel Ch. F. Henningsen, secrétaire de Kossuth, à notre ami et ancien collaborateur le colonel Forbes, secrétaire du comité Ingraham. Dans cette lettre, M. Henningsen traite la question turco-russe, avec son talent ordinaire de diplomate et de stratéguicien. Connaissant parfaitement les pays dont il parle, qu'il a parcourus et étudiés, le secrétaire de Kossuth est un juge compétent dans cette affaire ; et, quoique sa lettre ait été reproduite par plusieurs journaux anglais, nous n'hésitons pas à en fournir une traduction à nos lecteurs, persuadés que nous sommes qu'ils sauront apprécier la haute portée de ses considérations :—

... " La guerre, si elle n'est déjà commencée, ne peut facilement être évitée, et, suivant toute apparence, avant longtemps, la Turquie luttera côte à côte avec l'Europe libérale contre leur ennemi commun. D'une part, la Turquie a déjà déclaré à l'Autriche qu'à moins que le cabinet autrichien n'observe une neutralité réelle aussi bien que prétendue, en rappelant de sa frontière les troupes que la Porte est obligée de surveiller, elle (la Turquie) appellera sur le champ à son secours tous les réfugiés italiens et hongrois ; tandis que, d'une autre part, les violences pour soumettre la Porte faites par les ambassadeurs de la Grande-Bretagne et de la France étaient repoussées par la remarque, que la guerre avec les Russes ou leur retraite des provinces danubiennes était l'alternative de la guerre civile, et que le sultan était déterminé à éviter cette guerre civile, même au prix de la guerre avec toutes les puissances de l'Europe, si cela était nécessaire. Maintenant, la Russie ne souffrira pas que l'Autriche retire ses troupes de la frontière, même si ses craintes d'une insurrection le lui permettaient et la funeste influence de la diplomatie anglaise et française, le cauchemar qui a si longtemps pesé sur la politique turque et qui s'est si studieusement efforcé d'isoler la Turquie de la Hongrie, l'Italie et la Pologne ses alliées naturelles, paraît ne plus exister. De sorte que tous les signes et présages indiquent que le conflit imminent sera la lutte décisive, si longtemps attendue, des principes opposés, et que la conviction instinctive de son immense extension est attestée par la foule qui, souffrant des injustices ou sympathisant avec le droit, s'est massée sur les bords du Danube, pour former un rassemblement tel que le monde n'en a jamais vu, même à l'époque de la première croisade, et n'en verra peut-être jamais un avant le jour du jugement dernier. Des hommes, non seulement de presque tous les états de l'Union, mais même de la Californie et de l'Australie attendent avec impatience le signal pour se précipiter vers un théâtre où les Arabes envoyés par le schériff de La Mecque, les Maures, sous le grand émir Abdel-Kader, et les chefs circassiens sont réunis avec les officiers anglo-indiens et italiens, les Polonais, les Hongrois et les Allemands.....

" Tout le monde, je crois, doit admettre que le public des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne a été totalement frappé de surprise par la récente attitude de la Turquie, par l'unanimité et l'énergie déployées par la population mahométane, par les forces imposantes mises sur pied dans ce pays, par le nombre des volontaires, par les ressources monétaires de l'empire et les tendances de la chrétienté turque à sympathiser plutôt avec les Turcs qu'avec les envahisseurs russes.

" Pour bien comprendre la signification de ces faits, nous devons considérer que 120,000 volontaires ont été enrôlés sous l'étendard du sultan, tandis que dans la France, pays qui peut fournir dix fois plus de volontaires que toutes les puissances continentales de l'Europe (excepté la Turquie), le prix payé à chaque volontaire est au-dessus de 300 piastres ; nous devons considérer que la somme de trente-six millions de piastres offerte par la population turque, comme don spontané, se monte à un chiffre beaucoup plus fort que l'emprunt que le gouvernement autrichien s'est deux fois vainement efforcé de lever depuis la Révolution hongroise, à des conditions d'intérêt usuraire.—Oui, je parle pertinemment, en assurant que cette somme surpasse de beaucoup, le montant que l'empereur Nicolas pourrait, quelque fussent les conditions, en engageant toutes les ressources de son empire, maintenant obtenir sur tous les marchés monétaires du monde. Comment concilier tous ces faits palpables avec les impressions populaires relatives à la prédominance dans cet empire de mauvais gouvernement, affaiblissement et apathie—impressions provenant de rapports si industrieusement et incessamment ébruités, que je crois que les diplomates (russes et autres) ont été pris en quelque sorte par l'écho de leurs propres mensonges, et que l'empereur Nicolas lui-même, n'est pas moins étonné en trouvant tout à coup en face de lui, cette majestueuse personification de l'Islamisme armé et irrité que ses provocations ont éveillée ?

" Mais toute force et toute faiblesse est relative. Pour se former une idée fidèle de la puissance turque, ce n'est pas assez de savoir qu'elle a été jusqu'ici grossièrement méconnue ; mais nous devons nous former aussi une appréciation passablement correcte de la valeur de ses assaillants. Cela a été si bien compris par le cabinet russe, que le premier et principal objet de son emploi sacré " pour la direction de l'opinion publique vis-à-vis des gouvernements étrangers," a été de répandre des notions exagérées de ses propres ressources, le deuxième étant la dépréciation systématique de la Turquie,

et le troisième et le quatrième de nourrir par tous les moyens possibles les préjugés nationaux et les mauvais sentiments entre les populations de la Grande-Bretagne et de la France, et de la Grande-Bretagne et des États-Unis.

“ Pendant vingt années au moins, cela était la principale occupation et parfois la seule affaire des diplomates russes et des agents secrets, et jusqu'aux événements de 1848, je doute que M. Bodisko ait jamais eu un autre but dans ce pays.

“ Pour effectuer ce dessein, le gouvernement russe (qui restreint et affame ses immenses établissements et arme ses troupes avec une parcimonie qui force ses employés et ses officiers à vivre par d'énormes concussions), a toujours placé un crédit illimité d'argent pour les services secrets, à la disposition de ses agents confidentiels et son cabinet a pour maxime que, quoiqu'on doive user de tous les moyens pour atteindre un résultat désiré, les moyens couverts doivent être préférés et surtout si les antagonistes politiques dupés en usent, maladroitement, pour faciliter ses desseins. Je prierais mes lecteurs d'observer combien universellement, dans les États-Unis et la Grande-Bretagne, tout rapport propre à influencer l'opinion publique à cet égard, est sûr d'être copié, non seulement par les journaux, pamphlets et écrits conservateurs ou rétrogrades, mais par ceux qui sont les plus hostiles à la Russie, les plus libéraux dans leurs vues, et souvent ainsi copiés en juxta-position avec la bénigne diatribe contre le pouvoir dont l'éditeur ou l'écrivain innocemment les vues.

“ Ce système a été extrêmement fructueux pour la Russie. Rarement le pouvoir matériel d'un gouvernement est mis en jeu, mais fréquemment l'effet moral de ce pouvoir, ou pouvoir supposé est mis en opération. Il coûtait moins cher et il était plus facile de répandre la croyance exagérée que d'atteindre la réalité de la force colossale et jusqu'ici le monde a cédé devant cette croyance. Il ne reste plus qu'à voir si, quand le courage turc et l'audace de ceux qui sont déterminés à soutenir les droits de l'Europe opprimée, viendront mesurer ce fantôme à la longueur d'une épée, la Russie ne perdra pas plus par la réaction de l'opinion qu'elle n'a gagné en payant si longtemps tenue sous le prestige d'une appréhension sans garantie. Le vulgaire croit que le gouvernement russe est plus avancé que les peuples russes, que c'est un despotisme adapté à leur condition, progressif autant que les circonstances le permettent, et tempéré par l'opinion qui contrôle le czar ; que dans le dernier quart de siècle son pouvoir s'est accru d'une manière alarmante ; que les masses populaires sont avides d'une croisade de nature religieuse et politique ; que la Russie peut mettre sur pied des armées prodigieuses pour l'attaque et que, s'il n'est pas à désirer que la Russie s'étende vers l'ouest plus civilisé, elle a une grande mission devant elle qu'elle peut avantageusement remplir, celle de civiliser et améliorer les races du sud et de l'est.

“ Ce sont de spécieuses duperies que les faits démentent. Le despotisme russe est le plus oppressif du monde, le territoire russe est aussi fertile, son climat plus salubre que celui des États-Unis, ses communications par eau ne sont inférieures qu'à celles de ce continent septentrional, ses facilités pour faire des routes et des chemins de fer sont infiniment plus grandes. Il était colonisé bien des siècles avant que les États de l'Union fussent enrichis par la culture, par une vaste population, industrieuse par disposition. Quelle est à présent sa condition ? non pas en contraste avec les États-Unis sur lesquels il avait tant d'avantages, mais avec les autres contrées de l'Europe. Les statistiques nous montrent que la grande masse du peuple vit des plus misérables aliments, consomme une quantité d'objets de luxe plus minime, commerce moins et contribue moins par tête, quoique plus rigoureusement taxée que toute autre population de l'Europe, quoique le terme moyen de la vie humaine, en conséquence de ces privations, soit à peine moitié moindre que celui des contrées occidentales. Sous ce rapport la plus misérable portion de l'empire turc est plus heureuse que celle du plus favorisé district de l'empire russe, et je crois vraiment, que la condition du peuple le plus cruellement opprimé dans l'Orient, est la liberté, comparée avec l'esclavage odieux dans lequel le Russe est tenu.

“ Si mauvais qu'il soit, ce despotisme au lieu de s'adoucir est devenu plus compressif, il était plus terrible sous Alexandre que sous Catherine : il a été coulé dans le pire des moules du despotisme qu'on ait jamais employé, par l'aide de la centralisation d'un système de police et d'espionnage s'accroissant énormément au moyen de l'esprit arbitraire de Nicolas qui n'a jamais été contrôlé, comme il l'était par les nobles qu'il écrasa sous les événements qui déterminèrent son avènement au trône.

“ La population de tout l'empire Russe approche de 70,000,000. Parmi eux, seuls les Moscovites ou les vrais Russes et les Cosaques furent pour l'empire une source de force ; le reste exige pour être surveillé beaucoup plus de forces qu'il n'en donne. Les Moscovites au nombre de 36,000,000, ne se sont pas beaucoup accrues, et sont rampants, superstitieux et impropres à la guerre. Quant aux Cosaques, race belliqueuse, on n'a jamais eu confiance en eux, par conséquent les czars ne s'en sont jamais servis comme de soldats réguliers. Par sa conduite vexatoire, l'empereur Nicolas a fortement réussi à s'aliéner leur affection. Les Moscovites sont presque tous esclaves, quoique soigneusement désignés sous le nom de *serfs*. Vous pouvez acheter, soit à Moscou soit à St. Pétersbourg, un esclave de la même race que ses maîtres, homme ou femme ; pour 100 ou pour 50 dollars. Les deux tiers de ces esclaves sont la propriété particulière de l'empereur Nicolas et il pourrait les émanciper tous d'un trait de plume. Par dessus toute chose ils haïssent la vie de soldat. Des lois sévères leur défendent de se couper un doigt, de s'arracher une dent, de peur qu'ils ne deviennent incapables de faire le service militaire. Les recrues sont envoyées au dépôt enchaînées deux à deux, et souvent l'enrôlement n'est qu'une alternative de punition pour félonie.

« Le gouvernement prélève sur ces 70,000,000 un revenu d'environ 75,000,000 de dollars dépensé principalement sur ses établissements militaires; on a calculé qu'il en est gaspillé et extorqué autant par les employés et par le système de police et d'espionnage; d'où il suit que la population est pressurée, sans que le pouvoir du czar s'augmente. A l'appui de cette comparaison il est bon de rappeler ici, que le revenu de la France s'élève à environ 300,000,000 de dollars, celui de la Grande-Bretagne à environ 250,000,000, tandis qu'il y a quarante ans, quand la Grande-Bretagne n'était pas de moitié aussi riche, on levait pour soutenir la guerre de 5 à 600,000,000 de dollars pour une seule guerre.

« La souveraineté russe, comme celle de la Turquie et de Rome, est un pontificat. Elle n'est pas morte au-dedans comme celle du pape, qui, s'il permettait l'entrée de ses états aux journaux anglais, serait massacré avec tous ses cardinaux et ses évêques par le peuple exaspéré, dans les douze heures qui suivraient la retraite des baïonnettes étrangères qui le soutiennent. Elle n'est point non plus pleine de vie comme le pontificat du sultan, pour le soutien duquel l'Islamisme offre de toute part son sang et ses trésors.—Mais elle est dans un état de soumission passive, trop superstitieuse pour résister, mais pas assez pleine de foi active pour consacrer volontairement un dollar ou un soldat pour sa défense.

« Il n'en a pas toujours été ainsi. Les prédécesseurs de Nicolas devinrent pontifs en usurpant successivement le pouvoir des patriarches, et tirent de l'Église un instrument tout à fait flexible. L'empereur Nicolas l'a courbé jusqu'à ce qu'il eût détruit tout ressort dans son action. Les soldats de Suwarrow et les armées d'Alexandre combattaient encore sous l'influence de la ferveur religieuse, mais Nicolas, non content d'exercer un pouvoir sur l'Église, veut la dominer par un synode militaire; de sorte que les masses qui auraient cru à un prêtre chevelu et barbu, ont senti leur ardeur décliner, quand elles ont été spirituellement dirigées par des généraux en épaulettes, bottés et éperonnés.

« Si nous considérons la force de l'armée russe, nous verrons qu'elle est très certainement considérable. Sur le papier la Russie a plus d'un million d'hommes armés et certainement, en réalité, les deux tiers de ce nombre sont les armes. Mais il lui est très difficile de mettre une grosse armée en campagne, et je doute qu'à cause de la facilité avec laquelle ses soldats gagnent les épidémies, de la grande distance qu'il faudrait franchir, des incurables habitudes de concussion de ses employés et de la pauvreté de son trésor, elle puisse entretenir deux cents mille hommes au-delà de la frontière ou en déployer cent mille sur le champ de bataille. Je dis sa pauvreté, parce que le gouvernement absorbe ses revenus, parce que le caractère habituellement concussionnaire de son administration, l'empêche entièrement, dans un moment critique, d'arracher une somme suffisante à ses sujets et parce que la foi religieuse et l'enthousiasme national ne sont pas assez puissants pour les pousser à des contributions volontaires.

« Le principal élément de l'armée régulière qui est admirablement disciplinée, sur lequel on puisse compter, est le Moscovite. L'infanterie est, sous beaucoup de rapports, formidable quoique composée d'hommes qui haïssent la guerre, et sont privés de courage personnel. Le Moscovite ne fuit pas lorsqu'il est effrayé, parce qu'il obéit mécaniquement et craint plus le fouet que son ennemi. Mais nul soldat ne s'amollit plus rapidement ou n'est moins propre à endurer les fatigues d'une campagne prolongée que le Russe. Pris individuellement le soldat russe ne peut être comparé au turc. Si les militaires des deux armées qui s'observent maintenant sur le Danube, pouvaient opter entre rester ou se débander, il ne resterait qu'une petite fraction des régiments russes fidèle à ses drapeaux, tandis qu'une petite fraction seulement des turcs les abandonnerait.

« La grande partie des officiers russes sont des gens ignares, pénétrés seulement de cette routine qui les rend propres à opérer avec précision sur un terrain de parade ces manœuvres que seule l'intelligence peut appliquer utilement en campagne. La minorité intelligente est formée principalement d'hommes si fort mécontents qu'ils saisiraient avec avidité l'occasion de la perte d'une bataille rangée pour passer du côté révolutionnaire sinon du côté de leur ennemi turc et profiteraient de la circonstance, pour abattre le despotisme odieux sous lequel ils gémissent. La cavalerie régulière est nombreuse et bien équipée, mais, avec d'excellents éléments dans la population cosaque, la méchance du czar l'a choisie exclusivement parmi les Moscovites, dépourvus entièrement de courage actif et inaccoutumés à l'exercice du cheval. L'artillerie, supérieurement montée, tirant et manœuvrant avec une rapidité remarquable, est une des plus brillantes dans un combat simulé, mais inefficace sur le champ de bataille, où la précision du feu, le jugement dans sa direction et l'adresse pour manœuvrer des pièces en temps convenable, dans les places convenables, avec la prudence nécessaire, et avec une audace opportune sont beaucoup plus essentiels au succès que la simple rapidité du feu, qui ne peut être utile que dans quelques cas où l'on fait usage de la mitraille à demi-portée.

« Les dernières campagnes de la Russie, en Turquie, en Pologne, et en Circassie, où elle est maintenant dans une position plus mauvaise qu'il y a quinze ans, corroboreraient cette affirmation, si le peu d'étendue d'une lettre me permettait de rappeler circonstancièlement ces épisodes de sa gloire militaire.

« Je dois me contenter de rappeler que la Russie a besoin d'une grande armée pour occuper la Finlande et surveiller la Suède dont la population fera certainement la guerre même au prix de la révolution, si la Russie est une fois enveloppée dans un conteste sérieux; il faut une autre armée russe pour tenir la Pologne tranquille et une troisième pour garder la ligne du Caucase.

“ Telles sont les causes qui embarrassent les vues offensives du pouvoir russe. S'imaginer que, sur la défensive, la Russie est inaccessible chez elle, est une erreur qu'ont acéréditée les invasions de Charles XII et de Napoléon. Mais tous deux ont négligé ou ignoré un système commissarial convenable, tel que tout officier anglais qui a servi aux Indes, tout officier français qui a fait la guerre en Afrique ou tout officier américain qui a servi dans la campagne du Mexique aurait jugé indispensable.

“ Poussé par un esprit de fanfaronnade militaire, Charles XII risqua tout dans la bataille que sa blessure empêcha de diriger. Napoléon eut contre lui les nobles et le clergé russe ; il était devenu un ennemi trop déclaré des moyens révolutionnaires, pour en appeler à la population serve qui seule, sous Pugatcheff, fit trembler Catherine sur son trône. Malgré tout cela, si la défaite de Pultawa avait été la victoire de Narva, la bataille rangée de Borodino, ou un autre Friedland, que serait-il advenu de la Russie ?

“ A présent, loin qu'on puisse penser que la Russie est plus invulnérable chez elle que toute autre puissance, ou a plusieurs raisons de croire qu'il serait très difficile au Czar de se remettre de la perte d'une grande bataille, ou de la destruction d'une armée au-delà des frontières. Les nobles, presque jusqu'au dernier, si le prestige de l'infaillibilité était détruit, se hâteraient de briser un joug intolérable. Un gouvernement, qui épuise ses ressources à entretenir en permanence un million d'hommes et un système d'espionnage plus dispendieux, que son odieuse tyrannie a rendu indispensable, ne pourrait se remettre en face d'un désastre comme le fit Alexandre, dont les établissements étaient comparative-ment petits, à qui la Grande-Bretagne donna l'empire de la mer et qui obtint des subsides anglais, outre la coopération de ses nobles et la ferveur religieuse de ses serfs (depuis lors éteinte) pour le soutenir.

“ Ayant aliéné ou opprimé et lésé, jusqu'à s'en faire des ennemis mortels, plusieurs races, classes et populations sujettes dans son empire, hors de ses limites, il a imprimé dans l'esprit populaire l'idée qu'il planterait en Europe les formes odieuses de cette monarchie débilante, laquelle, sans son secours, serait tombée en 1849. Le revers serait donc suivi de tout côté par l'attaque d'ennemis implacables. On affirme qu'il a dit que sa guerre avec les Turcs serait une guerre d'extermination, ou plutôt une guerre à mort, — “ guerre à outrance. ” Qu'elles lui appartiennent ou non, ces paroles se montreront vraisemblablement prophétiques. S'il échoue dans sa première campagne, son empire peut s'écrouler comme le château de cartes élevé par un enfant ; de nos jours, on a vu des événements plus improbables que ceux qui montreraient les coursiers turcs foulant de leurs sabots les campagnes de Moscou et les mains républicaines écrivant la condamnation de ce nouveau Balthazar, dans la grande salle de St. Georges en son palais septentrional d'hiver.

“ CHARLES FREDERICK HENNINGSEN. ”

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que la guerre entre la Russie et la Turquie est enfin déclarée. Le canon gronde sur les rives du Danube, et plusieurs combats ont signalé le commencement des hostilités. Les assertions du colonel Henningsen se trouvent déjà, en partie, confirmées par l'issue de ces premières rencontres. Les Russes ont été battus le 30 octobre, le 4 novembre, &c., par les généraux turcs, sur le continent asiatique et sur le continent européen. De plus les maladies épidémiques exercent de tels ravages sur les soldats de Nicolas que son armée se trouve réduite à quatre vingt-cinq mille hommes en état de porter les armes. Les défaites jointes à ces maladies ne contribueront pas peu à jeter le découragement dans les rangs de troupes composées d'éléments aussi hétérogènes, et à stimuler la valeur des musulmans. Le temps et l'espace nous manquent pour exprimer toute notre pensée sur le dénouement de cette lutte dont l'explosion nous a toujours paru certaine et laquelle, à notre sens, changera peut-être avant peu la face du monde entier.

Nous réservons nos considérations pour le prochain numéro de la *Ruche Littéraire* et *Politique*.

H. E. C.

# HORRIBLE !

(Extrait des *Mystères de Montréal*, par H. Emile Chevallier.)

..... Une heure du matin sonna. M. Villefranche tressaillit.

— Déjà ! s'écria-t-il.

— Il faut partir, monsieur, dit Jacques avec un profond soupir.

— Une minute encore et je suis prêt, reprit le notaire, en pliant une lettre et en y apposant un sceau armoiré.

Après avoir fini et mis une adresse sur l'enveloppe, il ajouta :

— Tu te rappelleras bien mes dernières instructions ?

Un signe de tête affirmatif fut toute la réponse du vieux serviteur.

— Tu pleures, pauvre Jacques ! dit ensuite M. Villefranche se tournant et prenant affectueusement la main de son domestique.

— Hélas ! monsieur, répliqua celui-ci, comment pourrait-il en être autrement ! quand je songe... Bonne Ste. Vierge !

Fondant en larmes, il ne put achever sa pensée.

L'appartement où se passait cette scène était triste et désolé comme le cœur des deux uniques personnages qui l'occupaient. C'était une grande pièce sans tapisserie, au plancher pourri, défoncé en plusieurs places, au plafond ouvert à tous les vents, aux murs délabrés, lézardés, d'un gris verdâtre, suintant l'humidité. Pour tout ameublement, elle avait un lit ou plutôt un grabat, dépourvu de rideaux, quelques chaises de bois peint et une table fabriquée avec quatre planches mal jointes posées sur des billots à peine équarris. Une cruche de faïence ébréchée, un verre rempli d'un liquide rouge, une écritoire, du papier, des plumes, et plusieurs paquets, soigneusement cachetés, étaient épars sur la table autour d'une chandelle de suif jaunâtre, à l'odeur infecte, fichée dans le goulot d'une bouteille qui lui servait de flambeau. La misère la plus complète régnait dans cette chambre. Cependant ces hôtes actuels semblaient plus habitués au luxe qu'au dénuement.

Le premier, M. Villefranche, était un homme de quarante-cinq à cinquante ans. Sa taille était élancée, bien prise quoique assez étique ; son visage annonçait une de ces douleurs latentes qui rongent plus impitoyablement l'existence qu'un cancer. Il avait les cheveux rares, le front élevé, découvert, quelque peu rétréci vers les tempes, les yeux caves, brillants sous l'enfoncement de l'arcade sourcillière, le nez long, busqué, sillonné aux coins des narines par deux rides qui couraient vers les commissures de sa bouche fine, pincée, et se perdaient sur la sécheresse de son menton proéminent. Des joues creuses, un teint bistré et des maxillaires saillants achevaient de donner à sa physionomie un caractère qui eut dérouter les diagnostics des phrénologistes ou des faiseurs d'horoscopes. Certains gens auraient cru voir dans cette figure l'incarnation de la Passion ; d'autres eussent avancé qu'elle cachait une âme froide, un esprit mordant et railleur, mais incapable d'un sentiment énergique. La suite de ce récit nous indiquera quelle sorte de jugement on pouvait porter sur M. Villefranche. Jacques, son domestique, avait dépassé la soixantaine, mais c'était un vieillard encore vert, plein de sève et de vigueur.

Des circonstances particulières l'avaient mis au service de M. Villefranche qu'il aimait avec une tendresse ornée de respect et de dévouement sans borne. Il était

d'ailleurs payé de retour ; et ses rapports avec le notaire n'étaient point ceux du valet avec le maître. M. Villefranche ne commandait jamais, Jacques obéissait toujours ; le premier levait-il les yeux, le second avait compris ce qu'il désirait ; ils vivaient comme deux amis, l'un concevant, l'autre dirigeant. Ces deux individualités formaient ainsi un tout complet, fort de la double force intellectuelle et physique, parceque, à notre sens, la force du corps ou de l'âme est d'autant plus virile qu'elle est l'expression de volontés isolées mais agissant simultanément. La discipline qui constitue la puissance des armées est la preuve de cette opinion.

Après un instant de morne silence, le notaire se leva.

—Allons, dit-il, point de faiblesse ; marchons !

Jacques essuya ses yeux avec la manche de son capot et imita le mouvement de M. Villefranche.

Ils s'approchèrent d'un grand coffre noir, rangé dans un coin de la pièce, le prirent par des anneaux en fer fixés aux extrémités, sortirent lentement, descendirent la rue St. Gabriel en longeant le trottoir pour ne pas être remarqués, traversèrent la rue des Commissaires et déposèrent leur fardeau dans une chaloupe amarrée au quai. Ils avaient opéré le trajet, sans prononcer une parole. Saisissant les avirons, M. Villefranche dit tout bas, à l'oreille de Jacques :

—Va chercher la petite boîte ; voici la clef du logis. Avant de le quitter, tu mettras tout en sûreté. Pendant ce temps, j'abandonnerai le rivage et irai t'attendre au bas de la prison.

Au bout de vingt minutes Jacques rejoignait le notaire à l'endroit désigné :

—Personne ne t'a-t-il suivi ? demanda monsieur Villefranche.

—Je ne crois pas.

—C'est bien. Enveloppe la boîte dans mon manteau, de peur que la fraîcheur ne se communique aux armes.

Le domestique obéit sans faire une observation.

Villefranche s'assit au gouvernail, Jacques empoigna les rames et l'esquif s'éloigna rapidement de la grève.

C'était par une de ces belles nuits que l'on ne trouve que sous le ciel de l'Italie ou du Canada. Le firmament était uni comme un miroir. Des globes étincelants constellaient l'azur de la voûte éthérée, et la lune, rayonnante, plaquait d'argent les bords du St. Laurent. On touchait à la fin de l'été ; l'atmosphère était douce. Une tiède brise courait dans l'air, promenant sur ses ailes impalpables, le parfum des prairies mêlé à la senteur pénétrante des plantes aquatiques. Durant un assez long intervalle, nos nocturnes nautonniers se tinrent dans une taciturnité absolue.

Le front renversé dans les mains, le notaire réfléchissait ; Jacques nageait vigoureusement en cotoyant la rive droite du fleuve.

—Nous sommes loin de la ville, dit monsieur Villefranche. Oblique à gauche. Je ne veux pas le rencontrer avant l'instant décisif.

—Viendra-t-il par ce *chenail* ? fit Jacques.

—Cela se pourrait.

—Ah !

L'aube blanchissait les portes de l'orient, et une gaze légère, aérienne comme la fumée que l'ardeur du soleil fait jaillir des marécages, solâtrait sur les ondes du St. Laurent, quand on aperçut les flots de Boucherville.

—Est-ce là ? interrogea le notaire en pointant du doigt un rideau vert sombre qui bordait l'horizon.

Jacques tourna à demi la tête et répliqua :

—C'est là.

—Quelle distance encore ?

—Environ une lieue.

—Serons-nous débarqués pour cinq heures ?

—Certainement.

—Distingues-tu un autre canot derrière nous !

—Aucun.

—J'espère bien qu'il ne manquera pas, poursuivit le notaire avec une fureur concentrée.

—Il ne manquera pas, dit Jacques.

Le silence recommença jusqu'à ce que la barque fût parvenue à la hauteur du premier flot.

—A borde, commanda Villefranche.

—Non, à l'autre.

—Veille à ce que nul ne nous guette.

—Je veillerai.

L'embarcation fut attachée à une grosse racine, dans une petite anse ombragée par une coupole de hêtres. Puis, les deux hommes mystérieux soulevèrent le coffre, le transportèrent sur la plage et se frayèrent un passage à travers les ronces et les rameaux des grands arbres, dont les membres chevelus s'entrebaisaient amoureuxment. Chargés, comme ils l'étaient, Villefranche et son domestique avancèrent avec beaucoup de peine ; mais néanmoins ils finirent par déboucher dans une étroite clairière, jetée au sein du fourré, comme une oasis au sein du désert. Une riche nappe de verdure, damassée de fleurs aux nuances chatoyantes et ployant leurs mignonnes têtes sous le faix des gouttelettes de rosée, tapissait l'enceinte de la clairière. Éveillés par le sourire de l'aurore, les oiseaux gazouillaient leurs chants harmonieux à la cime des merisiers, et, l'on entendait le murmure des vagues lutinant sur les galets coquilleux des *battures*.

—Nous sommes arrivés, dit Jacques d'un ton ému.

—Ce sera donc ici ! répondit amèrement Villefranche... Creuse la fosse ! Moi, je n'en aurais pas le courage.

Le domestique se mit incontinent à l'œuvre, tandis que son maître s'agenouillait près du coffre. Une heure s'écoula, pendant laquelle le calme solennel de la nature ne fut troublé que par le son mat et sourd de la pioche taillant une ouverture dans les entrailles du sol. Le trou avait atteint une profondeur de quatre pieds sur deux de large et six de long, lorsque Jacques s'écria douloureusement :

—C'est fait !

—Mon Dieu ! exclama Villefranche, en crispant les mains contre son visage.

Jacques marcha vers lui et lui toucha l'épaule.

—Il est temps ! dit-il.

Le notaire recula avec un frisson convulsif.

—Il est temps ! répéta Jacques, d'une voix sévère, bien que brisé par le chagrin.

—Tu as raison ! dit Villefranche. Plus d'hésitation serait lâcheté. Il ne tardera pas à se montrer ; hâtons-nous.

Au moyen de cordes, ils descendirent le coffre dans la fosse qu'ils recouvrirent de

terre, de mottes de gazon et de mousse, afin de faire disparaître les traces de l'inhumation. Le travail achevé, Villefranche, dont les traits étaient bouleversés, dit à Jacques :

—Si je succombe, souviens-toi de mes instructions.

—Je m'en souviendrai, répartit flegmatiquement le domestique.

Comme il terminait ces mots, deux individus pénétrèrent dans la clairière. C'était des dandies, vêtus avec une excessive recherche. Le plus âgé accusait trente ans et semblait être le type du Don Juan de Byron. Son camarade était un gros garçon, bouffi, replet, à la mine réjouie et égoïste. Il tenait, cachées sous son manteau, des épées qu'il piqua sur la souche d'un chêne immédiatement après leur arrivée.

—Vous êtes exacts, messieurs, dit le notaire, saluant les nouveaux venus.

—Monsieur Vermillier, mon second, dit le plus vieux des jeunes gens.

Villefranche s'inclina et répondit en présentant son domestique :

—Jacques, mon second.

—Quelles sont vos armes, monsieur ?

—Le pistolet.

—Soit. Nos témoins régleront les dispositions du duel.

—Elles sont toutes réglées, monsieur Hermisson.

—Pardon, monsieur ; mais.....

—Monsieur, dit Villefranche avec hauteur, je suis l'insulté. J'ai le droit de tout arranger moi-même ; et j'ai résolu que l'un de nous mourrait ici.

L'élégant pâlit légèrement.

—En conséquence, continua son interlocuteur, broyant pour ainsi dire les syllabes entre ses dents, j'ai résolu que nous nous battrions au pistolet, à bout portant, et qu'un seul pistolet serait chargé. Telles sont mes conditions, les conditions que vous accepterez.

—C'est impossible ! s'écria Vermillier. Cela ne serait plus un cartel, mais un assassinat. En ma qualité de témoin, je m'oppose.....

—Vous ne vous opposerez à rien, monsieur, interrompit le notaire. M. Hermisson aurait dû vous apprendre qu'entre nous il s'agissait de choses sérieuses, non de niaiseries. L'un de nous mourra ici, soyez-en intimement persuadé.

—Il est d'usage cependant, insista Vermillier.....

—Il n'y a point d'usage, dans les circonstances extraordinaires. Nous ne nous sommes pas donnés rendez-vous pour discuter. Monsieur Hermisson, êtes-vous prêt ?

—Oui, monsieur, balbutia le jeune homme avec une terreur évidente.

Le notaire fit un signe à Jacques qui, prenant la petite boîte qu'il avait apportée, s'éloigna à quelques mètres en compagnie de l'autre témoin. La boîte renfermait une paire de pistolets. Ils furent déchargés, puis l'un d'eux rechargé par Vermillier qui les enroula dans son manteau. Une pièce de monnaie, lancée en l'air, décida naturellement du choix des armes. Le sort fut favorable à Hermisson : il introduisit sa main dans les plis du manteau, hésita quelques instants et retira un pistolet ; son ennemi prit l'autre sans sourciller. Ensuite les deux antagonistes, se posant face à face sur le terrain où Jacques avait enfoui la caisse et chacun ayant le canon de son arme appuyé contre la poitrine de son adversaire, attendirent le signal que devait leur donner Vermillier. Villefranche était froid, glacial comme la statue du Commandeur ; seulement ses prunelles brillaient d'un éclat sanglant et un sourire de sinistre satisfaction plissait ses lèvres. Hermisson, au contraire, tremblait comme la feuille et fermait désespérément les yeux.

Son témoin l'examinait, en haussant les épaules. Vingt secondes, vingt siècles pas-



sèrent avant qu'il ne mît fin à cette scène épouvantable dont il semblait prolonger à plaisir la terrible péripétie. Jacques était muet et affreusement pâle. Tout-à-coup Vermillier frappa deux fois dans ses mains et une détonation retentit.

Hermisson lâcha un cri perçant, tournoya sur lui-même et tomba à la renverse.

Il était mort !

Délivré de ses appréhensions, Jacques se précipita vers le notaire pour l'embrasser. Mais celui-ci, l'arrêtant d'un regard, se pencha sur le cadavre de son malheureux antagoniste, déchira le vêtement qui couvrait sa blessure et, après s'être assuré que la balle avait traversé le cœur, dit froidement :

—La destinée est juste ! Mon devoir est accompli !

—Un Lovelace de moins ! pensa Vermillier en allumant un cigare. Que ferons-nous de ce cadavre ? demanda-t-il à Villefranche.

Les bras croisés sur sa poitrine et le front chargé de nuages, le notaire rêvait profondément. Vermillier réitéra sa question.

—Ce que vous voudrez, monsieur, répliqua-t-il alors.

—Si nous confions au St. Laurent le soin de sa sépulture ?

—Cela est votre affaire et non la mienné.

—Je ne pourrais, étant seul, le traîner.

—Qu'à cela ne tienne ! Jacques vous aidera.

Le corps de la victime ayant été plongé dans le fleuve, Villefranche et son domestique remontèrent dans leur canot et gagnèrent Sorel à toutes rames. Vermillier quitta également l'ilet et se rendit à la paroisse de la Pointe-aux-Trembles.....

Les acteurs du drame présumaient que ce meurtre demeurerait à jamais enseveli dans l'ombre et le mystère ; ils se trompaient, ils avaient été vus, car tout de suite après leur départ, un homme s'élança de la futaie en criant :

—A moi le trésor !

S'emparant de la pioche que, par mégarde, Jacques avait laissée, il se mit à creuser le sol, au lieu où avait été enterré le coffre. La soif du gain le stimulait, il eût promptement déblayé la fosse. En deux coups de houe il fit voler en éclats le couvercle de la caisse, et se baissa pour examiner son contenu, mais aussitôt ses cheveux se dressèrent sur sa tête et il s'évanouit en poussant une exclamation d'horreur !

*(La fin au prochain numéro.)*



### SONGEZ-Y !

Les crimes purement moraux et qui ne laissent aucune prise à la justice humaine, sont les plus infâmes et les plus odieux. Dieu les punit souvent ici-bas. Là git la raison des épouvantables malheurs qui nous paraissent inexplicables. De tous les crimes secrets ensevelis dans les mystères de la vie privée, un des plus déshonorants est celui de briser le cachet d'une lettre ou de la lire subrepticement. Toute personne, quelle qu'elle soit, poussée par quelque raison que ce soit, qui se permet cet acte, a fait une tache ineffaçable à sa probité. Sentez-vous tout ce qu'il y a de touchant, de divin dans l'histoire de ce jeune page, faussement accusé, qui porte une lettre où se trouve l'ordre de le tuer, qui se met en route sans une mauvaise pensée, que la providence prend alors sous sa protection, et qu'elle sauve miraculeusement, dirait-on ? Les vertus ont une auréole aussi puissante que celle de l'innocence.

A. M. J. GENTIL.

\*\*\*\*\*

## MISÈRE.

Méditez bien ceci, riches ! l'heure est venue  
De donner une veste à la pauvreté nue,  
A la faim, un pain noir.....

BARTHELEMY

Vous en doutez ! Eh bien ! elle vient, elle est forte !  
Son pied heurte déjà le seuil de votre porte !  
Dans tous les carrefours, elle vous tend les mains !  
Une meute d'enfants, de femmes aux fronts blêmes,  
Se drapant de haillons, promène ses emblèmes,  
Et porte sa hideur sur tous les grands chemins !

Or, la faim, ce fléau de toute grande ville,  
Plus terrible toujours qu'une guerre civile,  
Nous promet, cette année, un surcroît de douleurs !  
Les neiges de l'hiver rigoureux qui commence,  
Sont le moelleux tapis, où le squelette immense  
Va s'ébattre au milieu des hontes et des pleurs !

Laisseriez-vous grandir ce dangereux ulcère,  
Sans porter le remède où se tord le viscère,  
Sans ôter son prétexte à la mendicité !  
La détresse du pauvre émeut le philanthrope :  
Utilisez son corps ! on l'a fait en Europe !  
Le servage du pauvre est son droit de cité !

Il est temps, ou jamais, de donner votre obole,  
Si vous voulez en paix faire le monopole  
De ces choses qu'ignore un peuple d'indigènes !  
Enlevez du borbier une race stérile !  
Jetez la goutte d'eau dans son gosier qui crie !  
Pour ses vices sans nom montrez-vous indulgents !

Qui sait si, quelque jour, devenant téméraires,  
Ils ne vous diront pas : " Partagez, ô nos frères,  
" Sans vous faire prier, l'héritage commun !  
" Votre possession n'est pas un privilège !  
" Le garder à vous seuls deviendrait sacrilège ;  
" La justice est pour nous : nous sommes cent contre un ! "

Ne craignez pas encor cette justice immonde  
Qui sur sa faible base ébranle le vieux monde ;  
Le paupérisme ici ne vous menace pas !  
S'il se fait effronté comme le parasite,  
C'est que vous le voulez, c'est que chacun hésite  
A le traquer partout où s'empreignent ses pas !

Et puis, vos parias ont les deux mains liés !  
 Vos femmes, que souvent leur bouche a suppliées,  
 Vous diront, sans mentir, qu'avec des cris moqueurs  
 Elles ont éconduit des enfans et leur mère,  
 Sans qu'un pli douloureux, sans qu'une plainte amère,  
 Ait sillonné leurs fronts, ou jailli de leurs cœurs !

Condamnés à mourir dans leurs ignominies,  
 Ils passent sous vos yeux, traînant leurs agonies !  
 Leur morne désespoir vous trouve indifférens !  
 Regardez bien pourtant ! toute la plèbe infime  
 Par les mêmes sentiers n'aborde point l'abîme,  
 Où l'aveugle malheur précipite ses rangs !

Ils sont là, devant vous ! sous leur mat épiderme  
 Chaque torture intime a déposé son germe  
 De misère sans fin, de prostitution !  
 Jetez-leur un lambeau de cette légitime,  
 Qui ne serait pas plus à vous qu'à la victime,  
 Si Dieu vous obligeait à restitution !

Eviter le contact d'une balle nocturne ;  
 Ne jamais rencontrer le piéton taciturne,  
 Qui, sous les porches noirs, va mûrir un projet ;  
 N'être jamais suivi par le gueux qui mendie ;  
 Ne jamais voir son toit rongé par l'incendie ;  
 Ajouter des louis aux louis du budget ;

Telle est la question ! Résolvez-la, vous autres,  
 Qui du noble agio vous faites les apôtres !  
 Elle est pleine de sang et grosse de sacs d'or !  
 Laissez-là, s'il vous plait, choir, sans y prendre garde !  
 Mais, sachez-le, ce fils d'une race bâtarde,  
 L'homme sans pain, ressemble à l'hyène qui dort !

Occupez-vous aussi du sort du prolétaire :  
 Soit qu'il fasse le crime, à l'ombre du mystère,  
 Soit qu'après de la borne il s'asseye en priant !  
 Journalistes, frondant toute erreur, tout scandale,  
 Cette question-ci vaut bien la féodale !  
 Elle intéresse plus que celle d'Orient !

J. LENOIR.

(Montréal, 17 Novembre 1853.)

## LE COUP D'ŒIL.

Sous ce titre M. M. Aristide Gérard et Manoël de Grandfort viennent de commencer, à la Nouvelle-Orléans, la publication d'une feuille littéraire. Nous avons reçu le premier numéro de ce journal. Il promet beaucoup, mais tiendra plus encore qu'il ne promet, nous osons l'espérer ; car outre ses deux principaux rédacteurs, il compte au nombre de ses collaborateurs plusieurs personnes avantagement connues dans les lettres.

On s'abonne à la Nouvelle-Orléans, Passage de la Bourse, No. 46. Le prix d'abonnement est de \$6 par année.

## SUICIDE.

A MONSIEUR LE REDACTEUR-EN-CHEF DE LA RUCHE.

On se demande comment et pourquoi le malheureux X\*\*\* s'est noyé. Ceux-ci attribuent sa mort à un accident, ceux-là disent qu'elle est le résultat d'un crime. Tout le monde se trompe. Trois personnes peuvent, cependant, démentir les faux bruits et dévoiler la vérité. Mais de ces trois personnes, l'une bourrelée de remords, n'ose le faire, la deuxième accablée de douleurs, n'en a pas le courage, la troisième parlera donc. Ces trois personnes ont été au pauvre X\*\*\*, une fiancée, une mère et un ami.

Le drame a dû avoir plusieurs actes. N'en connaissant que deux, les deux principaux, je vais, si vous le permettez bien, vous les raconter.

Un jour je rencontre X\*\*\*, en bas de *Common Street*.

—Où allez-vous? lui dis-je.

—M'embarquer.

—Vous embarquer!

—Dans une heure!

—Mais où irez-vous?

—En Californie.

—Vraiment!

—Sur ma parole.

—Bizarre idée! Vous jouissez d'une honnête aisance, et je ne comprends guères le but d'un voyage aussi périlleux.

—Je veux devenir riche!

—Ambition que je partage et que chacun partage avec vous. Mais est-il besoin de courir chercher si loin la fortune? Aux esprits actifs et intelligents, le Canada offre toutes chances possibles de gagner de l'argent.

—J'en conviens. Par malheur, j'ai hâte d'arriver rapidement à l'opulence.

—Désir bien subit!

—Vous savez que j'aime Marie D\*\*\*!

—Vous m'avez confié votre secret.

—Eh bien! hier, je suis allé la voir. Contre son habitude, elle m'accueillit froidement. Pensant l'avoir blessé, je lui demandai la cause de ce changement. Longtemps elle prétendit que je me trompais, que sa conduite n'avait pas varié, qu'elle m'aimait toujours. Ces réponses ne me satisfaisaient pas. Je la pressai de s'expliquer et enfin, elle finit par m'avouer que notre prochain mariage lui apparaissait sous de fâcheux auspices.

—Et! pourquoi, chère Marie? dis-je en lui prenant les mains.

—Je suis folle! répondit-elle.

—Parlez, je vous en supplie.

—Vous le voulez donc! fit-elle avec un air de mélancolie qui me nayra le cœur.

—Encore une fois, parlez!

—Eh bien! la misère m'effraye. Je voudrais être riche.

—Que dites-vous?

—Je vous afflige, n'est-ce pas, mon bon Charles?

—Oh! non, mais...

—Vous ne comprenez pas ce caprice!

—Je comprends tout ce qui sort de vos lèvres adorables, répondis-je en essayant de lui ravir un baiser.

—Elle m'échappa légère comme une gazelle.

—Singulière fille! m'écriai-je moitié riant, moitié dépité.

—Et si je réalisais ce souhait?

—Osez!

—Combien de temps me donnez-vous?

—Le moins possible.

—Deux ans.

—C'est beaucoup ! Charles, dit-elle tendrement.

—Dans deux ans donc, repris-je. Me jurez-vous de m'attendre ?

—Est-ce que vous me prenez au sérieux ?

—Oui. Au surplus, j'ai réfléchi. Dans un ménage, la pauvreté est sœur de la discorde. Seuls les gens riches peuvent trouver le bonheur au sein du mariage.

—Vous avez raison, murmura-t-elle tristement.

—Adieu ! Je vais partir pour la Californie. Dans deux ans !

—Nous confondîmes nos larmes dans une étreinte passionnée et je fus m'engager comme matelot à bord d'un navire qui doit faire voile pour Boston et delà pour San-Francisco."

—Mais votre mère ? dis-je alors à ce modèle des amants.

—Ma mère a de quoi vivre tout doucement. Elle a pleuré, oh ! elle a pleuré la sainte et digne femme ! Je lui ai tout confessé ; sa tendresse m'a pardonné. Elle veut mon bonheur avant tout.

—Et si durant votre absence, Marie vous était infidèle ? observai-je.

Charles attacha sur moi ses grands yeux bleus où brillait une expression de terreur indicible.

—Mon Dieu....

—Je me tuerais, interrompit-il brusquement.....

.....  
Charles X\*\*\* s'embarqua dans l'après-midi sur le *Herald*. L'absence est la lime des affections. J'avais oublié mon ami, quand, passant dernièrement près du canal de Lachine, je remarquai une foule d'individus assemblée près du chemin de halage. Je voulus en savoir la cause. A mes questions on répliqua qu'on venait de retirer de l'eau le cadavre d'un jeune homme. M'étant approché, je reconnus le corps de mon ancien camarade.

—Ciel ! Charles X\*\*\* ! m'écriai-je !

—Charles X\*\*\* ! répéta derrière moi une jeune femme qui aussitôt tomba évanouie. C'était madame L\*\*\*, née Marie D\*\*\*.

Huit mois après le départ de son fiancé, elle s'était mariée à un gros commerçant de cette ville. A son retour de Californie où il avait gagné dix mille piastres, Charles avait dû apprendre l'infidélité de sa maîtresse. Est-il besoin d'ajouter que cette trahison l'avait poussé au suicide !

(Montréal, Novembre 1853.)

Docteur K\*\*\*.



## Les Trois Parques.

Par un Poète du XVII<sup>e</sup> siècle.

Clota.

La Parque qui file nos jours  
Ne fait pas, d'égales luses,  
Souvent ses forces épuisées  
De son premier travail interrompent le cours.

Lachesis.

De combien de retours qu'on ne demeste pas  
La trame de nos ans se voit-elle suivie  
Sans pouvoit cuiter les fâcheux embarras  
Aurquels à tous moments s'expose nostre vie.

Atropas.

Formez de grands desseins et de vastes projets,  
La Parque arrêtera ces desseins chimeriques ;  
Avec coups de ciseaux tous nos jours sont sujets,  
Et tous nos ans sont ans climateriques.

## RÉPONSES À NOS CORRESPONDANTS.

UN CHARITABLE AVIS.—Masculins ou féminins, nos correspondants sont les bienvenus, mais, comme l'argent n'a pas de sexe, nous prions les personnes qui daignent nous honorer de leurs communications de vouloir bien en affranchir le fardeau, car la poste traite toute lettre sur un pied de parfaite égalité, depuis le poulet ambré d'une Sapho jusqu'au pli gras de l'un créancier, et, dans l'incertitude nous nous voyons souvent forcés de refuser..... peut-être notre bonheur.

MESSIEURS LES COLLÉGIENS.—Nous ne sommes pas des professeurs de rhétorique encore moins d'orthographe.

UN PUBLICISTE.—Le nombre des journaux publiés en 1852 aux Etats-Unis a été de 2,800, leur circulation générale de 500,000 exemplaires par jour, ils ont lancé, durant l'année, 422,600,000 feuilles.

D. A.—Rabelais naquit vers l'an 1483 à Chinon, petite ville de Touraine. Il mourut en 1553. La meilleure édition de ses œuvres a été publiée sous la direction du bibliophile Jacob. Labruyère a ainsi jugé cet homme étonnant: "Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire; c'est le charme des *esprits grossiers*; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et il peut être un mets des plus délicieux."

ROGER MELVILLE (New-York).—Refusé.

Mlle. HORTENSE (Philadelphie).—S'il n'existe pas de prosodie française aux Etats-Unis, ayez la bonté d'en commander une cargaison. Elles s'écouleront facilement.

ODE A MR. PIERCE, par R\*\*\*.—Le président de la République de l'Union n'est pas un Napoléon III. Il méprise l'encens.

WATER STREET, par un NEW-YORKAIS.—Sous considération.

LES SOUPIRS DU NOIR (romance et musique), par C. (Nouvelle-Orléans).—La romance sent la complainte, la musique rappelle l'orgue de Barbarie.

PROMENADE EN BATEAU, par MALVINA D\*\*\*.—Nous n'avons pas encore eu le loisir de lire votre manuscrit.

DOUBLE SIGNATURE.—Nous n'acceptons rien sans nom d'auteur.

J. GENTIL.—Merci de votre bonne lettre. Nous vous avons répondu. *Marie* paraîtra dans notre prochain numéro.

UNE VEILLÉE.—Reçue.

DE L'ECLECTISME EN MATIÈRE POLITIQUE.—Rejeté.

A UN CRITIQUE.—Lord Byron a dit quelque part :

"A man must serve his time to every trade,  
Save Censure—Critics all are ready made."

Nous même en ce moment, nous nous blessons le bout des doigts. Mais que voulez-vous? nécessité oblige.

Z.Z.—Oui.

O.O.—La littérature est comme un clavier qui sans-cesse a besoin de touches nouvelles et non une serinette obligée de répéter éternellement la même ritournelle.

HOCHELAGA POLKA.—Nos jeunes Canadiens ont un goût prononcé pour la musique, la *Polka* de M. O'Leary prouvera qu'ils unissent le talent de la composition à l'amour de l'harmonie.

J. B. A. C. (Québec).—Nous n'avons pas encore eu le temps de prendre connaissance de votre manuscrit.

V. BARON.—Musique et poésie au prochain numéro.

MADemoiselle EMMELINE (Hoboken).—Nous sommes heureux d'accepter vos offres de service.

R.—Envoyez toujours.

GUSTAVE PILLOMET (Lille, France).—Non.

LITTÉRATURE.—On demande au Bureau de la *Ruche* un sous-rédacteur ou un jeune homme intelligent et désireux de se livrer à la carrière littéraire.

L'ILE DE SABLE.—Sous ce titre, M. H. E. CHEVALIER commencera au mois de février prochain, dans la *Ruche*, la publication d'un roman historique canadien.

## MOMENTANA POLKA.

POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

PAR P. O'LEARY.

First system of the musical score. It consists of two staves: a treble clef staff and a bass clef staff. The key signature has one flat (B-flat), and the time signature is 2/4. The piece begins with a piano (*Piano.*) dynamic. The treble staff features a melodic line with several triplet markings (indicated by a '3' over a group of notes). The bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

Second system of the musical score. It continues with two staves. The treble staff has a melodic line with a triplet and a dynamic marking of *Sva* (Sforzando) above a slur. The bass staff continues the accompaniment. The system concludes with a double bar line.

Third system of the musical score. It consists of two staves. The treble staff has a melodic line. The bass staff has a dynamic marking of *Forte.* and provides a strong accompaniment. The system ends with a double bar line.

Fourth system of the musical score. It consists of two staves. The treble staff has a melodic line with a triplet. The bass staff has a dynamic marking of *pp* (pianissimo) and provides a soft accompaniment. The system ends with a double bar line.

8va-----

3

The image displays a musical score for piano, consisting of four systems of two staves each (treble and bass clef). The key signature is one flat (B-flat), and the time signature is 3/4. The first system includes a dynamic marking of *8va* and a triplet of eighth notes in the treble staff. The second system begins with a section marked *And*. The third system features a section marked *And* with a *rit.* (ritardando) marking. The fourth system concludes with a section marked *And*. The score is printed in black ink on aged paper.



Sva-----

First system of a piano score. The right hand (treble clef) features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand (bass clef) provides a simple harmonic accompaniment. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is common time (C). The system concludes with a double bar line and repeat dots.

Sva-----

Second system of the piano score. The right hand continues the melodic development with some chromaticism. The left hand accompaniment remains consistent. The instruction *Légerement.* is written in the left hand part. The system ends with a double bar line and repeat dots.

Sva-----

Third system of the piano score. The right hand part shows further melodic elaboration. The left hand part includes a *Cres.* (Crescendo) marking. The system concludes with a double bar line and repeat dots.

Sva-----

Fourth and final system of the piano score. The right hand part leads to a final cadence. The left hand part ends with a few sustained notes. The instruction *Al Segno.* is placed above the right hand staff, and *Fine.* is written below the left hand staff. The system concludes with a double bar line and repeat dots.

# OLD COUNTRYMAN,

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles, littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs, et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue Ste. Thérèse, No 8.

## LE PAYS, Journal des intérêts démocratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions: l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES: l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal: il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes:—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,  
Jos ROY, No. 25, rue St. Paul.  
ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL. PLINGUET,  
Propriétaire.

MONTREAL, Mai, 1853.

## ALMANACH CANADIEN DE LA RUOEE LITTERAIRE

POUR 1854.

Par G.-H. Cherrier,

~~PRINX SIX SOUS.~~

A vendre chez les principaux libraires Canadiens et Anglais de cette ville, ainsi qu'au bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 8, Rue Ste. Thérèse, bureau du *Moniteur Canadien*, Rue St. Paul, et à l'*Institut Canadien*.

## LE MESCHACEBE, L'AVANT-COUREUR

ET LE

## MAGASIN LITTERAIRE DE LA LOUISIANE,

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Artlys, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

PRINX DE L'ABONNEMENT.

Pour l'*Avant-Courcur*.....\$ 5 par an  
Pour l'*Avant-Coureur*, le *Meschacébé* et le *Magasins Littéraire de la Louisiane*,—Les trois journaux ensemble.....\$ 10 par an.

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se réglera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GENERALE POUR LE CANADA.

Bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 8 rue Ste. Thérèse, à Montréal.

## A NOS ABONNES RETARDATAIRES:

N. B. Nous prions CEUX DE NOS ABONNES qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leurs souscriptions de vouloir bien le faire au plus tôt, sans quoi nous serons obligés de

→ RAYER LEURS NOMS DE NOS LISTES. →

## GALIBERT ET FRERE.

156. RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEAUX de VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERGIS et MAROCAINS de PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, &c., &c.

Montréal, Juillet 1853.

## BUREAU DE TRADUCTION

En Français, Anglais, Allemand et Italien.

Les personnes qui désirent avoir des traductions de lettres, manuscrits, romans, circulaires, affiches, annonces, etc., etc. en Français, Anglais, Allemand, ou Italien, peuvent s'adresser, en toute confiance au Bureau de la *Kuche* Rue Ste. Thérèse, à Montréal. On leur fournira les traductions qu'elles souhaiteront à des prix fort raisonnables.

Montréal, Juillet 1853.

## ATTENTION !!

Le plus Grand Journal Français du Canada

POUR DEUX PIASTRES PAR ANNÉE.

PAYABLE D'AVANCE.

## LE MONITEUR CANADIEN,

Politique, Littéraire, JOURNAL DU PEUPLE Commercial et Agricole.

No. 125, Rue St. Paul, Montreal.

## LE SEMEUR CANADIEN,

Journal consacré aux vrais intérêts des canadiens-français,

NARCISSE CYR, EDITEUR.

Ce Journal se publie à Montréal, à l'ancien bureau du "Canada Gazette," Rue Ste. Thérèse, et paraît tous les vendredis.

Le prix de l'abonnement est de 5 chelins (\$1) par année.

On trouvera dans le *Semeur* des articles d'histoire, de littérature et de philosophie qui ne sont publiés par aucun autre journal canadien.—Un correspondant de Paris tiendra ses lecteurs au courant de tout ce qui se passe d'intéressant en Europe, et fournira des études sur la Révolution Française et des essais sur l'application du christianisme aux questions sociales.

Montréal, Juillet 1853.

# MAISON DU PEUPLE.



**JOSEPH BEAUDRY,**

**MARCHAND TAILLEUR,**

**RUE M-GILL.**

81

MONTREAL.

81

(Ancien numéro 31½.)

Prend la liberté d'informer ses amis et le public, qu'il a transporté sa boutique de tailleur à l'adresse ci-dessus.

On y trouvera un grand et bel assortiment de HARDES FAITES de toutes sortes, pour l'AUTOMNE et l'HIVER, fabriquées récemment avec les étoffes les mieux choisies, pour accommoder ses nombreuses pratiques, et qu'il vendra

**EN GROS ET EN DETAIL.**

Les PRATIQUES et les ÉTRANGERS qui visitent Montréal, auront l'avantage de choisir dans son fonds d'étoffes étendu et varié, et assorti par lui-même avec le plus grand soin, des HARDES nullement inférieures à celles de commande et à des prix très réduits.

On trouvera à cette adresse, un grand nombre de PALETOTS-SACS, de dessous et de dessus qu'on ne peut trouver ailleurs qu'à la

**MAISON DU PEUPLE.**

Où on pourra se procurer constamment un grand fonds de hardes d'enfants pour l'Automne et l'Hiver, de tous les goûts.

Aussi un immense assortiment de manteaux de Caoutchouc, redingottes de Gutta Percha à l'épreuve de l'eau, redingottes en pelletteries, tels que : Loup-Marin, Astracan, Robes de Buffe, etc.

Il a reçu par les derniers arrivages un large assortiment de DRAPS, CASIMIRES, DOESKINS, ETOFFES POUR VESTES, &c. ; aussi, un assortiment général de :

—HARDES FAITES,—

dans le dernier goût, à des prix réduits, pour argent comptant.

En annonçant qu'il vient de recevoir un nouvel et splendide assortiment de tout ce que le goût le plus raffiné et le plus fashionable peut désirer en draps, casimires, soirées ou étoffes de fantaisie, &c., le sousigné croirait manquer au devoir de la plus simple urbanité, s'il n'offrait au public connaisseur et élégant du Canada, ses remerciemens, pour la faveur inouïe qu'on lui a témoignée jusqu'à ce jour. Il espère en même temps que toutes ses honorables pratiques sont satisfaites de la ponctualité qu'il a apportée dans l'exécution de leurs commandes.

Le nombre croissant de ses clients lui prouve constamment que la courtoisie et l'exactitude sont de première nécessité dans un établissement de la nature de celui qu'il dirige à Montréal; enfin le sousigné, en rappelant que son magnifique magasin est ouvert à toute heure du jour aux visites du public, engage les personnes qui aiment les vêtements à la mode et à bon marché, à lui accorder leur confiance. Elles se convainqueront ainsi par elles-mêmes, que sa maison, une des plus achalandées de Montréal, est aussi remarquable par la modicité de ses prix, que par la variété et la solidité de ses étoffes et l'élé-gance vraiment rare de la coupe des habillemens qu'elle confectionne.

Montréal, juillet 1858.

JOSEPH BEAUDRY.

NO. 38. DELAGRAVE ET CIE. NO. 38.  
RUE NOTRE DAME.

Importent en caisses d'une douzaine Chateau Lafitte, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Porte aussi liqueurs fines et vieux cognac, champagne, &c., ainsi que toutes autres sortes de vins et

DE PLUS,

MM. De L. et Cie avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

Montréal, Juillet 1853.

DELAGRAVE & CIE.

LE RÉPUBLICAIN.

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

AU CANADA.

*Affranchi jusqu'à la frontière.*

|                 |        |
|-----------------|--------|
| Un an.....      | \$9.50 |
| Six mois.....   | 4.75   |
| Trois mois..... | 2.50   |

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal : ROCHE LITTÉRAIRE, Rue Sainte-Thérèse.

LITTÉRATURE, SCIENCE, &c., &c.

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

DE

MM. BEAUCHEMIN ET PAYETTE,

RUE ST. PAUL 125, MONTREAL.

En offrant leurs remerciements à leurs amis et au public en faveur de la bienveillance et des encouragements qui ont accueilli et soutenu la fondation de leur Maison de Librairie, les soussignés se font un plaisir d'annoncer, aujourd'hui, qu'ils peuvent offrir un vaste et bel assortiment de livres de Prières, d'Histoire, de Littérature, brochés, cartonnés ou richement reliés. Ces ouvrages, tous du meilleur choix, peuvent être donnés comme prix ou récompenses, à leurs élèves, par les chefs d'établissements d'éducation, les instituteurs des écoles primaires ou par les parents à leurs enfants.

Ils possèdent en outre une grande quantité d'Historiettes ou Contes moraux à l'usage de l'enfance et de la jeunesse ; des Albums illustrés et coloriés avec soin ; des livres de bonne et saine littérature ; des œuvres Ascétiques diverses, de Théologie, de Piété ; des HISTOIRES DE L'ÉGLISE, HISTOIRES DE LA RÉVOLUTION ET DES EMPIRES, par Gabourd, LES MÉMOIRES D'OUTRE TOMBE, par Châteaubriand, HISTOIRES DE FRANCE, DE NAPOLEON, par Gabourd, &c., et une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue dans un simple avertissement.

Les soussignés prient le public de vouloir bien visiter leurs magasins, et ils se flattent que toutes les personnes qui les honoreront de leur confiance seront satisfaites de l'incroyable modicité du prix des livres mis en vente à la LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION, et de l'empressement qu'on mettra à exécuter leurs commandes.

Montréal, Juin 1853.

BEAUCHEMIN ET PAYETTE.